

Introduction

Avant Debray, Flaubert...

« *Elevé sans religion, comme les hommes de mon âge, je n'avais pas le bonheur sec des athées ni l'insouciance ironique des sceptiques. Par caprice sans doute, si je suis entré quelquefois dans une église, c'était pour écouter l'orgue, pour admirer les statuettes de pierre dans leurs niches ; mais quant au dogme, je n'allais pas jusqu'à lui ; je me sentais bien le fils de Voltaire.* »

Flaubert et le « fait religieux » : la pensée religieuse d'un « fils de Voltaire »¹.

A lire les multiples prises de position de l'écrivain Flaubert quant à la religion ou à ce qu'il est d'usage depuis le rapport fondateur de Régis Debray de nommer le « fait religieux », quelles que soient les controverses que l'appellation soulève toujours, il est frappant d'en noter l'actualité des résonances et tentant d'en souligner les similitudes anticipées qu'elles présentent avec le credo de l'auteur de *L'Enseignement du fait religieux dans l'école laïque*². Ainsi, on ne se méprendra pas sur les intentions capricantes de qui maniait aussi fougueusement l'anathème à l'encontre des religions et surtout de leurs dogmes que l'imprécation à l'égard du « matérialisme bête »³ de son époque : si le jeune Gustave de 1842 affichait l'éclectisme d'un digne touriste de notre modernité laïcisante, le créateur des *Trois contes* affirme en 1877 l'expertise de Flaubert en matière de sciences religieuses. Parce qu'il avait inventé la « *notion de responsabilité intellectuelle* », écrit P.-M. de Biasi, Flaubert savait que pour « *bien écrire* » il faut « *bien penser* »⁴ et pour cela s'investir « corps et âme » dans la recherche pure, l'appropriation des connaissances fondamentales sur ces questions essentielles – « société, religion, politique, sexualité, futur » - qui taraudent l'humain, sous-tendent son organisation sociétale et l'inscrivent dans son historicité⁵ autant

¹ - *Novembre* (1842), in : *Dictionnaire Flaubert*, J - P. GUINOT, CNRS Editions, 2010, p.579.

² - R. DEBRAY, *L'Enseignement du fait religieux dans l'école laïque*, Rapport au ministre de l'Education nationale, Odile Jacob/SCEREN, 2002. Sans omettre celui, « préliminaire », du recteur Joutard de 1989, auquel R. Debray fait lui-même référence (*op.cit.* p.13).

³ - Lettre de G. Flaubert à Edma Roger des Genettes, 12 janvier 1878, *Correspondance*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1973-2007.

⁴ - « ... *bien écrire* est tout, parce que « *bien écrire* c'est à la fois bien sentir, bien penser et bien dire » (Buffon) », à George Sand, [10 mars 1876], *Correspondance*, *op.cit.*

⁵ - P.-M. de BIASI, *Flaubert, L'homme-plume*, Gallimard, Découvertes Gallimard, Littératures, n°421, 2002, p.210.

que dans sa continuité. Un certain parallèle s'établit alors avec cette prolongation de notre « itinéraire humain à voies multiples »¹, que R. Debray subordonne à l'enseignement nécessaire d'un fait religieux qui ne saurait être le retour de « Dieu à l'école » pas plus qu'une compilation interdisciplinaire de reliques d'Epinal et de clichés patrimoniaux mais conditionnerait de façon fondamentale notre ancrage civilisationnel : « Traditions religieuses et avenir des Humanités sont embarqués sur le même bateau. On ne renforcera pas l'étude du religieux sans renforcer l'étude tout court. »². Aussi, loin de verser dans l'encyclopédisme navrant de Bouvard ou la copie dessicative de Pécuchet, il s'agit bien, à l'instar de Flaubert, de « penser le réel »³ et là encore, de le penser « bien » :

« Plus savant en histoire des religions que la plupart des écrivains de son siècle, passionné des nouvelles découvertes de la mythographie, convaincu que les spiritualités constituent le socle le plus ancien et le plus profond de toute culture, Flaubert l'agnostique, le mécréant, l'anticlérical a consacré une bonne partie de son œuvre à comprendre ce que c'est que croire et faire croire, en développant son champ de recherche de l'Antiquité à l'époque moderne, avec une systématisme troublante... »⁴.

Troublante en effet cette systématisme et combien, selon toute apparence, paradoxale à l'aune de la « rage antireligieuse »⁵ de l'écrivain. Mais le paradoxe se résorbe à étudier l'empreinte historique de Flaubert, à mesurer l'influence et l'impact que le contexte culturel de son époque eut sur son écriture du religieux au travers d'œuvres aussi emblématiques que *La Tentation de saint Antoine*, *Salammbô* ou la testamentaire *Légende de saint Julien l'Hospitalier*. D'un régime l'autre, le lettré n'a cessé de fustiger les erreurs de son temps et d'écumer contre la bêtise de ses contemporains⁶. L'idéal intellectuel et « poïétique », le pessimisme flaubertiens pouvaient donc bien se désoler ensemble d'une médiocrité⁷, d'une forme dix-neuviémiste - gardons-nous de tout comparatisme abusif⁸ - de telle « déshérence collective » qu'évoque R. Debray lorsqu'il en inventorie les causes : inculture, carence mémorielle, désinformation religieuse, et en déplore les effets : banalisation du réel,

¹ - R. DEBRAY, *op.cit.* p.16.

² - R. DEBRAY, *op.cit.* p.16.

³ - P.-M. de BIASI, *Gustave Flaubert, L'Homme-plume*, *op.cit.* p.110.

⁴ - *ibid.*

⁵ - Lettre de Flaubert à Edma Roger des Genettes, 1860, *Correspondance*, *op.cit.*

⁶ - En des termes souvent violents, comme en témoigne abondamment sa correspondance, mais connotés d'un souriant *nil novi sub sole* : « Nous ne souffrons que d'une chose : la Bêtise. - Mais elle est formidable et universelle. / Quand on parle de l'abrutissement de la Plèbe, on dit une chose injuste, incomplète. Je me suis astreint à lire toutes les professions de foi des candidats au Conseil Général de la Seine-Inférieure (...) toutes émanées par la fine fleur de la bourgeoisie, par des gens riches, bien posés, etc. etc. Eh bien, je défie qu'on soit plus ignoblement âne en Cafrerie. Conclusion, il faut éclairer les classes éclairées. Commencez par la tête, c'est ce qui est le plus malade ; le reste suivra. », à George Sand, 14 novembre [1871], *Correspondance*, *op.cit.*

⁷ - « La médiocrité est tellement pesante et universelle... », À Louise Colet [14 mars 1853].

⁸ - Mais le rapprochement ne l'est pas. Evoquant les « furieuses lectures » de Flaubert pour la rédaction de la première *Tentation*, M. Nadeau consigne : « Pour lui, la seconde moitié du XIXe siècle trouve son homologue dans la décadence alexandrine. Fois, croyances, morales sont tombées dans le même décri. L'homme se trouve confronté à son néant dans un monde en train de périr » (M. NADEAU, *Gustave Flaubert, écrivain. Essai* (1969), Les Lettres nouvelles/Maurice Nadeau, 1980, p.65.

diktat menaçant du préjugé¹, de « l'idée reçue » aurait dit Flaubert. À l'encontre, parce que l'essence de toute culture est décidément spirituelle, puisque son discrédit rageur ne frappe que « l'amalgame » du savoir et du faire croire, Flaubert, en homme du siècle de l'Histoire², dont celle des religions, a nourri son œuvre du discours savant contemporain sur les mythes et le religieux : révélation du mythologue romantique Friedrich Creuzer³, connaissance de travaux des historiens des religions allemands relayés par la *Revue des Deux Mondes* de 1838 à 1865, celle des *Etudes d'histoire religieuse* (1857) et la rencontre intellectuelle avec leur auteur Ernest Renan, pour ne citer que cela. Mais pour paraphraser R. Debray, les religions pour avoir une histoire, ne sont pas que de l'histoire : « Dire le contexte historique sans la spiritualité qui l'anime, c'est courir le risque de dévitaliser. Dire, à l'inverse, la sagesse sans le contexte social qui l'a produite, c'est courir le risque de mystifier »⁴. Puisant à l'histoire de la croyance elle-même les archétypes de l'imaginaire humain, Flaubert a le dessein « d'adopter l'univers de l'autre »⁵. Tirant de la désacralisation des textes saints un transfert littéraire critique et souvent ironique à l'égard du discours religieux, il en récuse les déviances, du dogmatisme au fanatisme : « L'histoire des religions aura, bon gré, mal gré, contribué à cette victoire de Voltaire, en substituant aux accents du pamphlet la sérénité de la science »⁶.

A quel saint se vouer ?... : du texte sacré au sacro-saint texte.

« Sérénité : état d'une âme sans agitation » (Littré)... et dont on doute qu'elle pût avoir été celle du saint Polycarpe des Belles Lettres. Que Flaubert ait choisi pour saint patron et cognomen, l'évêque de Smyrne, pourfendeur des Hérésies, va sans doute au-delà de la fumisterie même si la saint Polycarpe fut fêtée en l'honneur de Flaubert et en toute facétie à Croisset⁷. Si le récit de son *Martyre* passe pour le plus ancien exemple connu et fut, selon Renan, « le modèle qu'on imita », cette primeur de

¹ - *op.cit.* p.14 : « C'est l'aplatissement, l'affadissement du quotidien environnant dès lors que la Trinité n'est plus qu'une station de métro, les jours fériés, les vacances de Pentecôte et l'année sabbatique, un hasard du calendrier. C'est l'angoisse d'un démembrement communautaire des solidarités civiques, auquel ne contribue pas peu l'ignorance où nous sommes du passé et des croyances de l'autre, grosse de clichés et de préjugés. ».

² - La grande « histoire » qui envahit le champ littéraire (pour exemple le traitement de l'épopée napoléonienne dans les romans de Balzac ou de Stendhal, l'héritage révolutionnaire autour duquel le XIXe ne cessera de débattre, pour ne citer que notre histoire nationale) et s'érige en science.

³ - F. CREUZER, *Symbolique*, adaptation française de J.-D. Guigniault et collaborateurs, publiée à Paris entre 1825 et 1841 - cf. le très riche dossier : *Flaubert et l'histoire des religions*, sous la direction de A. BOUVIER, P. DUFOR et D. STOFERLE, première partie : *Contexte culturel, intertextes flaubertiens*, in *Flaubert, revue critique et génétique*, 4-200, en ligne, <http://flaubert.revues.org>.

⁴ - R. DEBRAY, *L'Enseignement du fait religieux...*, *op.cit.* p.30

⁵ - *Flaubert et l'histoire des religions*, *op.cit.* 14, <http://flaubert.revues.org/1246>.

⁶ - *ibid.* p.10.

⁷ - Les 27 avril 1879 et 1880, sur l'instigation de Charles Lapierre, journaliste, directeur du *Nouvelliste de Rouen*, et qui publia *Madame Bovary* en 1856 – « C'était la St-Polycarpe. Lapierre s'était déguisé en Bédouin, Mme Lapierre en Kabyle - et le chien de Mme Pasca avait des rubans dans les poils du museau. Une guirlande de fleurs entourait mon assiette et mon verre. - Au dessert on a apporté un gâteau de Savoie ayant cette devise : « Vive St Polycarpe ! » - toast avec du champagne... » (A sa nièce Caroline [25 avril 1879]) in/ *Dictionnaire Flaubert*, *op.cit.* p.552. – On connaît également le goût de G. Flaubert épistolier pour les surnoms.

source, propre à satisfaire tout scribe, décida moins que la phrase prétendument épiscopale de la pseudonymie de « l'homme-plume »¹ :

« Dans quel gâchis nous pataugeons ! Quel niveau ! Quelle anarchie ! La médiocrité se couvre d'intelligence. (...) Saint Polycarpe avait coutume de répéter, en se bouchant les oreilles et s'enfuyant du lieu où il était : « Dans quel siècle, mon Dieu ! m'avez-vous fait naître ! » Je deviens comme saint Polycarpe. »²

La figure du saint semble bien une entrée privilégiée pour investir l'univers flaubertien caractérisé par ce dialogue éreinteur que l'homme entretint toujours avec son siècle et le soliloque éreintant que l'écrivain à l'œuvre poursuit dans l'exigeant huis-clos de l'avant-texte. Elle frappe par une occurrence dont Flaubert lui-même pouvait sourire : « Après saint Antoine, saint Julien, saint Jean Baptiste, et même sainte Félicité ! (...) Un peu plus et on me lira dans les sacristies ! »³. Elle interroge au regard d'un acte d'écrire *extatique* : « il m'arrive quelquefois des moments âcres qui me font presque crier de rage, tant je sens mon impuissance et ma faiblesse, il y en a d'autres aussi où j'ai peine à me contenir de joie. Quelque chose de profond et d'extra-voluptueux déborde de moi à jets précipités, comme une éjaculation de l'âme. Je me sens transporté... »⁴. Elle s'impose enfin, au su de la *legenda* flaubertienne qui le fige en styliste martyr et l'érige en paradigme littéraire : « Jamais exemple plus nu, plus éclatant, n'a été donné des misères et des grandeurs de l'écriture. (...) Forme de salut, l'activité artistique n'est pas plus le salut que les autres activités humaines. Elle aboutit seulement à des objets moins périssables et qui valent bien que le mortel s'y emploie et s'y sacrifie. A ce titre, Flaubert mérite de rester l'écrivain exemplaire. »⁵.

Aussi, Le thème de la sainteté ne peut-il relever exclusivement, chez Flaubert, de la curiosité humaniste ou du mobile scientifico-littéraire à une époque où « *La Vie de Jésus* devient un genre »⁶. D'autant que l'inscription longue de la thématique dans la temporalité flaubertienne est remarquable. Ainsi, pour ne citer que ces deux ouvrages qui scandent vie et création : les trois rédactions de *La Tentation de saint Antoine* qui, de 1848 - voire de 1839, si l'on tient son « vieux mystère » de *Smarh* pour une ébauche de son *Saint Antoine* -, à 1872 deviennent ce qu'il désignera lui-même « la grande affaire de sa vie » ; l'élaboration de *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* qui établit de 1835, année de sa conception, à 1875, année de sa rédaction, un étonnant continuum créatif et personnel. D'un saint à l'autre, une semblable incitation visuelle et/ou artistique à l'écriture : toile de Breughel au palais Balbi de Gênes, vitrail de la cathédrale de Rouen, et un semblable retour aux jeunes sources : émerveillement à voir tirer les ficelles érémitiques du père Legrain à la foire

¹- P.-M. de Biasi, *op.cit.* – Pour saint Polycarpe et la citation, cf. *Dictionnaire critique de théologie*, sous la direction de J.-Y. LACOSTE, PUF/Quadrige, 2002, p.77 : Apostoliques (Pères) – E. RENAN, *l'Eglise chrétienne*, Paris, 1879, p.462, cit.in. www.patristique.org, Le Martyre de saint Polycarpe.

²- A Louise Colet [21 août 1853], *Correspondance*, *op.cit.*

³- Cité par P.-M. de BIASI, *Flaubert, L'homme-plume*, *op.cit.* p.110.

⁴- À Louise Colet [27 mars 1853], *Correspondance*, *op.cit.*

⁵- M. NADEAU, *op.cit.* p.16 : « Au risque de l'imaginer revenant parmi nous au son des flonflons de sa gloire officielle, et couchant dans son *Dictionnaire des Idées reçues* à l'article « Flaubert » : Ecrivain exemplaire » (préface à la nouvelle édition de 1980).

⁶- *Flaubert et l'histoire des religions*, *op.cit.* <http://flaubert.revues.org/1246>- p.5.

Saint-Romain¹, découvertes hagiographiques avec le professeur et ami H. Langlois en l'église de Caudebec-en-Caux². D'un saint à l'autre, un cheminement comparable pour l'écrivain, de l'identité heureuse à l'ascèse impersonnelle, et pour l'homme, de l'enthousiasme³ à l'asthénie. « Oh ! heureux temps de Saint Antoine, où êtes-vous ? J'écrivais là avec mon moi tout entier ! » déplore Flaubert en 1853⁴. Quand il entreprend *La Légende*, dans un contexte funeste, il renoue avec d'autres « heureux temps », celui de son enfance, celui de la « brillante année de 1856, où, débordant d'énergie [il] avait envisagé, après l'achèvement de *Madame Bovary*, de passer à la rédaction de *Saint Julien* »⁵. Aux épreuves existentielles se sont ajoutées les tortures de son credo esthétique : « L'auteur, dans son œuvre, doit être comme Dieu dans l'univers, présent partout, et visible nulle part »⁶. Le lent processus de « dignification de la littérature profane »⁷ qui aboutit, nourri par le Romantisme à ce que P. Bénichou a bien nommé « le Sacre de l'écrivain », a pu sanctifier tout autant le littérateur : « Les écrivains devinrent les héros et saints du XIXe siècle » que l'inspiration littéraire perçue comme une possible « forme laïcisée du *spiritus* »⁸. Evoluant de telle posture romantique à son définitif principe d'Art, l'Impersonnalité, Flaubert entend substituer un *verbe* à l'écrit et, au nom de la haute dignité culturelle de la *res litterae*, s'élève à la plus haute exigence du saint styli(s)te.

L'idée serait bien ici séduisante de lire dans l'œuvre de qui affirmait « ne pouvoir sortir des saints » un projet dont la nature serait fondamentalement religieuse, ainsi que s'entend à le démontrer G. Wildgruber, construisant son analyse autour de l'idée d'une *imitatio* flaubertienne :

« Flaubert ne parle pas de religion, c'est son acte lui-même, qui tout en ne s'appliquant qu'à du papier, est religieux et cela dans un sens précisément chrétien. (...) C'est donc Flaubert lui-même qui propose, sur un mode certes

¹ - La « *baraque du père Legrain* », un théâtre de marionnettes dont les représentations enchantaient le lycéen est une autre source citée de *La Tentation* : dans le style des mystères populaires, le père Legrain y improvisait avec faconde les aventures du saint anachorète auquel les démons veulent dérober son cochon. – cf. M. NADEAU, *Gustave Flaubert, écrivain, op.cit.* p.64-65.

² - Maxime Du Camp évoque dans ses souvenirs une excursion à Caudebec-en-Caux en 1846, où Flaubert aurait eu « l'inspiration » de son *Saint Julien* : « *Saint Julien l'Hospitalier* a été conçu à la vue d'un vitrail d'église normande » (*Souvenirs littéraires*, t. I, p.237). En fait, souligne P.-M. de Biasi, il n'y a pas de vitrail de saint Julien sinon une verrière consacrée à saint Eustache mais l'église possède une statue de saint Julien, évêque, du XVIème siècle. En outre, « selon toute probabilité c'est en fait dix ans plus tôt, en 1835, alors qu'il avait quatorze ans, que Flaubert, visitant cette même église de Caudebec en compagnie du savant Langlois, (...) fut frappé par l'extraordinaire histoire de saint Julien », introduction à l'édition GF. Flammarion, 2009, des *Trois contes*, p.17.

³ - Dans un sens quasi « premier » tel que le définissaient les écrivains de la Renaissance, ainsi Pontus de Tyard, pour lequel « l'enthousiasme poétique » était « l'unique escalier par lequel l'âme peut trouver le chemin qui la conduit à la source de son souverain bien et félicité dernière » - cit.in : A. COMPAGNON, *Naissance de l'écrivain classique*, en ligne : www.fabula.org/compagnon/auteur.7.php

⁴ - À Louise Colet [30 janvier 1853], *Correspondance*, Gallimard, Pléiade, 1980, t. II, p.243.

⁵ - P.-M. de BIASI, *Trois contes*, présentation, *op.cit.* p.18- Les manuscrits contiennent, de cette époque, des notes, un plan schématique en cinq parties d'un projet pour lequel Flaubert s'est également documenté.

⁶ - À Louise Colet [9 décembre 1852], *Correspondance, op.cit.* p.204.

⁷ - P.BENICHO, *Le Sacre de l'écrivain (1750-1830). Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*, Paris, Corti, 1973, p.13.

⁸ - S. MOUSSA, *Le Souffle de Flaubert* in *Littérature* n°99, 1995, *L'œuvre mobile*, pp.97-111, p.102 ; en ligne sur : www.persée.fr/web/revues. – Cf. Lettre de Flaubert à Louise Colet, à son retour d'Orient : « Nous ne valons que parce que Dieu souffle en nous », *Correspondance, op.cit.* II. p.250.

ambivalent, de voir dans la connaissance des choses sacrées la voie d'accès à la sainteté. »¹

On doute cependant que le virulent saint Polycarpe eût souhaité la qualification « d'auteur chrétien »². On redoute l'ambivalence de la désignation « écrivain religieux » à un moment où le précepte frileux du raccourci obère l'enseignement des Humanités autant qu'il occulte « l'horizon de l'autre » : dire le « religieux » n'est pas l'apanage du prosélyte ou le brandon du zélateur. Ecrire *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* n'est pas le fait de l'hagiographe. Flaubert « entre en littérature » pour en subroger l'autorité à celle de la religion : « Mais tonnerre de Dieu, tout s'écrit ! au contraire ! Plus une chose est forte, plus on doit l'écrire. »³. Parce qu'il peut bien prétendre au titre de libre-penseur dûment *éclairé*, Flaubert tire de son érudition sur la *religio* la matière d'un projet exclusivement littéraire. Pour emprunter à R. Debray, il s'informe et se nourrit du *fait*, ce qui proscrie le « refoulement du religieux comme trou noir de la Raison, hors du champ du divulgable »⁴. Parce qu'il a investi les champs pluriels du sacré et interrogé partout le libre-croyant⁵, Flaubert puise à la *superstitio* – « le sentiment religieux en soi »⁶ – le substrat même de son œuvre. S'opère ainsi la nécessaire « quête de sens » (R. Debray⁷) que doit inclure toute investigation du « fait religieux », qu'il s'agisse de se l'approprier ou de le transmettre, de l'enseigner ou de s'en inspirer. Dans le sanctuaire intime de l'écrivain, on sait assez que cette savante *via sacra* aura aussi été un chemin sensible, « une façon de penser la mort »⁸, une manière existentielle d'appréhender la transcendance. En 1848, lors de

¹ - G.WILDGRUBER, « L'imitation de Flaubert ou les Mystères de l'homme athée » in *Gustave Flaubert. A l'Orient du réalisme*, sous la direction de B. Vinken et P.-M. de Biasi, revue *Trivium*, 11|2012, en ligne : <http://trivium.revues.org/4266>, 5-6 – L'auteur met en lien trois œuvres-clefs : « L'évolution des textes de Flaubert fait donc apparaître la religion sous trois formes : la *Tentation* la raconte, la *Légende* la médite, Bouvard et Pécuchet, enfin, la pratiquent. » *ibid.* p. 33. - « Connaissez-vous les *Fioretti* de saint François ? Je vous en parle parce que je viens de me livrer à cette lecture édifiante. Et à ce propos, je trouve que, si je continue, j'aurai ma place parmi les lumières de l'Eglise. Je serai une des colonnes du temple. Après saint Antoine, saint Julien ; et ensuite saint Jean- Baptiste ; je ne sors pas des saints. », À Mme Roger des Genettes [19 juin 1876].

² - G. WILDGRUBER *op.cit.* p.4 : « Dans cette conception actuelle (*in actu*) de la religion, il convient de reconnaître en Flaubert l'auteur chrétien par excellence, probablement l'auteur le plus chrétien qui ai jamais vécu ». – cf. G. Flaubert : « Le christianisme est à son lit de mort. Le retour qu'il a eu n'en était (je crois) que la dernière lueur. Nous le défendons bien par opposition à toutes les bêtises philanthropiques ou philosophiques dont on nous assomme, mais quand on vient à nous parler du dogme, de religion pure, nous nous sentons fils de Voltaire », *Cahier intime* (1840-1841) in *Œuvres de jeunesse*, Gallimard, La Pléiade, 2001, p.730.

³ - A Ernest Feydeau, 18 [juillet 1859], cit.in *Dictionnaire Gustave Flaubert*, *op.cit.* p.233.

⁴ - *L'Enseignement du fait religieux...*, *op.cit.* p.41.

⁵ - Une « immense enquête » (P.-M. de Biasi) dont les témoignages - correspondance, dossiers, brouillons... - sont innombrables ; pour exemple : « J'ai lu le Bagavad-Gîtâ, le Nalus, un grand travail de Burnouf sur le Bouddhisme, les hymnes du Rig-Véda ; les lois de Manou, le Koran, et quelques livres chinois ; voilà tout. » [A Emmanuel Vasse, 16 septembre 1846], un « tout » loin d'être exhaustif !, cit.in : P.-M. de BIASI, *Gustave Flaubert, une manière spéciale de vivre*, 2009), Le livre de Poche, 2011, p.560-561.

⁶ - « La superstition est le fond de la religion, la seule vraie, celle qui survit sous toutes les autres. Le dogme est une affaire d'intervention humaine. Mais la superstition est un sentiment éternel de l'âme et dont on ne débarrasse pas. », À Louise Colet [13 juin 1852].- « la superstition, le sentiment religieux en soi », À Louise Collet [7 juillet 1853].

⁷ - R. DEBRAY, *L'Enseignement du fait religieux*, *op.cit.* p.24.

⁸ - P.-M. de BIASI, *Gustave Flaubert. Une manière spéciale de vivre*, *op.cit.* p.560.

la veillée funèbre d'Alfred Le Poittevin, l'ami affligé ne prie pas mais relit Creuzer : « Je suis mystique au fond et je ne crois à rien »¹.

L'incroyant aura donc réussi à concilier scientisme et mystique de l'Art, esprit et spiritualité au nom de cette sacro-sainte littérature qui, imagination libérée et plume désinhibée, pense le réel et rêve le savoir. A saint Polycarpe comme au fils des Lumières de recommander la fanatique² antienne : « ... Voltaire. C'est pour moi un saint ! (...) Son « Ecrasons l'infâme » me fait l'effet d'un cri de croisade. »³

Pourquoi et comment lire *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* au collège : une double problématique.

Longtemps considéré comme un texte mineur au regard de la production romanesque et présenté par Flaubert lui-même comme une œuvre de circonstance, palliant le découragement qui le saisit à rédiger le grand œuvre de *Bouvard et Pécuchet*⁴, le recueil des *Trois Contes* bénéficie désormais, sous le regard d'une critique plus récente, d'un regain de faveur et d'une place de choix dans la production et la poétique flaubertiennes. Maillon central d'un triptyque qu'unifie le thème de la sainteté – « sainte » Félicité, saint Julien, saint Jean-Baptiste - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* occupe, par l'ancienneté de son projet et sa place stratégique dans le recueil, un statut privilégié. En proposer la lecture à des collégiens présente plusieurs avantages. Le premier étant de leur offrir un texte court mais d'une richesse indéniable propre à intéresser différents points du programme de français et différents niveaux des classes du collège. Se donnant comme « légende » ou/et « conte », l'œuvre, par ces appellations mêmes, s'attribue également, aux yeux des élèves, un caractère a priori facilitant de lisibilité. En outre, dans l'ensemble des *Trois Contes*, le texte, saisi autonome, n'en reste pas moins représentatif de l'imaginaire et de la manière d'un écrivain majeur du XIX^{ème} siècle. Dans le cadre d'une approche centrée sur le fait religieux, *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* se donnant ouvertement à lire comme œuvre à sujet religieux – si l'intention de la « *legenda* » dominicaine leur échappe, le vocable de « saint » est plus familier aux élèves – s'offre, à l'évidence, comme une entrée explicite, en cela, elle aussi facilitante. Dans l'esprit du « fils de Voltaire », la *Légende* semble bien offrir le support idoine d'une démarche pédagogique intégrant la religion – ici la religion chrétienne – non comme confession mais comme culture dès lors que, « Loin de refouler le religieux, avec ses effets pervers, il s'agit de l'intégrer à la culture, en en faisant un objet pour la raison. »⁵. A ce titre, le langage de la religion, le thème de la

¹ - À Louise Colet, Croisset, [9 mai 1852] - « Quand on a une fois baisé un cadavre au front, il vous en reste toujours sur les lèvres (...) une amertume infinie, un arrière-goût de néant que rien n'efface. Il faut regarder les étoiles et dire : « J'irai peut-être » ; moment de vérité fatale, commente P.-M. de Biasi, « où l'idée de Dieu s'effondre » et où l'on aspire à la transcendance, *op.cit.* p.563.

² - « Le fanatisme est la foi, la foi même, la foi ardente, celle qui fait des œuvres », à Louise Colet [31 mars 1853] - À entendre aussi comme la Foi littéraire de Polycarpe...

³ - À Mme Roger des Genettes [janvier 1860], souligné par lui, *Dictionnaire Flaubert, op.cit.* p.717.

⁴ - « ... j'ai abandonné mes deux bonshommes. Les reprendrai-je ? (...) Cependant, pour m'occuper à quelque chose, je vais tâcher de « coucher par écrit » la légende de saint Julien l'Hospitalier. Ce sera très court, une trentaine de pages, peut-être ? », À George Sand [3 octobre 1875].

sainteté, *La Légende dorée* de Jacques de Voragine en tant que texte-source, le vitrail de la cathédrale de Rouen en tant que source d'inspiration, sont autant « d'objets » à soumettre à la raison scolaire dans le processus d'analyse d'une œuvre littéraire. Pour l'intelligibilité du fait religieux, la séquence à destination des élèves s'efforcera de répondre à une première problématique :

Comment, à partir de l'explicite du texte et pour la compréhension de l'œuvre, familiariser l'élève avec l'impératif d'une culture religieuse minimale ?

Mais l'exploration du champ religieux dans ce « saint des saints » de la laïcité que doit être l'Ecole républicaine, ne saurait être réductible à une approche formaliste qui collectionnerait les savoirs. Que l'élève connaisse et comprenne la « matière » religieuse utilisée par Flaubert ne saurait par conséquent suffire. Il s'agit bien qu'il saisisse les intentions de la *legenda* comme celles de *La Légende*. Qu'il aborde l'étude d'une « vie de saint », sans espérer expressément, comme l'écrivit le défenseur de la *Foi laïque*, avec « le désir de se mettre à la place des hommes d'autrefois, de revivre leurs émotions, leurs terreurs, leurs espérances »¹, mais, pour le moins, avec les moyens critiques de relier texte et contexte, avec la curiosité de concevoir la spiritualité médiévale. Qu'il lise l'histoire de saint Julien l'Hospitalier *telle à peu près* que Flaubert la destitue, instruit de sa littérarité mais prévenu quant à sa littéralité. En effet, ce que l'historien des religions, fort de son expertise, et l'écrivain, confirmé dans son *credo*, élaborent ensemble s'affirme édifiante fiction : on ne prétend pas croire mais *faire croire* ce que l'autre croit. Quant aux reliques, elles sont vestiges que l'écriture seule vivifie : « La Sainteté n'est qu'une croyance »² confirme l'auteur de *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*. Comme telle, pour autant, elle implique bien que, dans l'approche du religieux, l'étude du texte de Flaubert conjugue enseignement et « pédagogie du seuil ». Pour l'intelligence du fait religieux, il conviendra de solliciter l'approche comparatiste, l'intertextualité, la symbolique chrétienne comme les mythes flaubertiens, afin de répondre à cette seconde problématique :

Comment, à partir de l'implicite du texte et pour l'interprétation de l'œuvre, amener l'élève à questionner la dimension religieuse et morale de l'histoire ?

Dans cette double perspective, le présent mémoire envisagera, dans le cadre des programmes de français, les modalités de lecture du conte flaubertien dans les classes de collège et en présentera l'étude dans une séquence de 4^{ème}. Il s'articulera suivant les axes suivants : *La Légende*, conception littéraire à déchiffrer ; *La Légende*, texture symbolique à décrypter ; *La Légende*, contexte hagiographique à disputer et suivra un plan qui empruntera, par imitation, à la langue de la *Legenda aurea*.

⁵ - P. BLANQUART, « Vers une laïcité interculturelle », paru dans *Autres temps*, n°4, 1984-1985 –cit. in R. NOUAILHAT/ J. JONCHERAY, *Enseigner les religions au collège et au lycée*, Les Editions de l'Atelier/CRDP de Franche-Comté, 1999, p.15.

¹ - F.BUISSON, *La Foi laïque, extraits de discours et d'écrits (1878-1911)*, Hachette, 1912-« Pour l'enseignement de l'histoire des religions » (*Le Petit Méridional*, 2 février 1908), cit. in : R. NOUAILHAT, *Le Fait religieux, un défi pour la laïcité*, Nathan, 2004, p.59.

² - À Louise Colet [3 janvier 1853].

Sous le titre ***Res litterae: de la Legenda à La légende, les enjeux du texte flaubertien***, la première partie visera à mettre en perspective des orientations de séquences d'enseignement et le respect des exigences programmatiques, celles de l'Education nationale, celles de Flaubert-Polycarpe, écrivain d'un *Saint Julien* sous la presque Troisième République de Jules Ferry, qui entrecroise art et religion en toute laïcité : « Aïmons-nous donc en l'Art, comme les mystiques s'aïment en Dieu... »¹.

Sous celui de ***Res gestae: l'élève à l'épreuve de la symbolique du texte***, la seconde partie développera l'interprétation des images et des symboles, chrétiens et flaubertiens, à l'œuvre dans *La Légende* et dont on s'efforcera, parcours souvent héroïque, de transmettre le sens aux élèves car, « c'est poursuivre le « combat pour la science », qui affranchit des peurs et des préjugés, que d'étendre les discours de raison au domaine de l'imaginaire et du symbolique, sans fuir devant la difficulté. » (R. Debray²).

A l'évidence, il s'agira, *in fine*, d'interroger ce « modèle » du saint parricide, ou pour mieux dire, du parricide sanctifié qui ne peut, au regard des attentes comme des « idées reçues » des élèves, que susciter leur questionnement quant aux notions du Bien et du Mal. Mais, n'est-il pas notoire que, « ce qu'il y a de religieux dans les faits dits religieux, ce sont les questions qu'ils suscitent »³ ? Quant à Flaubert lui-même, n'aura-t-il pas à proximité du saint sans doute le moins « recommandable », masqué sous la distanciation parfois ironique, l'ambiguïté d'un « roman familial », ou pour le moins sondé dans le mystère de cette sainteté - là, de plus ambivalentes affinités ?

« Toute piété m'attire. Et la catholique par-dessus toutes les autres. (...) Soyez avec sainte Thérèse ou avec Voltaire. Il n'y a pas de milieu. »⁴ ... ?

¹ -A Louise Colet [14 août 1853].

² -*L'Enseignement du fait religieux dans l'école laïque*, op.cit. p41.

³ -R.NOUILHAT, *Enseigner la question religieuse*, document issu du site www.enseignement-et-religions.org, 2012, p.2.

⁴ -A Melle Leroyer de Chantepie, [6 juin 1857].

I – Res litterae

« *J'écris maintenant une petite niaiserie dont la mère pourra permettre la lecture à sa fille. Le tout aura une trentaine de pages. J'en ai encore pour deux mois.* »

De la *Legenda* à *La Légende* : les enjeux du texte flaubertien.

Pour réductrice qu'elle soit, la désignation toute polycarpienne du conte¹ offre l'incontestable avantage de l'innocuité comme celui de l'accessibilité. Autant dire que *Saint Julien* est à mettre entre toutes les mains, ce qui ne manque pas, a priori, d'en confirmer le statut de lecture exemplaire. Exemplarité a fortiori toute pédagogique pour le professeur de Lettres puisque le recueil, dans son intégralité, est donné à lire aux classes de lycée, comme il est, en chacune de ses « unités » - principalement celles de *Saint Julien* et d'*Un cœur simple* - proposable dans le cadre des « Lectures » des programmes du collège. Les diverses et multiples éditions scolaires de l'ensemble ou de l'un ou l'autre des contes s'accordent à souligner le caractère de prime abord hétéroclite ou atypique du recueil pour mieux en faire apparaître l'unité dont décident conjointement : son inscription historique, son indécision générique et surtout, cette constante présence de la question de la foi qui en est le fil conducteur. Dans la perspective de l'enseignement du fait religieux, la « petite niaiserie » offre ainsi au professeur la possibilité, sans doute elle aussi un peu naïve, d'aborder avec des collégiens un texte littéraire « facile à lire » selon leurs critères d'appréciation portant d'abord essentiellement sur la pagination, et dont il *suffira* d'explicitier la thématique et le lexique chrétiens dans une démarche d'analyse compréhensible propre à satisfaire la déontologie la plus pointilleuse. La « maîtrise des discours » pouvant bien inclure celle du discours sur le religieux puisque « L'enseignement des faits religieux à l'école, dans un cadre laïque, devient possible quand le discours sur le religieux ne relève plus de l'histoire sainte »².

La benoîte clause qui renvoie au « vitrail d'église » donnera quant à elle, tout naturellement accès aux prolongements artistiques, tant au regard de « l'histoire des arts » afférente à chaque matière, qu'à celui, expressément recommandé, des opportunités interdisciplinaires et des projets patrimoniaux.

¹ - Pour la citation : G. Flaubert, lettre à George Sand [fin décembre 1875], cit.in : *Dictionnaire Flaubert, op.cit.* p.405/406.

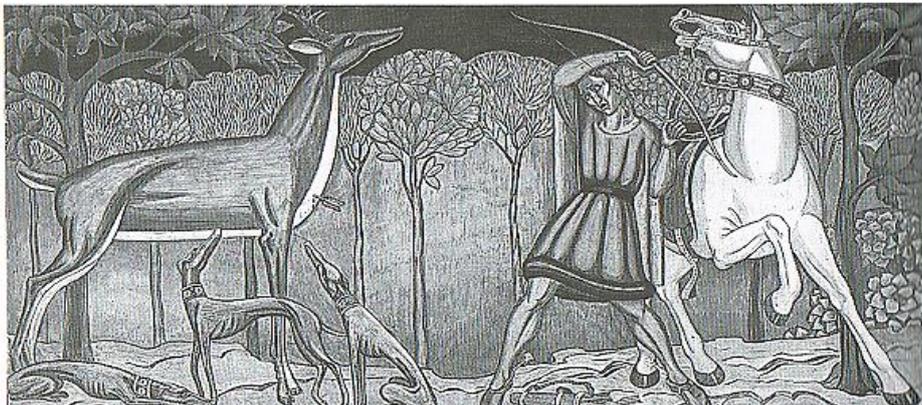
² - *Enseigner les faits religieux, Quels enjeux ?*, sous la direction de D. BORNE et J.-P. WILLAIME, Paris, Armand Colin, 2007, p.15.

Entre le personnage flaubertien et la figure du saint, entre texte et image, la *Légende de saint Julien l'Hospitalier* ménage ainsi à l'enseignant la piste d'un décodage élémentaire du sacré et la possibilité de contrer la fameuse « inculture religieuse » (R. Debray) par un comparatisme de bon aloi : « La perspective comparatiste figure une des entrées les plus pertinentes pour tenter de saisir ces différentes façons de vivre l'inscription dans un univers, parce qu'elle permet de saisir davantage par ressemblances et distinctions et évite de parer d'un absolu de la foi telle ou telle expérience »¹.

Cette première partie présentera des modalités d'étude du conte de Flaubert dans ce qu'il conviendrait d'appeler sa « première lecture » au regard de l'étonnante complexité de la « petite niaiserie ». Elle tâchera de mettre en vis-à-vis l'interprétation et la réception du texte, ses potentialités exégétiques et ses possibilités pédagogiques et adoptera la démarche suivante :

- Dans un premier temps, sous l'intitulé : **Legenda : un texte à lire**, on ajustera le choix de l'œuvre et les pistes de son exploitation aux exigences ministérielles des programmes du collège, essentiellement ceux du cycle central. Les directives pour l'enseignement du français croiseront celles d'autres disciplines, notamment l'histoire, et les attentes de l'enseignement du fait religieux.

- Dans un second temps, sous le titre : **Une œuvre programmatique : les perspectives flaubertiennes pour le fait religieux**, on développera certains aspects de la pensée critique de Flaubert quant au religieux qui sous-tendent l'élaboration de *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* et charpentent le récit. En restant au plus près de l'esprit du texte, il s'agira d'en ajuster, pour les jeunes lecteurs, les voies d'approche.



Julien l'Hospitalier, Gardner Hale, Florence, collection privée.

¹ - *Enseigner les faits religieux, Quels enjeux ? Op.cit.* p.66 (Approcher par les œuvres (textes et images)).

1 – *Legenda* : un texte à lire.

1.1 – Suivre les programmes : un choix d'œuvre intégrale conforme aux directives officielles.

Le programme de français au collège, tel que défini par l'arrêté du 8 juillet 2008, paru au BO spécial n°6 du 28 août 2008, encore en vigueur, le spécifie clairement en préambule : les objectifs de la lecture au collège visent à fonder une culture humaniste. Aussi :

« Les lectures conduites en classe permettent d'initier aux mythes, contes et légendes, aux textes fondateurs et aux grandes œuvres du patrimoine. Elles sont aussi associées au travail sur le lexique et à la découverte des formes et des genres littéraires. Elles suscitent la réflexion sur la place de l'individu dans la société et sur les faits de civilisation, en particulier sur le fait religieux. »¹

Au vu de ces quelques lignes non exhaustives, autant dire que *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* s'offre en parangon littéraire pour l'exercice de la lecture analytique, par sa dignité patrimoniale, son hybridité générique, le statut problématique de son héros ostracisé mais élu, enfin par son sujet explicitement religieux. La *Légende* de Flaubert pour n'être pas, au sens propre du latin médiéval, une vie de saint et ne se prétendant certes pas pieuse lecture pour sa réception contemporaine, ne s'affirme pas moins pour le jeune public actuel, à proprement parler *legenda* : « ce qui doit être lu ». Le court récit possède d'emblée, en effet, les avantages d'une lisibilité immédiate et d'une grande richesse interprétative qu'il est possible de soumettre à l'examen collégien quasiment tous niveaux confondus. Comme l'un des *Trois contes* et par ses références bibliques internes, *le texte est* ainsi proposable, sous forme facilitante d'extraits², à la classe de 6^e dans le cadre de

¹ - Français, collection textes de références, Programmes, Collège de la 6^e à la 3^e, programmes de la réforme de 2008, SCEREN/ CNDP- CRDP, édition mars 2009, réimpression octobre 2010, p.8.

² - Ce fut la proposition du manuel *Textes et Regards* (Magnard/Collèges, 1997) pour la classe de 5^e, chapitre 8 : *De la légende au conte*. Le choix d'extraits courts et leur présentation dans le chapitre correspondrait assez à leur étude aujourd'hui dans une classe de 6^e : 1. Le château (à savoir l'incipit)/ 2. Les prédictions / 3. Scène de chasse (texte très abrégé de la première chasse « censurant » les actes de tuerie jubilatoire de Julien et banalisant sa chasse en activité seigneuriale puisqu' une découpe en hiatus du texte la relie directement à l'initiation à la vénerie faite par son père)/ 4. La malédiction du cerf (Julien dans le vallon aux cerfs)/ 5. L'apothéose (finale de l'ascension christique accélérée par la simplification de sept coupures textuelles). – Le passage du meurtre de ses parents par Julien n'est d'ailleurs pas retenu mais juste évoqué dans le paratexte de l'extrait 5 en un elliptique euphémisme : « ...tel Œdipe, Julien n'échappera pas à son destin tragique... Alors, frappé d'horreur, il quitte le monde pour vivre en ermite. » (p.141). Un florilège julien somme toute assez conforme à la neutralisation autant bienveillante que didactique d'une célèbre « passeuse » de contes, Madame Leprince de Beaumont : « On y donne un abrégé de l'Histoire sacrée, de la Fable, de la Géographie, etc., le tout rempli de réflexions utiles et de Contes moraux pour les amuser agréablement et écrit d'un style simple et proportionné à la tendresse de leurs âmes » (*Le Magasin des enfants* (1757), cit.in. *Guide de l'enseignant*, GF/Flammarion, 1999/2000, p.92). – Le manuel, par son style effectivement simple, fige décidément le texte flaubertien en « conte », posant par exemple la question (Extrait 4 p.140, 3. Le ton du texte, après recherche du sens des mots « merveilleux » et « fantastique ») : « Notez et classez des détails du récit qui appartiennent : - au conte merveilleux ; - au conte fantastique ; - au conte religieux. » (La « dimension religieuse du conte » ayant été interrogée suite à l'extrait 2. Les prédictions (4. p.137). La présentation du groupement de textes le présente d'ailleurs bien comme tel : « Vous allez lire le récit d'une vie hors du commun, celle de Julien l'Hospitalier, telle que Flaubert l'a recréée, à

la lecture des « Textes de l'Antiquité » - et fondateurs - dont la *Bible*, et celui des « Contes et récits merveilleux ». Certes, on pourra hésiter à présenter aux adeptes de Perrault & Grimm, plus familiers des parents indignes que des progénitures criminelles, un héros parricide, mais la complexité récréative du conte visant à toujours faire comprendre ce qui doit ou ne doit pas être fait, saint Julien peut être propre autant à « leur former le cœur qu'à leur éclairer l'esprit », pour citer telle autre proposition pédagogique bien connue¹. Quant aux « usages du merveilleux »², le conte de Flaubert aura l'heur de confronter au « pacte féérique » la spécificité du merveilleux chrétien.

Il est cependant plus dans les usages d'inscrire *La légende de saint Julien l'Hospitalier* dans les progressions du cycle central : en classe de cinquième pour l'opportunité des croisements à opérer entre histoire, littérature, fait religieux autour d'une thématique médiévale commune ; en classe de 4^{ème} pour l'interrogation à conduire autour des notions de genre et de registre, autour du travail de l'auteur français du XIX^{ème} siècle sans doute le plus habile à jouer de l'illusion référentielle et à se jouer des habitudes réductrices du lecteur. Ces deux niveaux étant en outre majoritaires dans mon exercice, j'y ai expérimenté diversement la lecture julienne.

A contrario, le programme de lecture du cycle d'orientation, axé sur les XX^e et XXI^e siècles, autorise moins aisément l'étude de *La Légende*, si ce n'est sous l'angle « renouvellement et continuité » dans les genres littéraires ou celui artistique et élargi d'« Arts, ruptures et continuités » qui permettent d'envisager le « travail » de Flaubert en tant que « pastiche » hagiographique et, dans cette optique, de comparer de façon plus approfondie et critique l'image et le texte dans la « transcription » du vitrail. N'ayant pas, en ce sens, tenté la lecture de *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* dans mes classes de 3^{ème}, je ne l'exposerai donc pas ici et n'évoquerai ci-après son étude que dans le cadre des classes de 5^{ème} et de 4^{ème}.

1.2 – Un récit médiéval : lire la Légende en classe de 5^{ème}.

Le préambule rappelant le déroulement chronologique comme axe d'apprentissage- « Cinquième : le Moyen Age... »³ - la « petite bêtise moyenâgeuse » (G. Flaubert)

partir du vitrail de la cathédrale de Rouen. Comme dans un conte populaire, c'est la fonction que remplit le personnage qui est importante : la fonction d'Hospitalier plus que la personne de Julien » (p.132). Curieusement, cette fonction d'Hospitalier n'est pas plus explicitée par le choix des extraits que par le questionnement proposé ; elle reste « à la charge » de l'enseignant à partir notamment de l'étude de la verrière de Rouen, reproduite « en préambule » au chapitre 8 (Lire l'image/ Lire un vitrail, p.130). Le manuel, cependant, pour exclure le parcours pénitentiel de Julien, ne craint pas de poser à la « tendresse des âmes » l'épineuse autant qu'éternelle *maxima quaestio* : « Est-il possible de lire La légende de Saint Julien comme un combat entre les forces du Bien et celles du Mal ? Justifiez votre réponse en citant des passages du conte ou des détails des médaillons du vitrail. » (p.143 : Lecture comparée / Le vitrail et le conte, 4. Lectures possibles, p.143). Et d'enchaîner sur le roman policier et ses intrigues criminelles...

¹ - Madama LEPRINCE DE BEAUMONT, *Le Magasin des enfants*, 1757, cit.in. *Guide de l'enseignant*, GF/Flammarion, 1999/2000, p.91.

² - Cf. B. BETTELHEIM, *Psychanalyse des contes de fées* (1976) et exégètes.

³ - *Français, Programmes Collège de la 6^e à la 3^e*, op.cit. p.5 : « Les apprentissages des élèves au cours des quatre années du collège sont construits à partir des axes suivants : (...) *un déroulement chronologique avec des époques privilégiées pour chaque niveau (Sixième : l'Antiquité ; Cinquième : le Moyen Age, la Renaissance et le XVII^e siècle ; Quatrième : les XVIII^e et XIX^e siècles ; Troisième : les XX^e et XXI^e siècles) ; le respect de ce cadre, qui n'est pas exclusif, assure la cohérence entre les

convient en effet à cette classe qui aborde la littérature médiévale et les figures du chevalier épique et courtois conjointement, en histoire, à l'étude de l'Occident féodal du XIe au XVe siècle, tant dans son organisation vassalique que dans ses rapports structurels à l'Eglise¹. Les connaissances à acquérir relient l'histoire des faits et des mentalités puisque les termes du programme d'histoire intiment de faire « découvrir quelques aspects du **sentiment religieux** »².

Ce dernier est illustré explicitement par le personnage de Julien, jeune seigneur, chevalier et saint en un Moyen Age où se construit puis resplendit la chrétienté européenne. En préface à la version flaubertienne et à la manière même d'un conteur, M. Schwob nous rappelle bien qu' « on ne connaît ni le pays de Julien ni le temps où il vivait »³, que telle ignorance ne le cède en rien à celle de l'évêque de Gênes Iacopo da Varazze qui assigne le saint au flou sériel : « On trouve encore un autre Julien qui tua son père et sa mère sans le savoir »⁴. Et si la *Legenda aurea* de Jacques de Voragine, donnée dans les éditions scolaires du *Saint Julien* de Flaubert comme une source majeure, s'inscrit dans le dernier tiers du XIIIème siècle⁵, le personnage recréé par l'écrivain évolue dans une temporalité plus large et plus indéfinie où l'imagerie médiévale déborde la frise chronologique d'un Haut Moyen Age suggéré par les indices de l'incipit. Château à « quatre tours » avec des « toits pointus recouverts d'écailles de plomb », salle d'armes parée de « frondes des Amalécites » et de « cottes de mailles des Normands », père châtelain « en pelisse de renard », ennemi des idolâtres, mère « demoiselle de haut lignage », pâle et pieuse sous le haut hennin dont les cornes « frôlaient le linteau des portes »⁶... : plus le décor se précise, plus l'historicité se voile. Opportune coïncidence entre le texte et les programmes : « Nous sommes, écrit M. Schwob, à une époque imprécise, mais entre le Xe et le XVe siècle »⁷.

enseignements de français et d'histoire, rendant ainsi possibles des activités et des travaux interdisciplinaires».

¹ - Voir les *Programmes de l'enseignement d'histoire – géographie - éducation civique, classe de cinquième*, Histoire : du Moyen Age aux temps modernes, p.17 : Thème 1 - Paysans et seigneurs, Thème 2 - Féodaux, souverains, premiers états, Thème 3 - La place de l'Eglise. – Consultés sur le site www.eduscol.

² - *Ibid* p.18 (thème 3). Souligné dans le texte.

³ - M. SCHWOB, « Saint Julien l'Hospitalier », préface à *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* de Gustave Flaubert, Paris, Ferroud, 1895 ; repris dans *Spicilège*, Mercure de France, 1896, in. *Le livre de Monelle/ Spicilège/ L'Etoile de bois / Il Libro della mia memoria*, UGE, 10|18, série « Fins de siècles », 1979, p.212.

⁴ - J. de VORAGINE, *La Légende dorée*, tome 1, Garnier Flammarion, 2005, p.170 ; le saint « flaubertien » est évoqué après Julien, évêque du Mans, puis « un autre Julien, frère de saint Jules », avant Julien l'apostat enfin. – M. Schwob, *op.cit.* p.213 : « La vie de Julien a été recueillie dans *la Légende Dorée*, par Jacques de Voragine, évêque de Gênes (mort en 1298), et c'est le même texte (...) qu'on pouvait lire dans saint Antonin et dans le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais (mort vers 1264). Nous n'avons pas d'autres documents sur la vie de saint Julien ; et la diversité de ses insignes et de ses fêtes ne permet pas de conjectures sur sa patrie, sur le siècle où il vécut, sur la noblesse de sa race. »

⁵ - Pour une rédaction sans doute commencée vers 1260 et sans cesse enrichie ou modifiée jusqu'à la mort de son auteur en 1297, selon J. LE GOFF, *A la recherche du temps sacré : Jacques de Voragine et La Légende dorée*, Perrin (Pour l'Histoire, 2011), collection Tempus, 2014, p.8.

⁶ - G. FLAUBERT, *La légende de saint Julien l'Hospitalier*, Etonnants Classiques, Flammarion, p.24-25. Cette édition sera notre édition de référence.

⁷ - *Spicilège, op.cit.* p.224.

Ce qui importe, c'est que, depuis ce que M. Schwob nomme un « récit de folklore » plus qu'une hagiographie, Flaubert « nous transporte parmi le luxe fabuleux du monde de la chevalerie »¹. Et Flaubert s'en donne à cœur joie avec les archétypes chevaleresques notamment dans la seconde partie du récit, dont la phrase initiale - « Il s'engagea dans une troupe d'aventuriers qui passaient » - engage justement le déroulé quasi filmique de la *geste* julienne², laquelle ne manque pas de rappeler « l'étroite relation entre littérature épique et littérature hagiographique » qui apparaît au XIIIe siècle dès lors que le poème célèbre l'exploit des princes comme la vie des saints glorifie « les merveilles accomplies selon la foi »³. Donnée à lire suite à une séquence consacrée au personnage du chevalier, la *Légende de saint Julien l'Hospitalier* peut en passer pour l'illustration littérale et idéale alors même que le « parfait » chevalier s'apprête à commettre, mais à son insu selon la *Legenda*, le parricide. Le texte de Flaubert offre donc aux élèves la possibilité de croiser leurs connaissances tant en histoire, matière qui leur fait découvrir le seigneur-chevalier, son mode de vie, sa place dans un ordre social contrôlé par l'Eglise et son rôle dans l'expansion de la chrétienté ; qu'en français puisqu'en maints passages, la *Légende* est véritablement citation du roman courtois, objet de leur programme de littérature⁴. Comparons ainsi ces deux courts extraits :

<p>« Quand les faibles ne purent plus supporter l'oppression des forts, ils établirent au-dessus d'eux des défenseurs pour leur permettre de vivre en paix, en les protégeant contre les injustices et les outrages des forts. Ces défenseurs devaient avoir plus de valeur que le commun des hommes, ils devaient être forts, beaux, loyaux, hardis et justes, doués de toutes les vertus du corps et du cœur. C'est ainsi que fut instituée la chevalerie. » D'après Chrétien de Troyes, <i>Lancelot du Lac</i> (vers 1170), adapté par A-M. Cadot-Colin, LGF (2008).⁵</p>	<p>Grâce à la faveur divine, il en réchappa toujours ; car il protégeait les gens d'Eglise, les orphelins, les veuves et principalement les vieillards. »</p> <p>« Ses membres se durcirent par le contact des armures ; et comme il était très fort, courageux, tempérant, avisé, il obtint sans peine le commandement d'une compagnie. (...)</p> <p>G. Flaubert, <i>La Légende de saint Julien l'Hospitalier</i>, II, Etonnants Classiques, GF, p.40, l. 17/19 - 4/7.</p>
---	---

La canonisation littéraire de Julien sera rendue plus aisément compréhensible, malgré son crime, par ce double renvoi aux valeurs chevaleresques associées aux vertus chrétiennes véhiculées par l'Eglise médiévale⁶, qui le fige en combattant de Dieu

¹ - *Ibid.* p.225.

² - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier, op.cit.* p.40 – Le récit des exploits de Julien commence d'ailleurs par un effet de redondance lexicale : « Au début des batailles, il enlevait ses soldats d'un grand geste de son épée » (p.40, l. 7-8).

³ - F. SUARD, *La Chanson de geste, Que sais-je ?*, PUF, 2003, p.8.

⁴ - *Programmes de français, 5è, op.cit.* p.21 : 1. Littérature du Moyen Age et de la Renaissance : « Le professeur fait lire, intégralement ou par extrait, au moins une œuvre choisie parmi les propositions suivantes : - une chanson de geste : par exemple *La Chanson de Roland* ; - un roman de chevalerie de Chrétien de Troyes : par exemple *Lancelot ou le Chevalier à la charrette, Yvain ou le Chevalier au lion, Perceval ou le Conte du Graal* ».

⁵ - Citation présentée dans le manuel de Français, *Rives Bleues*, p.48.

⁶ - « **La volonté de l'Eglise de guider les consciences** (dogmes et pratiques, luttes contre l'hérésie, inquisition...) et **sa puissance économique et son rôle social et intellectuel** (insertion dans le

puis en pénitent accompli, mendiant et hospitalier, dans la dernière partie du récit. Quant à la « faveur divine », l'élève comprendra par là même qu'elle puisse accompagner le personnage depuis son enfance pieuse – telle qu'apparaît celle de Julien dans le conte où la voix narrative atteste qu'*infans*, « il ressemblait à un petit Jésus. »¹ - jusqu'à sa mort très chrétienne telle que la rapporte la *Legenda* : « ...peu de temps après Julien mourut dans le Seigneur avec sa femme, plein de bonnes œuvres et d'aumônes »². La trame simplifiée du récit de Voragine donné à lire comparativement et le rappel de définitions suffisantes du manuel d'histoire permettront d'explicitier, dans leur portée religieuse, *exemplum* et exemplarité : « Un saint : une personne que l'église trouve exemplaire et qu'elle a canonisée (transformée en saint). »³. L'élève qui aura ainsi découvert la « **volonté de l'Eglise de guider les consciences** »⁴ pourra saisir le dessein du légendier médiéval. Profondément attaché à un « ordre jeune » qui tint rapidement une « place éminente dans la vie urbaine, sociale, religieuse de la société chrétienne européenne »⁵, le dominicain Jacques de Voragine – entend bien, dans sa *Legenda aurea*, édifier comme l'ont reconnu A. Bourreau et J. Le Goff une hagiographie qui combine à sa logique textuelle interne celle d'un « programme d'apostolat et d'un système idéologique »⁶ : offrir la légende édifiante des saints du calendrier comme support de prédication, œuvrer à la christianisation du temps, louer le divin enchantement du monde.

En termes plus accessibles à destination des élèves, on pourra à nouveau s'appuyer sur les notions simples de leur manuel d'histoire pour éclairer la sainteté julienne au regard de la naissance des ordres religieux, notamment les ordres mendiants, qui y est évoquée⁷. Quant à la transformation de la vie du saint opérée par Flaubert, elle autorisera les élèves à prendre la mesure de l'écart entre œuvre religieuse et création littéraire sans qu'il soit nécessaire de pousser l'analyse dans ce niveau du cycle central.

Mais naviguer sur la barque julienne, depuis la *Legenda* à l'usage du *lector* jusqu'à la *Légende* au bon plaisir du lecteur, conduit à mesurer aussi les effets de la sécularisation et ceux de la confusion des genres qui travaillent le récit. C'est dans cette perspective que l'on peut dans les classes de 4^e appréhender l'étude du premier des *Trois Contes*, comptant que la maturité des élèves les rendra plus aptes à percevoir le dessein littéraire de Flaubert et ses intentions critiques quant au discours religieux de son temps.

système seigneurial, assistance aux pauvres et aux malades, universités...) sont mises en évidence. », *Programmes d'histoire, classe de 5^eme*, *op.cit.* p.4, souligné dans le texte.

¹ - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, I, *op.cit.* p.27, l.103.

² - J. De VORAGINE, *La Légende dorée*, tome I, *op.cit.* p.171.

³ - *Histoire- Géographie 5^e*, sous la direction de Martin IVERNEL, Hatier, 2010, p.72 : La vie chrétienne. – Manuel utilisé par mes classes, auquel je fais référence selon besoin, en accord préalable avec ma collègue d'histoire, dès que les notions ont été abordées avec elle auprès des élèves.

⁴ - Voir *supra* p.15, note 4.

⁵ - J. LE GOFF, *A la recherche du temps sacré, Jacques de Voragine et la Légende dorée*, Perrin, collection tempus, n°531, 2014, p.18 : Jacques de Voragine en son temps.

⁶ - J. LE GOFF, préface d'A.BOUREAU, *La Légende dorée, Le système narratif de Jacques de Voragine*, Cerf, 1984, p.

⁷ - Le manuel Hatier (cité *supra* p.76 : L'Eglise guide les consciences) évoque les ordres mendiants, Dominicain et Franciscain et propose un dossier consacré à François d'Assise (p.78/79) ; j'invite parfois, selon les délais et les classes, à un parcours comparé avec saint Dominique et les Frères prêcheurs, projeté à partir du dossier du manuel *Histoire-Géographie 5^e, sous la direction de R.AZZOUZ et M-L. GACHE*, Magnard, 2010, p.70/71.

1.3 – Un conte problématique : lire la *Légende* en classe de 4^{ème}.

La Légende de saint Julien l'Hospitalier confirme donc la pertinence de son étude dans le niveau de 4e. L'œuvre correspond en effet à la progression chronologique retenue par les programmes de lecture : « 2. Le récit au XIXe siècle : Le professeur fait lire au moins deux œuvres choisies dans les deux entrées suivantes : -une nouvelle réaliste et/ou une nouvelle fantastique, intégralement », et Gustave Flaubert figure légitimement dans la liste des auteurs à retenir¹. En outre, le texte permet d'approfondir les axes d'études précisés dans le préambule. Ainsi, touchant les lectures conduites en classe, on attend des élèves qu'ils apprennent « d'une part à les situer dans un contexte historique et culturel, d'autre part à les analyser en fonction des genres et des formes auxquels elles appartiennent »². Là encore peut s'opérer un croisement des connaissances et des apprentissages, puisque Flaubert s'inscrit dans les propositions du « Thème transversal au programme d'histoire : Les arts, témoins de l'histoire des XVIIIe et XIXe siècles »³. Proposition à laquelle l'auteur ne pouvait que souscrire puisque, comme il l'a lui-même confié, Flaubert aime l'histoire « follement » et cet amour, selon lui, est « peut-être ce que le XIXe siècle a de meilleur »⁴.

Pour autant, son œuvre ne saurait être qualifiée d'historique mais, s'accordant à l'un de ses credos esthétiques – « L'histoire n'est belle que racontée »⁵ - elle n'en résonne pas moins des vifs échos de ce XIXe entré dans l'Age industriel dont les élèves auront à étudier les tenants et les aboutissants : ruptures politiques, soubresauts révolutionnaires, « bouleversements sociaux, économiques, idéologiques et religieux »⁶. Ce sont ces derniers, sans doute, qui retiennent l'attention de Flaubert lorsqu'il entreprend, en 1875, la rédaction de *La Légende* puis celle du recueil de 1877, dont ce premier volet sous-tend l'architecture en triptyque. A ce moment d'ailleurs, Flaubert, semble plus que jamais écoeuré par son époque. Du premier mitan du siècle, dont l'actualité ne laisse qu'une trace sporadique et sépia dans le seul conte contemporain, *Un cœur simple*⁷, il ne retient qu'une sensation de naufrage – « l'abîme où nous courons »⁸- que confirmera la défaite de Sedan : « Nous voilà

¹ - *Programmes de Français, Collège, op.cit.* p.27

² - *Programmes de français, Collège, op.cit.* p.8.

³ - *Programmes d'histoire-géographie, collège, op.cit.* p.28 : « le professeur choisit un itinéraire composé d'au moins une œuvre et/ou un artiste significatif pour chacune des parties du programme. Les dimensions sensible, technique et esthétique, impliquent un travail conjoint avec les professeurs des autres disciplines concernées. *EXEMPLES D'ŒUVRES OU D'ARTISTES (...)* Des extraits d'œuvres littéraires de Beaumarchais, Goethe, Germaine de Staël, Balzac, George Sand, Flaubert, Zola... ».

⁴ - « J'aime l'histoire, follement. Cet amour-là est, du reste, une chose toute nouvelle dans l'humanité. », Lettre à Edmond et Jules de Goncourt, 3 juillet [1860], in *Dictionnaire Flaubert, op.cit.* p.346

⁵ - La première *Education sentimentale* [1845], XXVII, in *Dictionnaire Flaubert, op.cit.* p.346.

⁶ - *Programmes d'histoire-géographie, collège, op.cit.* p.31 : III – Le XIXe siècle, thème 1 – L'âge industriel, dont l'étude doit déboucher « sur une découverte des grands courants de pensée religieuse et idéologiques (libéralisme et socialisme) ».

⁷ - L'inscription des événements dans le récit relève, comme dans *La Légende*, davantage d'une temporalité symbolique que d'une historicité réelle. Dès l'incipit, le rapport au temps est celui d'une durée indéfinie – « Pendant un demi-siècle, les bourgeoises de Pont-l'Évêque envièrent à Mme Aubain sa servante Félicité » - qui correspond au temps vécu par Félicité elle-même : « A vingt-cinq ans, on lui en donnait quarante. Dès la cinquantaine, elle ne marqua plus aucun âge » ; *Trois contes*, LP, Les Classiques de Poche, 2013, pp.47 et 49 pour les citations.

⁸ - « Je restais froid et avec des nausées de dégoût au milieu de l'enthousiasme patriotique qu'excitaient le timon de l'état, l'abîme où nous courons... », lettre à Louise Colet, fin décembre 1847,

au « fond de l'abîme » (...) Je meurs de chagrin » écrit-il à la vieille amie, George Sand, le 10 septembre 1870 alors que les Prussiens occupent Croisset. C'est bien sous le patronage définitif de son saint d'élection que Flaubert reprend le projet de sa *Légende*: « Je suis, plus que jamais, irascible, intolérant, insociable, exagéré, Saint-Polycarpien »¹. Dans cette continuité flaubertienne, la thématique religieuse qui unifie les *Trois contes* est aussi une réponse à l'extension du catholicisme sous l'intransigent pontificat de Pie IX². Que Rome condamne le monde moderne : passe..., le matérialisme, le libéralisme bourgeois : soit, Flaubert les a en sainte horreur, mais que le dogme romain jugule la foi en la science et l'esprit critique qu'elle génère, le « Fils de Voltaire » ne saurait le tolérer. S'il est un naufrage que Flaubert ne pourra jamais déplorer, c'est celui de la religion : « Le XIXe siècle est destiné à voir périr toutes les religions. Amen ! Je n'en pleure aucune. »³. La question religieuse reste cependant au cœur de la vie politique tout au long du siècle et, malgré la guerre ouverte entre le Régulier et le Séculier entreprise depuis la Révolution, on assiste, comme l'a mis en exergue G. Cholvy, à un continuum de flux et de reflux du sentiment religieux en lien avec la promotion du sentiment national⁴ qui aboutira, au grand dam de Flaubert s'il en avait vu l'émergence, à l'oxymore d'un culte laïc : « A partir de 1880, la République devient véritablement une « religion » de la modernité, une modernité fondée sur le Progrès par la science »⁵. Mais la modernité, c'est d'abord une sécularisation en marche dont les *Trois contes* suivent le rythme à rebours. De la procession « psittacide » d'*Un cœur simple* à l'apothéose de *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, jusqu'à l'épiphanique décollation d'*Hérodias*, Flaubert ne rédige pas une apologie pas plus qu'une histoire du christianisme mais remonte aux origines de la « croyance » chrétienne en un parcours littéraire qui donne voix à la « muette terreur du symbole »⁶ pour mieux dénaturer ensuite ce dernier dans un procès fait au dogme. La (trop) simple Félicité confond, dans son

cité par P.-L. REY, *Gustave Flaubert, analyse de l'œuvre*, Pocket, Les guides Pocket classiques, 2004, p.27. – Flaubert vient d'assister à un « banquet réformiste », de ceux qui préparent la révolution de 1848 qui l'accablera tout autant, pour grotesque copie qu'elle lui semblera de celle de 1789.

¹ - À sa nièce Caroline, 2 décembre [1873], in : *Dictionnaire Flaubert, op.cit.* p.552 ; souligné par lui.

² - Pour mémoire : réaffirmation de l'infailibilité pontificale, encyclique *Quanta Cura* qui condamne la liberté de conscience, la démocratie, l'indifférentisme (8 décembre 1864) accompagnée du *Syllabus*, « catalogue des principales erreurs de notre temps ».- cf. L. GENET, *L'époque contemporaine, 1848-1914*, Collection d'histoire, Hatier, 1961, p.205.

³ - À George Sand, 16 décembre [1875], in *Dictionnaire Flaubert, op.cit.* p.580.

⁴ - G. CHOLVY, *Christianisme et société en France au XIXe siècle (1790 – 1914)*, Seuil, Points/Histoire, 2001.

⁵ - *ibid.* p.7.

⁶ - « Michelet dans les *Origines du droit français**, dont Pierre-Marc de Biasi a montré l'importance dans l'écriture des *Trois contes*, applaudit sa nation, capable de s'émanciper de « la muette terreur du symbole » : « La France est le vrai continuateur de Rome. Elle poursuit l'œuvre de l'interprétation. Travail logique, prosaïque, anti symbolique » », in : C. MATTHEY, *L'écriture hospitalière, l'espace de la croyance dans les Trois contes de Flaubert*, Rodopi, coll. Faux titre, 316, 2008, p.25. C. Matthey replace la légende flaubertienne dans la perspective de la désymbolisation, « préoccupation fondamentale de la pensée romantique » comme le précise F. P Bowman, qui démystifie le sacré et dévoile le symbole. *J. MICHELET, *Origines du droit français cherchées dans les symboles et formules du droit universel* (1837), in *Œuvres complètes* t.3, 1832-1839, Paris, Flammarion, 1973, p.646 – F.P Bowman, souligne l'intérêt porté par Flaubert à ce discours de la désymbolisation - « activité fort répandue dans la théorie du droit, de la religion et de l'herméneutique dans le deuxième quart du dix-neuvième siècle » - notamment dans les rapports induits entre religion et philosophie, en particulier dans le « débat fort actuel d'Alexandrie » et de son christianisme philosophique, où prendrait place de façon polémique *la Tentation de saint Antoine*. – F.P. BOWMAN, « Symbole et désymbolisation », in *Romantisme*, 1985, n°50, pp. 53-60, en ligne : <http://www.persée.fr>.

extatique agonie, mystère et hallucination, perroquet et Saint-Esprit, parce que (trop) « dévot mais pas mystique » écrit Flaubert dans le résumé qu'il fait du conte à Edma Roger des Genettes, pour conclure : « Cela n'est nullement ironique comme vous le croyez, mais au contraire très sérieux et très triste. Je veux apitoyer... »¹. Les *Trois contes* invitent donc à s'affliger, entre autres, de la persistance d'une foi, ou ce qu'il en semble, à une époque qui, aux yeux de Flaubert, vit le christianisme comme dernier avatar de la religion du dieu qui meurt et lui entretient des églises vides :

« (...) catacombes de pierres où sont ensevelies de vieilles idées, nous n'avons pour elle qu'une vénération de curiosité et nous faisons claquer nos bottes vernies sur les dalles où dorment les saints. Eh ! Pourquoi pas ? Que nous font les saints à nous autres ? »²

Et que doit faire saint Julien à eux autres, les élèves, quand on leur donne à lire, les « merveilleux » épisodes de la vie d'un saint, narrés dans un conte intitulé *Légende* d'un auteur communément désigné comme le représentant du Réalisme en littérature ?

D'abord les dérouter et les pousser à se demander, au vu du sommaire de leur manuel de français³, de « La vie réelle » au « monde du roman » et ses images de la société au XIX^e siècle, des *Hauts de Hurlevent* à *Germinal*, dans quel chapitre peut prendre place la vie d'un saint. Le renvoi au contexte de création, historique et culturel, est alors essentiel. Dans l'esprit de ce renouveau du sentiment religieux au XIX^e, de la religiosité romantique à la spiritualité Fin de Siècle – dont se rapprochent chronologiquement les *Trois contes*- Les « catacombes de pierres » de Flaubert sinuent de l'hypogée hugolien à la crypte décadentiste, de *Notre-Dame de Paris* à *La Cathédrale* de Huysmans. Il est important de faire comprendre aux élèves, trop souvent persuadés dans leur grande majorité que le religieux c'est « un truc de vieux » dont seul le manuscrit aurait l'apanage, qu'il est aussi un sujet de l'écrit moderne. « Aussi bien, la religion est-elle l'un des piliers de la culture avec la langue » nous rappelle G. Cholvy⁴. Quant à la langue, justement, *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* est l'occasion pour les élèves de redéfinir les notions génériques de « conte », de « nouvelle », de « légende », d'en préciser les caractéristiques propres lors que les termes semblent interchangeable dans ce siècle d'or du récit court dont la presse a favorisé l'essor : *Saint Julien* paraît en prépublication dans *Le Bien public* (19-22 avril)⁵. Et quand les *Trois contes* sont édités en recueil chez Charpentier en 1877, la critique contemporaine fait quasi double consensus sur « l'art du raccourci » magnifiquement maîtrisé par le romancier et sur l'indécision générique du recueil. Théophile Gautier écrit : « Sous ce titre modeste, Gustave Flaubert vient de publier un petit volume qui tiendra une grande place dans son

¹ - Lettre du 19 juin 1876, in *Trois contes*, Petits classiques Larousse, 2008, p.43 : Genèse de l'œuvre.

² - G. FLAUBERT, *Pyrénées-Corse* (1840), in *Œuvres de jeunesse*, Gallimard, La Pléiade, 2001, pp.676-677.

³ - Pour les classes que j'ai en charge : *Les Couleurs du français 4^e*, Hachette/Istra, 2011.

⁴ - *Christianisme et société en France*, op.cit. p.8

⁵ - Si le terme de « conte » l'emporte globalement pour désigner le récit court, sans distinction de tonalité (*Romans et Contes* (fantastiques) de Th. Gautier en 1863, *Contes cruels* de Villiers de l'Isle-Adam ou *Contes de la bécasse* de Maupassant, en 1883), le conte emprunte aussi à la légende (*La Légende de l'homme à la cervelle d'or* dans *Les Lettres de mon moulin* d'A. Daudet en 1869) ; Brunetière évoque les « trois nouvelles » de Flaubert, lequel les désigne aussi par le même terme. *Un cœur simple* sera appelé « un petit roman de mœurs » par un critique.

œuvre littéraire (...) l'auteur s'y résume tout entier en moins de trois cents pages »¹, formule prophétique au regard de la critique flaubertienne moderne et de la fortune d'un genre littéraire encore largement considéré comme mineur². Curieusement, la même modestie est le recours dont use Charles Bigot pour tenter de démêler l'indécidable catégorie littéraire du recueil : « L'art de la mise en pages aidant, il (G. Flaubert) a fait un volume avec trois courtes nouvelles. Il l'a modestement intitulé *Trois contes* »³. Sans s'aventurer dans les méandres de la critique, il suffira que les élèves, mobilisant leurs acquis, saisissent que le petit « conte » flaubertien remet en cause leur représentation traditionnelle du genre et que, ce faisant, il représente aussi la modernité littéraire du XIXe siècle qui bouscule les règles et transgresse les normes. Il restera à décider du registre du texte, de sa part de merveilleux, de fantastique - voire de fantasmagorique - ou d'historique. Les éditions Hatier, dans la collection « Œuvres et thèmes » regroupent sous le titre *Deux contes du XIXe siècle, La Légende de Flaubert et Le Chevalier double (1840) de Théophile Gautier*. Même si le thème de la dualité rapproche les deux textes, même si le conte de Gautier appelle une lecture symbolique où se mêlent merveilleux et fantaisie, les élèves, peu réceptifs à ce dernier aspect, ne retiennent de l'association que la tonalité fantastique dont ils savent qu'elle caractérise, en réaction au rationalisme des Lumières, la littérature européenne dès la fin du XVIIIe siècle. L'inconvénient du fantastique étant que, familiarisés - et par d'autres médias - aux figures diaboliques, maléfiques ou vampiriques toutes catégories confondues qu'il utilise, les élèves les perçoivent isolément de la dimension religieuse qu'elles véhiculent pourtant. Ainsi du « Bohême à barbe tressée, avec des anneaux d'argent aux deux bras et les prunelles flamboyantes »⁴, qui bredouille la prophétie sanglante, comme si Flaubert s'amusait de ce vieil histrion romantique et de ses effets radotés. Le jeu de la lecture est alors quelque peu faussé⁵. Aussi, je ne propose à mes classes désormais que l'édition séparée de *La Légende* car il est important qu'elles puissent questionner le texte sans idées réductrices. Comme il importe qu'elles en interrogent aussi la valeur historique. *La Légende*, en première lecture, paraît en effet reconstituer avec minutie un Moyen Age « attendu » et cautionné par la légende de l'écrivain: « Pas un détail historique ou géographique qui n'ait été vérifié et contrevérifié » précise le dossier

¹ - Th. GAUTIER, fils, *Trois contes, par Gustave Flaubert*, L'Ordre, 15 mai 1877- in. *Trois contes, réception contemporaine*, <http://flaubert.univ-rouen.fr/études/>

² - À l'occasion de la mort de Maupassant, nouvelliste hors pair, Zola écrira : « Qui sait si l'immortalité n'est pas plutôt une nouvelle de trois cents lignes, la fable ou le conte que les écoliers des siècles futurs se transmettront comme l'exemple inattaquable de la perfection classique ? « », cit.in. *Trois contes*, Hachette, Biblio-lycée, p.227 : *Pourquoi le récit court ?* par B.LOUËT. – A l'encontre, F. Brunetière est acerbe à l'égard des *Trois contes*, considérant qu'ils sont ce que Flaubert « avait encore donné de plus faible » et déplore de voir « un écrivain qui finit par où les autres commencent, ayant jadis commencé par où les autres finissent », montrant bien en quelle piètre estime peut être encore tenu le récit court en cette fin du XIXe. – F. BRUNETIERE, *L'érudition dans le roman, Trois contes par Gustave Flaubert*, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1877, in. *Trois contes, réception contemporaine*, <http://flaubert.univ-rouen.fr/études/critiques>.

³ - C. BIGOT, *Les livres à lire, Le XIXe siècle*, 13 JUIN 1877, in. *Trois contes, réception contemporaine*, <http://flaubert.univ-rouen.fr/études/critiques>. – Trois « contes » qui conformément à une certaine déconsidération du récit court, répondent à « de moins hautes ambitions » (C. Bigot).

⁴ - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, op.cit. p.26 l.83/84.

⁵ - Comme elle l'est, dans cette même édition, par la fragmentation du récit (partie I : textes 1, 2, 3 ; partie II : textes 4, 5, 6 ; partie III : textes 7, 8) qui lasse le lecteur et ne lui permet pas de saisir au mieux la progression et le dessein de l'histoire ; par contre cette même édition offre le mérite d'un appareil pédagogique plutôt riche, entre autres, pour des références chrétiennes peu familières aux élèves (ex : p.15 : La place de la religion : Julien un héros prédestiné).

pédagogique présentant « Flaubert le perfectionniste »¹. Là encore, le contexte culturel sera sollicité de cette France romantique qui s'empare, à la suite de Walter Scott, du roman médiéval, qui s'enflamme pour le gothique sous l'égide hugolienne ou la direction de Viollet-le-Duc. C'est au XIXe siècle, « moment où les exigences d'analyse réaliste et les constructions utopistes ou mythifiantes coexistent et se fécondent les unes les autres, que le roman historique connaît son âge d'or »², mais de cette coexistence résulte l'illusion référentielle.

Le Moyen Age que ressuscite Flaubert est une « éblouissante fusion » dont s'émerveille M. Schwob, et dans laquelle l'histoire de Julien est « si lointaine et si humble que tout y est incertain »³. Le perfectionnisme documentaire de Flaubert ne fait pas de lui un historiographe pas plus que son identification scolaire au Réalisme ne fait de lui un digne représentant du genre. On connaît l'aversion toute « saint-polycarpienne » de l'auteur pour les classifications : « Et notez bien que j'exècre ce qu'on est convenu d'appeler le réalisme, bien qu'on m'en fasse un des pontifes. »⁴. Le conte invitera donc les élèves à relativiser ce « vraisemblable » littéraire auquel les aura familiarisés l'étude de la nouvelle réaliste, à essayer d'en cerner la singularité, par là-même le propos. Ainsi dans *La Légende*, les descriptions, lesquelles concourent essentiellement à l'effet de réel dans les textes présentés aux élèves⁵, piègent quasi systématiquement les lectures rapides. A mi-chemin déjà entre le château-fort et le château de plaisance, la demeure seigneuriale des parents de Julien tourne modestement à la villa de Monsieur Parent ou à la mansarde de la grisette parisienne :

« De longues gouttières, figurant des dragons la gueule en bas, crachaient l'eau des pluies vers la citerne ; et *sur le bord des fenêtres, à tous les étages, dans un pot d'argile peinte, un basilic ou un héliotrope s'épanouissait.* »⁶

Que dire encore des pérégrinations héroïques du chevalier Julien qui secourt le dauphin de France comme le « négus d'Abyssinie » et traverse :

« des régions si torrides que sous l'ardeur du soleil les chevelures s'allumaient d'elles-mêmes, comme des flambeaux ; et d'autres qui étaient si glaciales que les bras, se détachant du corps, tombaient par terre... »⁷

Les bras nous en tombent aussi, d'un Flaubert effectivement « exagéré » mais, confirmation pédagogique maintes fois vérifiée, ceux des élèves ne dévient pas de leurs jointures, l'excitabilité due aux effets spéciaux arrivant sans doute pour eux –

¹ - *La Légende, op.cit.* p.6

² - C. BURGELIN, article « Roman historique », *Dictionnaire des littératures de langue française, XIXe siècle, Larousse, p.604.*

³ - M. SCHWOB, *Saint Julien l'Hospitalier, in Spicilège, op.cit.* p.226 et 222.

⁴ - À George Sand [6 février 1876], in *Dictionnaire Flaubert, op.cit.* p.576.

⁵ - Le manuel propose, par exemple, une étude détaillée de la nouvelle « *Aux champs* » de Maupassant (*Contes de la bécasse, 1883*), de celle de Zola « *A quoi rêvent les pauvres filles* » (*Contes et nouvelles I, 1864-1874*), d'un extrait de *Un cœur simple*, à propos duquel notamment est souligné le rôle de la description : « La description joue un rôle essentiel dans le récit car elle permet de donner un caractère réaliste aux lieux de l'action ainsi qu'aux personnages », on ajoutera, à l'action elle-même (*Les couleurs du Français 4^e, op.cit.* .21)..

⁶ - *La légende, op.cit.* p.23 l.7 à 10. – Souligné par moi.

⁷ - *Ibid.* p.41 l.33-36.

les élèves - à saturation. Ce qui nous invite à partager l'opinion de « l'élève » Maupassant : « les Réalistes de talent devraient s'appeler plutôt des Illusionnistes »¹. Le « réalisme » médiéval de *La Légende* ressortit bien d'un réel tout littéraire où perce la parodie sans doute plus stylistique que boutefeu. P.-M. De Biasi voit ainsi dans l'ardeur épique du passage l'expression de « l'ironie dépassionnée »² de l'écrivain. Flaubert donne ainsi à un lire un « conte » dans la perspective d'un Moyen Age revu et corrigé par la vision dix-neuviémiste et la volonté de transporter l'auditoire dans l'univers de la croyance populaire de ces hautes époques dont le merveilleux - et le merveilleux chrétien en particulier- faisait partie prenante. Et c'est bien en ce sens qu'il faudra pousser les élèves à questionner ce conte atypique, comme l'histoire incertaine de Julien :

« *Saint Julien*, le conte médian, diffère des deux autres, n'ayant ni le poids de l'Histoire qui est le propre d'*Hérodias*, ni les indications chronologiques qui ponctuent *Un cœur simple*. Les ennemis combattus par Julien au chapitre II sont nommés sans être situés historiquement, et on se demande dans quel siècle on pouvait mener des guerres à la fois contre les Parthes, les « Scandinaves recouverts d'écaille de poisson », et les Anthropophages... Le texte verse dans le mythique, et il ne reste finalement que « l'histoire de Julien, comme le dit le post-scriptum. »³

Et cette histoire de Julien ne développe réellement toute sa polyphonie narrative que sous l'angle du fait religieux pour l'étude duquel Flaubert semble avoir multiplié les perspectives d'exploitation.

¹ - Préface de *Pierre et Jean*, 1887.

² - P.-M. DE BIASI, *L'élaboration du problème dans La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, in *Flaubert à l'œuvre*, Flammarion, Textes et Manuscrits, 1980, p.89.

³ - H.-P. GRUND, Gustave Flaubert, *Trois contes*, PUF, Etudes littéraires, 1994, pp.33/34.

2– Une œuvre programmatique : les perspectives flaubertiennes pour le fait religieux.

2.1 - Le contexte de rédaction des *Trois contes*.

Lorsque Flaubert commence la rédaction de *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, on sait qu'il compte sur les vertus de ce « pensum thérapeutique » pour contrer l'effondrement qui menace. Il est épuisé par des années d'astreinte plumitive, affligé par les disparitions successives d'êtres chers – dont Bouilhet, l'ami de toujours, Jules de Goncourt qui complétait avec son frère leur « trio d'ours et de solitaires ensauvagés »¹, Théo (Théophile Gautier), sa mère enfin en 1872 - consterné par la menace de vendre Croisset, son haut lieu monacal, suite au désastre financier de sa nièce Caroline. Il n'est pas improbable que le recueil qui lui fait suite, ces *Trois contes* communément qualifiés de testamentaires, ait cherché à approfondir et finaliser ce questionnement du religieux qui traverse l'œuvre et la vie de Flaubert à ce moment funeste où la mort se profile², elle qui ponctue chacune des trois remontées littéraires vers l'avènement de la religion du Salut. Peut-être parce que cet « expert en sciences religieuses » comme P.-M. de Biasi a montré assez qu'il l'était, ne croit pas en la survie³ qu'enseigne le christianisme et qu'une ultime passe d'armes siérait à Polycarpe sur le sujet. Peut-être parce que, à l'instar de Julien, son champion légendaire, il se déprend d'une vie que gouverne la fatalité, voire de la vie elle-même, ce qui est, une fois de plus interpellé le religieux : « c'est là la vie : aimer, aimer, jouir ; ou bien quelque chose qui en a l'apparence et qui en est la négation, c'est-à-dire l'Idée, la contemplation de l'immuable, et pour tout dire par un mot, la Religion dans sa plus large extension »⁴. Enfin parce que Les *Trois contes* pallient la suffocation mortifère de sa dernière croisade, son « encyclopédie de la Bêtise humaine », *Bouvard et Pécuchet*⁵, et que *Saint Julien*, fable mémorable d'un Temps de ferveur qui sut édifier des cathédrales à la foi, obvie à la géhenne des modernes «cloportes»:

« L'abbé Jeufroy leur fit une visite ; ils la rendirent, on se fréquenta. Et le prêtre ne parlait pas de religion.

Ils furent étonnés de cette réserve ; si bien que Pécuchet, d'un air indifférent lui demanda comment s'y prendre pour obtenir la Foi.

- « Pratiquez, d'abord » ».⁶

Sans parler de religion mais de pratique pédagogique, comment exploiter avec les élèves les denses orientations flaubertiennes à proportion de leur entendement et de

¹ - Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, 24 décembre 1868, in *Dictionnaire Flaubert*, op.cit. p.318.

² - Flaubert décède trois ans après la publication, en avril 1877, des *Trois contes*.

³ - « l'immortalité a été inventée par la peur de mourir et le regret des morts », cité par P.-M. De BIASI, *Flaubert, l'homme-plume*, op.cit. p.110.

⁴ - À Louise Colet, cité par H P LUND, *Gustave Flaubert, Trois contes*, op.cit. p11/12.

⁵ - « Je médite une chose où j'exhalerai ma colère. Oui je me débarrasserai enfin de ce qui m'étouffe. Je vomirai sur mes contemporains le dégoût qu'ils m'inspirent, dussé-je m'en casser la poitrine ; ce sera large et violent », À Edma Roger des Genettes, 1872, in *Dictionnaire Flaubert*, op.cit. p.88.

⁶ - G. FLAUBERT, *Bouvard et Pécuchet*, Livre de Poche, Les Classiques de Poche, 1999, p.328.

leurs capacités, comme en conformité des programmes qui prévoient, au risque de froisser tout abbé Jeufroy :

« que soit ménagée en classe : « une première approche du fait religieux en France, en Europe et dans le monde, en prenant notamment appui sur des textes fondateurs (en particulier des extraits de la Bible et du Coran) dans un esprit de laïcité respectueux des consciences et des convictions. »¹ ?

Pour une première approche donc, dans le respect du programme « textisme » qui tient lieu à Flaubert de religion du livre, trois entrées simples ouvrent de multiples applications en classe : le lexique, premier accès à la thématique religieuse, le texte qui en développe les motifs, l'image dont s'inspire ce même texte et les images qu'il donne à voir au lecteur, ce par quoi l'étude débouche sur le domaine de l'histoire des arts. Ces entrées fournissent aux juvéniles *illetterati* l'accès à une culture religieuse minimale et les codes de lecture qui distinguent le sacré du profane. Reste à développer « l'intelligence du symbole »² que j'évoquerai ultérieurement.

2.2 – Sacré et profane : deux modalités d'écriture.

La Légende de saint Julien l'Hospitalier rutil de vocables propres à réfrigérer les plus ardentes fièvres « compulsives » quel que puisse être l'attrait des dictionnaires numériques dont on conseille l'utilisation. On comprend bienveillamment que, moins versés que Julien dans la science de la vénerie, les élèves – et ils ne sont pas les seuls – méconnaissent le « tartaret » ou le « halbran »³ ; on s'étonne parfois qu'ils relèguent aux glossaires des termes plus courants appartenant au champ lexical du religieux, laissant le pessimisme professoral augurer d'une décadence autant linguistique que culturelle. L'approche lexicale s'avère nécessaire pour un premier décodage du religieux : « La langue et le vocabulaire offrent une entrée intéressante, en ce qu'ils notent la permanence d'expressions signifiantes dans une culture, indépendamment des croyances, comme trace d'une imprégnation majeure (*vieux comme Mathusalem (...), vivre un calvaire...*) »⁴. Elle répond à un impératif ajustement du sens pour viser l'objectif modeste mais réaliste d'une explication littérale du texte d'autant que les élèves négligent souvent le recours aux notes explicatives de leur ouvrage⁵.

Pour exemple et évaluation préalable ce « quizz-vocabulaire » proposé dans une classe de 4^e plutôt active, à l'issue de la lecture personnelle. Ci-après, dans un ensemble assez homogène de 8 à 10 réponses concordantes (ex. chapelet : « bidule de communion » ; chapelle : « mini église » ; encens : « truc qui sent bon/ou qui pue » (sic) à la messe ; ermite : « homme mendiant », « personne qui s'éloigne de la civilisation pour prier » ; martyr : de « souffre-douleur », « victime », à « personne

¹ - *Programmes de Français, Collège, op.cit.* p.8, Préambule: II. La lecture.

² - R. NOUAILHAT, *Enseigner le fait religieux, un défi pour la laïcité*, Nathan, Les repères pédagogiques, 2004, p.106 : Former à l'intelligence du symbole.

³ - *La Légende, op.cit.* p.32 : faucon de Tartarie et canard sauvage.

⁴ - *Enseigner les faits religieux, quels enjeux ?*, sous la direction de D. BORNE et J.-P. WILLAIME, Armand Colin, 2007, p.154.

⁵ - Cf. P. LAUDET, *Explication de texte littéraire : un exercice à revivifier, Ressources pour le lycée général et technologique*, janvier 2014, <http://eduscol.education.fr/prog> ; « Expliquer un texte pour le donner simplement à comprendre, littéralement, ce n'est jamais perdre son temps. », p. 6.

qui se fait torturer à cause de sa religion » ou plus suggestif : « on a mal très mal » ; monastère : où habitent les « bonnes sœurs » ou les moines ; païens : « non chrétien » ou « musulmans »¹, deux copies :

Doc. 1 – Copie la mieux renseignée

LA DIMENSION RELIGIEUSE DU CONTE : LE VOCABULAIRE			C.5.1/C.5.2 : La culture humaniste	C.1.1.1 : La maîtrise de la langue française
Page/l	mot	connu	Définition	
19-l.30	1. Angélus			
19-l.33	2. Archevêque	X	Chef religieux ayant certaines responsabilités	
69-l.84	3. Blasphème	X	manque de respect au loi chrétienne	
66-l.22	4. Bourdon			
12-l.70	5. Chapelet		digne entendu	
10-l.37	6. Chapelle	X	Lieu de prière	
67-l.41	7. Cilice			
78-l.93	8. Encens	X	fumée odorante	
12-l.71	9. Ermite	X	vie solitaire (pour un homme/ femme)	
12-l.70	10. Froc /froc de bure	X	habit des moines	
41-l.105	11. Genuflexion			
10-l.40	12. Idolâtre	X	adorer une autre chose (idole)	
67-l.42	13. Macérations (de la pénitence)			
12-l.77	14. Martyr	X	quelqu'un souffrant pour les autres	
10-l.53	15. Monastère	X	Lieu religieux	
10-l.37	16. Oratoire		déjà entendu (parler/ entendre)	
18-l.22	17. Païens	X	Non chrétien	
32-l.94	18. Patriarche	X	Père	
18-l.23	19. Sépulcre		déjà entendu (Saint Sépulture)	
67-l.42	20. Tabernacle	X	objet religieux	
Vous les classez : C/culte - L/Lieux - O/Objets - P/personnes				

NOM : Théophile	Total mots connus : 15	Total définitions connues :
-----------------	---------------------------	-----------------------------

¹ - J'ai rétabli l'orthographe dans les citations d'élèves.

Doc. 2- Copie la moins renseignée¹

LA DIMENSION RELIGIEUSE DU CONTE : LE VOCABULAIRE			C.5.1/C.5.2 : La culture humaniste	C.1.1.1 : La maîtrise de la langue française
Page(s)	Mot	connus	Définition	
19-1.30	1. Angélus			P
19-1.33	2. Archevêque		entendu.	P
69-1.84	3. Blasphème			
66-1.22	4. Bourdon			
12-1.70	5. Chapelet			
10-1.37	6. Chapelle	X	petite église	L
67-1.41	7. Cilice			
78-1.93	8. Encens			
12-1.71	9. Ermite			
12-1.70	10. Froc /froc de bure			
41-1.105	11. Genuflexion			
10-1.40	12. Idolâtre			
67-1.42	13. Macérations (de la pénitence)			
12-1.77	14. Martyr		entendu.	
10-1.53	15. Monastère	X	ou un bon moine.	L
10-1.37	16. Oratoire			
18-1.22	17. Pâiens			P
32-1.94	18. Patriarche	X		
18-1.23	19. Sépulcre			
67-1.42	20. Tabernacle		entendu.	

Vous les classez : C/culte - L/Lieux - O/Objets - P/personnes

NOM : ... <i>Chapelle</i>	Total mots connus : <i>3</i>	Total définitions connues :
---------------------------	---------------------------------	-----------------------------

On dénombrerait bien sûr les perles (du chapelet) : angélus : « quelqu'un de très sage » ; bourdon : « animal de la nature » qui nous renvoie à l'ermite : « bernard » ; cilice : « maladie » (cela peut effectivement être irritant) ; froc : « pantalon » (question de contexte) ou tabernacle : « un canadien » (francophonie des récents dictionnaires oblige) mais aussi des confusions par homophonie : encens : « sang du christ » ou des amalgames litigieux : païens, « participent aux croisades » (restant à préciser comment s'entend leur participation) ou « sans religion ». Outre les précisions à apporter pour la compréhension du texte mais aussi du parcours de saint Julien, on voit aussi, au travers des définitions erronées, faussées ou entachées de préjugés, qu'un tel travail préliminaire de repérage puis de remédiation² s'avère profitable. La

¹ - La pagination du document renvoyait à l'édition Œuvres et Thèmes, Hatier déjà citée.

² - On procédait au rétablissement ou à la précision des définitions : 1- En consultant les notes de bas de pages et/ou le dictionnaire Robert/ Collège dont tous les élèves disposent, en recherche individuelle ou collective pour les mots les plus usuels (ex : archevêque). 2- Pour les mots plus spécifiques et essentiels pour la compréhension du livre, (ex : martyr/ ermite/ macérations de la

première visibilité du fait religieux passe inévitablement par la clarification terminologique, le « déficit lexical » des élèves fustigé par l'Education nationale¹ ne pouvant qu'accentuer ou conforter « l'analphabétisme religieux » stigmatisé par R. Debray². Le préambule des programmes de français rappelle d'ailleurs l'attention à porter à l'étude du lexique³ conséquemment à la « lexiculture »⁴ : le mot, véhicule d'une pensée et vecteur de culture, donnant accès au sens littéral comme à l'implicite du texte.

Ainsi, sans verser dans la taxinomie, le recours au lexique par l'analyse sémantique des trois termes du titre de *La légende de saint Julien l'Hospitalier* s'avère une entrée en lecture pertinente, mettant en exergue le programme tout autant littéraire que « religieux » de G. Flaubert.

Le vocable « légende », sur lequel je m'attarderai davantage ici, interroge autant l'hybridité générique du « conte » que la nature comme le dessein de cet exemple de la littérature catholique. De *legenda*, ce qui doit être lu, lecture monacale ou support de prédication, la légende, aux fins édifiantes, désigne tout récit concernant les saints. Le titre choisi par Flaubert se donne pour citation de la *Legenda*, « aurea » de par son précieux contenu, dont ce sanctoral qui doit illustrer l'inscription de l'homme dans un temps « a-chronologique » : « Il s'agit du temps des rapports de l'humanité avec le Dieu suprême : le temps est soumis à Dieu, et non l'inverse. »⁵, temps que le Christ inaugure, « temps de pêche d'hommes à transformer en chrétiens voués à Dieu et au salut. »⁶. Ce que tient à rappeler J. De Voragine dans sa somme hagiographique, c'est aussi la primauté de l'écrit qui « engage, témoigne, célèbre »⁷, qui, « divin, saint ou sanctifié, assure une communication avec l'Au-delà »⁸. L'hagiographie, œuvre sacrée, sacralise ainsi le double stratagème du P/pêcheur et du prêcheur :

« Eloge du récit, éloge de l'activité hagiographique, sacralisation de l'écrit, tout cela est significatif ; il s'agit pour Jacques de Voragine non seulement de fonder son entreprise sur les modèles illustres, mais aussi de contribuer au gigantesque effort de L'Eglise au Moyen Age pour amener la masse des fidèles à la Religion du Livre et à la soumission envers les gens du Livre, les clercs. »⁹

pénitence) en utilisant le tableau numérique et le site <http://www.cntrl.fr/lexicographie/> dont les options d'affichage permettent de guider et de faciliter la lecture.

¹ - *L'Art des mots, Enseigner le vocabulaire au collège et au lycée*, sous la direction de M. LEGRAND et O. LUGINBÜHL, IA-IPR de Lettres, Scéren / CRDP, Coll. RPA, Repères Pour Agir, Académie de Versailles, 2012, préface p.7, J.PRUVOST, *Une renaissance, à travers mots et merveilles*.

² - R.DEBRAY, *L'Enseignement du fait religieux dans l'école laïque*, op.cit. p.39.

³ - *Programmes de Français, Collège*, op.cit. p.7 : « Le travail sur le lexique est une préoccupation constante dans le cadre de l'enseignement du français au collège. La maîtrise de la langue française, c'est-à-dire la capacité à exprimer sa pensée, ses sentiments et à comprendre autrui, à l'écrit comme à l'oral, suppose une connaissance précise du sens des termes utilisés, de leur valeur propre en fonction des contextes et du niveau de langue auquel ils appartiennent. »

⁴ - R. GALISSON in *L'Art des mots*, op.cit. p.130 : Vocabulaire et ouverture culturelle : la recherche de l'implicite.

⁵ - J. LE GOFF, *A la recherche du temps sacré*, op.cit. p.33.

⁶ - *ibid.* p.41.

⁷ - A. BOUREAU, *La Légende dorée*, op.cit. p.69.

⁸ - *Ibid.* p.72. – A. Boureau cite l'épisode final de la vie de Grégoire dont le biographe empêché par le Diable de finir, se voit divinement secouru par le saint lui-même (p.69).

⁹ - *Ibid.* p.73.

La *legenda* est donc aussi essentiellement « ce qui doit être cru » et la légende chrétienne par le truchement du merveilleux, des *mirabilia*¹, s'adresse à une masse de fidèles, à sa piété simple – ou à sa religion² populaire- qui ne saurait s'accommoder des arguties théologiques ni des subtilités mystagogiques : *Certum est quia impossibile est*. Les vies de saints de la *Legenda aurea* commandent une foi explicite qui prend « au pied de la lettre » l'extraordinaire donné pour véridique. De cette légende chrétienne Flaubert tire une réécriture profane, participant de cette impulsion du XIXe siècle qui s'empare du potentiel patrimonial de la légende et des virtualités nationalistes du *folklore*³. On sait que Flaubert s'est appuyé pour étayer sa manière légendaire sur l'ouvrage du très positiviste Alfred Maury, *Essai sur les légendes pieuses du Moyen Age* (1843). Or, associant histoire des religions et « science des manifestations de l'âme », A. Maury, que Flaubert a fréquenté dans les années de rédaction de *Salammbô*, entend bien contrer l'idée reçue d'un christianisme médiéval de haute spiritualité. Pour lui, l'erreur mystique confond croyance et « hallucination religieuse » et : « c'est aux conceptions matérielles les plus grossières qu'aboutissent tous les efforts de ces âmes pour entrer en communication avec la divinité »⁴. Partant, c'est au nom d'un moyenâgeux⁵ obscurantisme qu'il déconstruit, au risque d'anathème, le merveilleux surnaturel⁶. Sous ce scientifique éclairage, Flaubert, à la manière de, s'amuse bien d'un confiant lectorat : *Ceci n'est pas La légende de saint Julien l'Hospitalier...* La phrase fameuse qui clôt le récit : « Et voilà l'histoire de saint Julien l'Hospitalier, telle à peu près qu'on

¹ - Dont on accepte également « l'incroyable », pour l'esprit moderne, authenticité dans la littérature profane. Qu'on songe, dans ce même XIIIe siècle de la *Legenda*, au *Livre des Merveilles* de Marco Polo, à la façon dont le voyageur évoque, par exemple, les réincarnations de Sagamoni Burcan : « il mourut quatre-vingt-quatre fois, et chaque fois, disent-ils, il devint un animal », précisant : « s'il avait été baptisé chrétien, il aurait été un grand saint avec Notre Seigneur Jésus-Christ » dans un esprit de syncrétisme conditionnel et conciliant, à moins que deviser si longtemps de ce si lointain du monde n'éveille particulièrement la perception critique. On trouve encore : « Or vous ai seulement conté de l'oiseau griffon ce qu'en content ceux qui l'ont vu », quand la voix narrative dédoublée semble se jouer tout autant du crédit du conteur que du *credo* du conte. Un devisement à la manière de... – MARCO POLO, *Le Devisement du monde ou Le Livre des Merveilles*, Hatier, Œuvres et Thèmes, 2002, p.92 (chap. CLXXXI) et p.96 (chap. CXCIV).

² - Les deux notions alimentent une controverse historiographique dont je n'ai pas fait l'étude, je les emploie donc ici conjointement sans rentrer plus avant dans le *distinguo*.

³ - Cf. C. MILLET, *Le légendaire au XIXe siècle*, Paris, PUF, 1997, le XIX serait LE siècle du légendaire conçu comme « un dispositif de mise en relation du mythe et de l'Histoire, de la religion et de la politique, avec pour horizon la fondation de la communauté dans son unité »- Qu'on pense à *La Légende des siècles* (1859-1883) de V. Hugo, à *La légende d'Ulenspiegel* (1867) du belge C. De Coster par exemple. – L'érudit britannique W. Thoms vulgarise en 1846 le terme de *folk-lore* (transposition du germanique *Volkskunde*) pour désigner une nouvelle science, celle de culture populaire et une discipline intellectuelle liée aux revendications identitaires nationales. Le folklore va faire florès au XIXe, notamment dans l'intérêt porté aux contes et légendes populaires comme fondement de culture. Intérêt qui va des frères Grimm à V. Propp (*Morphologie du conte*, 1928) et anticipe les travaux de l'école anthropologique française (C. Lévi-Strauss).- G. FLAUBERT dans *Par les champs et par les grèves*, souvenir de son voyage en Bretagne avec Maxime Du Camp (1847) fait véritablement un travail de collectage, observant les costumes, les coutumes, les traditions rurales, les petites églises « éreintées » par le temps et leurs vestiges architecturaux etc.

⁴ - *Essai sur les légendes pieuses du moyen âge*, cit.in : G. SEGINGER, *Alfred Maury, religion et médecine*, [pdf] etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/

⁵ - Le XIXe connote positivement le terme « médiéval » et dévalorise celui de « moyenâgeux ».

⁶ - « L'archevêque Dupanloup lance en 1863 contre Littré auquel il associe Renan, Taine et Maury un « Avertissement à la jeunesse et aux pères de famille sur les attaques dirigées contre la religion par quelques écrivains de nos jours » », Alfred Maury, *Religion et médecine, op.cit.*, note p.6

la trouve, sur un vitrail d'église, dans *mon pays*. »¹, opère un retournement narratif qui renvoie la légende chrétienne au conte, à son oralité, à son caractère délibérément fictif, à son insertion légitime dans un recueil fictionnel de « Trois contes », achevant de la décrédibiliser. Le choix de saint Julien, dont la vie terrestre est inconnue, l'origine douteuse et le crime un cas de casuistique, le détournement du récit hagiographique, désacralisent ensemble le légendaire pour confronter le croire à la crédulité. Finalement, seul le récit aura pensé l'impensable. Conte merveilleux² évidé, *La légende de saint Julien l'Hospitalier* ne partage plus au final avec la *Legenda*, que la sacralité de l'écriture : Flaubert, l'autre ermite de la cahute-Croisset, passeur de mots, est aussi l'autre saint « le «saint du roman » [qui] s'éternise dans la dimension textuelle de ses écrits »³.

Cet antagonisme du spirituel et du matériel que la marche temporelle du XIXe au XXe siècle accuse, cette dualité du sacré et du profane dont l'écriture débat et rend compte, il faudra pouvoir la rendre accessible à un jeune public au travers de sa lecture de *Saint Julien*. On pourra de fait, s'appuyer sur les usages langagiers de ce mot-clé de « saint » qui navigue-lui aussi- du GPS à l'AOC ; sur la douloureuse sanctification narrative d'un homme au « cœur féroce ». Il conviendra de clarifier auprès des élèves la notion de canonisation : n'est pas saint qui veut, par la seule vertu d'un culte populaire local mais, sans prolonger outre-mesure l'outillage théologique, savoir qu'ils ne sont pas les seuls à subir un « examen de passage » pourra les amuser. Avec le mot « Hospitalier », les vertus proprement chrétiennes seront interrogées, au travers du texte et au regard de l'histoire : celle de la *Legenda*, qui dicte d'accueillir cet obscur visiteur dont les théoxénies des temps idolâtres savaient déjà qu'il pouvait être le dieu caché, et prépare à le recevoir, à chaque moments d'une vie dont il est maître : « Le Seigneur vient à l'improviste » ; celle de la *Légende* qui dicte d'être l'hôte de ce si radicalement « étranger », ce monstre lépreux de Flaubert ; celle enfin de notre société laïcisée qui invite à cette culture humaniste de l'*hospitalis*, celle d'un temps humain incertain qui intime de retrouver les chemins de l'hospitalité...

Pour donner suite immédiate aux possibilités de l'exploitation pédagogique, je terminerai ce chapitre par l'exemple d'un travail réalisé dans une classe de 5è, consacré à l'étude du contexte médiéval de la *Légende de saint Julien l'Hospitalier*. Accueillir le merveilleux chrétien à des fins profanes : le chevalier Julien se dresse dans sa légende pour nous rappeler que la chevalerie en fit un argument culturel pour se définir aux XIIe et XIIIe siècles. Les romans courtois recourent à la figure de l'autre – vouivre ou Mélusine, anges vermeil du gauche Perceval, dragon-serpent ou lion d'Yvain... – et multiplient les motifs d'un merveilleux païen nourri des vieilles légendes celtiques et régionales. Mais cette littérature profane, pour transgressive qu'elle puisse être, se légitime des codes qu'elle intègre. L'union de la clergie et de la chevalerie, Flaubert la réalise à nouveau, par la logique citationnelle de *La Légende* qui réactive l'imagerie chrétienne. Pour preuve et dans cette perspective, ce petit

¹ - *La Légende...*, *op.cit.* p 62 ; souligné par moi.

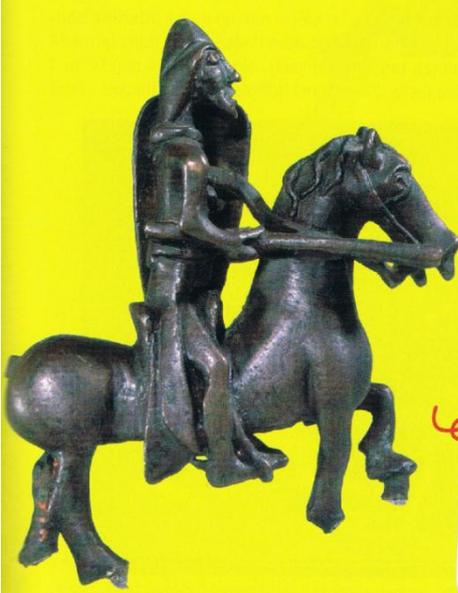
² - cf. V. PROPP, *Les transformations des contes merveilleux* (1928) in *Morphologie du conte*, Seuil, Points| Essais, 1970, p.181 : « Le conte merveilleux, contrairement aux autres classes de contes (...) est relativement pauvre en éléments appartenant à la vie réelle. ».

³ - S.NARR, « Flaubert et l'image légendaire/légendée », in *Flaubert, Revue critique et génétique*, 11|2014 : *Les pouvoirs de l'image* (1), <http://flaubert.revues.org/2294>.

montage dont j'avais guidé la réalisation : à la synthèse proposée par le manuel de français 5^e *Rives Bleues*¹ (doc.1) que j'utilise dans mes classes, les élèves associaient des citations tirées de ce second chapitre (doc.2). Oralement, ils réalisaient ensuite le même travail à partir de l'ensemble du texte et d'une miniature extraite d'un manuel d'histoire² qui présentait un double avantage : solliciter les acquis d'une séance « Histoire des arts » qui les avaient familiarisés avec « L'univers romanescque dans l'art médiéval »³ et la représentation symbolique dans différents supports artistiques ; proposer une « lecture verticale » et un décodage du religieux comparables à ceux du vitrail de la cathédrale de Rouen (dont l'étude comparée intervenait en fin de séquence).

Séance 2 – Julien, un parfait chevalier ?⁴

► *Doc.1 : Le chevalier médiéval, un héros d'exception (Rives bleues, séquence 3)*



Le sauez-vous ?

- Le chevalier est, à l'origine, un homme qui possède un cheval et qui combat à cheval. Le chevalier médiéval est un guerrier d'élite, généreux et courageux, qui a le goût de l'aventure et de l'exploit : chevalier chrétien, il participe aux croisades ; chevalier courtois, il se met au service de son seigneur et de sa dame.
- L'image de la chevalerie a nourri l'imaginaire occidental. Telle qu'elle a été transmise à travers les légendes, la littérature et le cinéma, elle est une vision idéalisée de la réalité.

Entrez dans l'univers des chevaliers !

1. Observez les images. Identifiez la nature des supports.
2. De quelle matière les objets sont-ils faits ?
3. Décrivez les scènes ou les personnages représentés.
4. Quelle image ces documents iconographiques donnent-elles du chevalier ?

↑ Un chevalier (XII^e siècle), bronze, hauteur 12,5 cm, longueur 12 cm (musée du Louvre, Paris).

3 - LE CHEVALIER MÉDIÉVAL, UN HÉROS D'EXCEPTION 49

→1. En vous appuyant sur les connaissances acquises lors de la précédente séquence, recherchez dans le conte de Flaubert, p.40 à p.46, de courtes citations montrant que le personnage de Julien correspond à cette image du chevalier. Vous les reportez dans le tableau ci-après (doc.2).

¹ - Editions Hatier 2010.

² - *Histoire-Géographie 5^e*, sous la direction de M.R. AZZOUZ et M.-L. GACHE, Magnard, 2010, p.41 : la vie des chevaliers.

³ - *Ibid.* p.96/103 – En particulier : « Monstres et animaux merveilleux », « Le livre, objet d'art : de la tradition orale au manuscrit ».

⁴ - La séance initiale procédait au traditionnel test de compréhension - et de lecture - de l'œuvre intégrale.

Doc.2 : Julien, chevalier médiéval –choix de citations p.40/46¹

Un guerrier d'élite	« En tournant sa masse d'armes, il se débarrassa de quatorze cavaliers. Il défit, en champ clos, tous ceux qui se proposèrent. »	p.40, l.14/16
Un chevalier chrétien	« Julien accourut à son aide [l'empereur d'Occitanie], détruisit l'armée des infidèles, assiégea la ville, tua le calife, coupa sa tête, et la jeta comme une boule par-dessus les remparts. »	p.42, l.52/55
Un chevalier courtois	« Tour à tour, il secourut le dauphin de France et le roi d'Angleterre, les templiers de Jérusalem... » « Donc il reçut en mariage la fille de l'empereur, (...); et, les noces étant terminées, on se quitta, après des politesses infinies de part et d'autre. »	p.41, l.26/27 p.42, l.72/73

► *Doc.3 : Les valeurs chevaleresques.*

Patrimoine

Le banquet
Les chevaliers entourent leur seigneur au moment des banquets qui ont souvent lieu dans le donjon du château.

Les combats
La principale fonction du chevalier est de faire la guerre.

Les tournois
Regroupés en équipe, les chevaliers s'affrontent lors de ces jeux guerriers. Leur objectif est de s'enrichir en capturant des adversaires pour obtenir une rançon.

L'amour courtois
Le chevalier aime faire la cour aux dames. Des poètes, les troubadours, chantent les exploits des chevaliers : c'est l'amour courtois.

La mort chrétienne
Tenté par le Mal, le chevalier reste cependant chrétien jusqu'à sa mort.

La vie du chevalier.
Miniature du début du XIII^e siècle. Bibliothèque de l'Escurial, Madrid.

¹ - Les pages renvoient à l'édition de référence citée plus haut : Etonnants classiques, Garnier Flammarion - Le passage sélectionné évoque le parcours guerrier de Julien, tour à tour mercenaire, vassal fidèle à la foi jurée ou croisée, et ses combats glorieux (« Il devint fameux. On le recherchait », p.41, l.25) qui rappellent à l'élève son parcours d'histoire, en particulier l'expansion de la chrétienté par les croisades. Il développe ensuite la vie courtoise de Julien en son palais moresque. Le but est de faire apparaître le contraste entre ce tableau idéalisé et celui, sauvage et sanglant, du meurtre de ses parents par ce même chevalier (p.50/52).

L'objectif de ce bref parcours comparé initial visait à rapprocher le chevalier Julien de ses homologues littéraires et historiques en soulignant l'importance conjointe d'une dimension religieuse explicite dans chacun des récits et documents les mettant en scène. La miniature espagnole rétablissait le lien avec la littérature profane des romans de chevalerie qui, dès le XII^e siècle et Chrétien de Troyes, se réapproprient les motifs et le vocabulaire religieux. La double contemplation de ce couple courtois, que Julien et la fille de l'empereur d'Occitanie incarnent dans le texte flaubertien, permettait de reconnaître – ou faire reconnaître – les figures du Bien (le moine et l'âme « au chevet » du mourant) et du Mal (les diables des marges), la dualité de la Tentation (les plaisirs et les activités terrestres) et du Salut (la mort chrétienne), qui jalonnent, au Moyen Age, l'itinéraire du croyant. L'intérêt du document étant de permettre de mieux saisir la nature duelle du Julien flaubertien, accentuée à plaisir par l'imaginaire de l'auteur, et les constantes de l'iconographie chrétienne, la figure du Diable tentateur figurant dans les médaillons 28, 29 et 30 du vitrail de la cathédrale de Rouen décrypté en final de séquence. Les élèves pouvaient aussi remarquer l'analogie entre le banquet et l'apparition du saint Graal aux chevaliers de la Table ronde, étudiée dans la séquence précédente¹. Certaines éditions de *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* proposent d'ailleurs de réfléchir aux liens à effectuer entre le personnage de Flaubert et ceux des romans courtois². On guidait ensuite l'élève vers le parallèle possible avec le motif de la Cène. Dès lors, on pouvait souligner également, en termes appropriés, le transfert de la *fides* du champ strict du religieux à celui du contrat vassalique³ ou de l'engagement de la *fine amor*. Ce qui autorisait, *in fine*, la compréhension des figures réunies en Julien du chevalier épique, courtois, chrétien, en associant littérature, histoire, fait religieux et préparait celle du saint hospitalier, amplifiée « romanesquement » par Flaubert mais synthétisée en *exemplum* par Voragine à une époque où l'Eglise, comme le pouvoir féodal (puis royal) entendent « guider les consciences »⁴ autant qu'assurer leur emprise sur la société :

« La confusion de l'idéal chevaleresque et de l'éthique chrétienne culmine dans la création des ordres religieux et guerriers, Hospitaliers et Templiers, que Turpin, dans *Roland*, préfigure. »⁵

¹ - Enluminure (1470 ?) extraite de *Lancelot du Lac* de Chrétien de Troyes (BnF, Paris), *Rives Bleues 5è*, *op.cit.* p.49.

² - Ainsi l'édition Hatier/Œuvres et thèmes n°90, 2002, p.73/74 : à partir d'un extrait de *Lancelot le Chevalier à la charrette* (la traversée du diabolique Pont de l'Épée pour sauver Guenièvre), comparaison des épreuves et du parcours initiatique de Lancelot avec celles de Julien, désormais chevalier « mis à pied » et mendiant en son parcours d'humilité.

³ - Les motifs du serment et de l'adoubement, largement illustrés dans les manuels d'histoire et de français autorisent le repérage du religieux notamment à partir des rituels chevaleresques qu'ils instituent et qui peuvent être rappelés ici aux élèves. – Cf. P. - Y. BADEL, *Introduction à la vie littéraire du Moyen Age*, Dunod, 1997, p.72 : « L'épée du nouveau chevalier est bénie, ses armes lui sont parfois remises par un évêque ou un prêtre ; au cours d'une veillée d'armes, la nuit précédant la cérémonie, le postulant écoute réciter les vies de saints soldats : saint Maurice, saint Georges, saint Martin. »

⁴ - Cité dans le thème 3- La place de l'Eglise, des programmes d'histoire de 5è : « On fait découvrir quelques aspects du **sentiment religieux. La volonté de l'Eglise de guider les consciences** (dogmes et pratiques, lutte contre l'hérésie, inquisition...), et sa **puissance économique et son rôle social et intellectuel** (insertion dans le système seigneurial, assistance aux pauvres et aux malades, universités...) sont mises en évidence. » (*Op.cit.* p.18).

⁵ - Y. BADEL, *Introduction à la vie littéraire du Moyen Age*, *op.cit.* p.72.

2.3 – Aborder l’histoire des arts avec Flaubert.

Autre dessein, proprement flaubertien, celui de donner à voir aussi bien que donner à lire. On a justement souligné la plasticité de la légende. Qu’il s’agisse du récit merveilleux amplifié par l’imagination des « temps naïfs »¹, de la vie de saint enjolivée par la piété populaire, ou de la légende littéraire que s’approprie le XIXe siècle, complexifiée, profane, infusée de folklore, « la légende contribue à la construction d’imageries collectives »². Ce potentiel imaginaire et esthétique ne pouvait que séduire Flaubert en qui la critique, et le lecteur, s’accordent à reconnaître un écrivain formidablement visuel. Les possibilités flaubertiennes ou plus proprement juliennes, pour aborder l’histoire des arts avec les élèves sont conséquemment diversifiées et peuvent embrasser, en sus de l’attendue « Arts, mythes et religions » plusieurs des thématiques envisagées au collège. *La Légende de saint Julien l’Hospitalier* s’affirme une fois encore véritablement programmatique si l’on s’en réfère aux instructions officielles. Ainsi, comme le préambule aux programmes du français au collège le spécifie, les mises en relations des œuvres et des « autres formes d’art, liées au contexte culturel ou à des thèmes » doivent contribuer à « construire une culture structurée et partagée »³. L’image, avant la mise en place de l’enseignement de l’histoire des arts, a toujours été par ailleurs une « ressource précieuse » (sic) pour les classes de français, propre à faciliter la compréhension des œuvres littéraires et propice, bien souvent davantage que le texte, à libérer l’émotion et le sens esthétique des élèves. Puisque, par de subtiles correspondances et/ou transgressions, par une glose foisonnante, la légende de *La Légende* est d’abord celle d’un vitrail, *Saint Julien* confirme sa conformité pédagogique :

« Au cours de l’année, certains textes sont donc choisis de préférence à d’autres en raison de leur source artistique, pour les échos et prolongements artistiques qu’ils éveillent, et enfin pour le pouvoir de création poétique ou littéraire qu’ils recèlent ou initient ».⁴

J’évoquerai ici deux de ces prolongements artistiques nombreux que peut suggérer *La Légende de saint Julien l’Hospitalier*. Le premier coule de (sa) source : il s’agit d’étudier avec les classes, le « vitrail aux poissons » (XIIIe siècle) de la cathédrale Notre-Dame de Rouen. Le second répond à une injonction de Flaubert persistante en marge de ses vastes brouillons : « faire tableau ». P.-M. de Biasi l’a mis en évidence : « l’imaginaire flaubertien paraît se développer et prendre assise sur une représentation visuelle des situations narratives »⁵ (...). Flaubert a besoin « de voir » défiler son histoire, de façon quasi filmique, le texte futur est « porté » par des « noyaux d’images encore à peine verbalisées »⁶ avant de venir au jour. En marge du manuscrit de Saint Julien, l’auteur avait ainsi noté : « tableau des deux cadavres leur

¹ - *Dictionnaire du littéraire*, sous la direction de P. ARON, D. SAINT- JACQUES, A. VIALA, Puf /Quadrige, 2004, p.341.

² - *Ibid.* p. 341.

³ - *Programmes de Français, Collège, op.cit.* p.8.

⁴ - *Ibid.* p.11 : V. L’histoire des arts.

⁵ - P.-M. DE BIASI, Introduction à Flaubert, *Trois Contes*, (1986), Garnier Flammarion, 2009, p.33.

⁶ - *Ibid.* p.33.

face sous la coloration livide des vitraux »¹. Ce second parcours regroupe donc trois représentations picturales de la légende du saint : *Scène de la légende de saint Julien l'Hospitalier* (c.1425) de Masolino Da Panicale, *L'Hospitalité de saint Julien* (ou *Saint Julien offre l'hospitalité aux pèlerins*) (c.1610/1620) de Cristofano Allori, *Saint Julien l'Hospitalier* (1913) de Franz Marc. Les œuvres citées sont reproduites en annexes. A destination des élèves, elles sont assorties d'un questionnaire préparatoire les invitant à réfléchir sur les motifs représentés, les modalités esthétiques de cette représentation, les intentions de l'artiste mises en perspective avec les écarts et les similitudes avec *La Legenda* pour les deux premières (Q.1), *La Légende* s'y ajoutant pour la troisième (Q. 2). En fonction du temps et des classes, le travail peut se faire oralement ; dans chacun des cas, je projette une synthèse corrigée (voir annexes). Il ne s'agira pas ici d'exposer *in extenso* le contenu analytique quant à leur dimension artistique de ces parcours développés en classe, ce qui serait dépasser le cadre du présent mémoire, mais de souligner leurs pistes d'exploitation pour expliciter *La Légende* et la *Legenda* au regard du fait religieux. L'enseignement de ce dernier n'a-t-il pas été initialement suscité par « le souci d'une perte d'intelligibilité du patrimoine artistique, lié à une méconnaissance des thématiques religieuses »², faisant de l'image le média privilégié de sa transmission aux élèves ?

Le premier parcours consacré au vitrail intervient après lecture des sources textuelles (Voragine / Flaubert). Il permet de confirmer auprès des élèves la part d'invention de la pseudo transposition faite par le « conteur » et de bien leur faire comprendre que cette reproduction n'est en aucun cas une « illustration » au sens où ils l'entendent. « O Illustration ! Invention moderne faite pour déshonorer toute littérature ! »³. Flaubert a clamé haut et fort qu'il tenait en horreur toute « illustration » de ses œuvres. Mais il accepte que figure la reproduction de la verrière rouennaise dans l'édition de luxe à titre de « document historique », ce qui, compte-tenu de l'historicité fallacieuse du récit, est déjà se jouer du lecteur comme il le confirme après : « En comparant l'image au texte on se serait dit : « Je n'y comprends rien. Comment a-t-il tiré ceci de cela ? » »⁴. L'histoire « telle à peu près qu'on la trouve » sur le vitrail local incite à bien mesurer l'écart entre texte et source visuelle, et la distance malicieusement adverbiale entre inspiration édifiante et réécriture « profanante » car, le *Saint Julien l'Hospitalier* de Flaubert est bien « l'invention moderne d'une légende médiévale »⁵. En soumettant le vitrail à l'analyse des élèves, il s'agit de prendre acte avec eux de cet écart puis de s'intéresser en propre à l'œuvre technique, artistique, religieuse.

On ne peut envisager la possibilité de voir *in situ* dans le déambulatoire, ce vitrail de près de 9 m de haut, le dernier au Nord parmi « le plus bel ensemble de vitraux »⁶ du XIIIe siècle que possède la cathédrale. Mais, on dispose de plans de cette dernière

¹ - P.-M. DE BIASI, *Etude critique et génétique de "La Légende de saint Julien l'Hospitalier" de G. Flaubert*, 5 volumes dactylographiés, 940 p, thèse de doctorat en sémiologie, Université de Paris VIII, 1982, (f° 436 v°), cité par A. REED, « Les taches de Flaubert », in. *Flaubert, revue critique et génétique*, 11 | 2014 : *Les pouvoirs de l'image I, Ecrire l'image*, <http://flaubert.revues.org/2289>.

² - D. BORNE, J.-P. WILLAIME, *Enseigner les faits religieux*, Armand Colin, coll. Débats d'école, 2007, p.140 : La référence à l'art dans le discours sur l'enseignement des faits religieux.

³ - À Georges Charpentier, 15 février 1880, in. *Dictionnaire Flaubert*, op.cit. p 364.

⁴ - À Georges Charpentier, 16 février 1879, in. *Dictionnaire Flaubert*, op.cit. p.406.

⁵ - P.-M. DE BIASI, Introduction à G. FLAUBERT, *Trois Contes*, (1986), Garnier Flammarion, 2009, p. 20.

⁶ - A.-M. CARMENT-LANFRY, *La cathédrale Notre-Dame de Rouen, Une visite guidée*, Iropa imprimerie, Rouen, 1999, p.19.

(voir Annexes) permettant de situer le vitrail, lesquels incitent à s'interroger sur la place même qu'il y occupe. Pour l'étude, j'utilise les trois supports suivants en classe :

- Le vitrail, reproduit dans *l'Essai historique et descriptif de la peinture sur verre ancienne et moderne* d'E. H. Langlois (1832)¹, dont on sait l'influence qu'il eut sur le projet de G. Flaubert et qui figure en bonne place dans les éditions scolaires.
- Son utilisation est complétée par le recours au site de la cathédrale de Rouen (<http://cathedrale-Rouen.net/patrimoine/visites>) grâce auquel on visualise le vitrail de saint Julien dans le déambulatoire. Ce site permet aussi de rafraîchir les mémoires quant aux caractéristiques élémentaires de l'architecture religieuse gothique.
- Le CD-Rom du guide conférencier J. Tanguy : *Les vitraux de la cathédrale de Rouen* (2003). Ce dernier support, très complet, propose une visite de la cathédrale, un accès thématique aux vitraux qui offre un impressionnant panorama de sainteté aux élèves et, concernant saint Julien, des liens vers les textes de J. De Voragine et de Flaubert. On conduit ainsi, avec les élèves, une lecture progressive, active et commentée, en cliquant sur chacun de ses éléments, de la verrière du « Vitrail aux poissons ».

La première étape s'attache aux caractéristiques de lecture. Celle-ci permet ensuite le repérage de motifs religieux connus des élèves : le Christ en majesté, les anges, le diable cornu, dans le registre supérieur du vitrail. Ils renvoient au vrai sujet de la *Légende dorée* : « le conflit dont Dieu et l'Esprit du mal sont les protagonistes et dont l'homme est à la fois le terrain, l'enjeu et l'acteur »². Elle donne également accès à un décodage de la symbolique des images : celle des couleurs, celle des gestes par exemple. Le vitrail, qui s'appuie dans son déroulé narratif sur la *Legenda aurea*, est aussi l'occasion de mentionner aux élèves que le succès remarquable de l'ouvrage dominicain dès le XIII^e siècle lui a valu une fortune équivalente dans l'iconographie chrétienne et les arts plastiques. D'abord parce qu'elle se voulait une « longue entreprise d'éducation du regard »³ : il fallait apprendre aux fidèles à le rester, donc leur apprendre à voir ce que cache l'apparence sensible, à reconnaître le Malin et ses ruses. Ensuite parce que le christianisme pour se diffuser avait besoin, hors de la technicité des gloses, de ces récits merveilleux et exemplaires des *Acta sanctorum*, pour se dire à la foi des simples. Les élèves ayant appris en histoire la fonction enseignante de l'image véhiculée par l'Eglise médiévale, on ne suscite pas de nouvel iconoclasme. Le programme iconographique des vitraux d'une cathédrale, reste pour eux une « Bible des illettrés » même si l'on reconnaît aujourd'hui une certaine invalidité de l'équation *pictura laïcorum litteratura*. Ce, en particulier pour les vitraux, à propos desquels les historiens et les historiens de l'art remarquent désormais la complexité, l'écriture théologique, inaccessibles à une interprétation sans guide ni instruction préalable, et dont la lisibilité physique elle-même semble hors de portée : « Les fenêtres sont hautes, difficiles à voir en réalité, et il est clair que leur contenu, parce que non perceptible, ne devait pas faire l'objet de ce projet éducatif que les penseurs du Moyen Age eux-mêmes ont voulu leur faire assumer »⁴. Par contre, l'étude de la verrière rouennaise est l'occasion de faire remarquer aux élèves que le vitrail religieux a fait l'objet d'un renouveau au XIX^e, notamment dans

¹ - Il s'agit en fait d'un dessin de Melle Espérance Langlois (Rouen, E. Frère, 1832).

² - H. SAVON, Introduction à *La Légende dorée* de J. De Voragine, (1967), Garnier Flammarion, 2005, p.11.

³ - *Ibid.* p.16.

⁴ - J.-P. DEREMBLE, C. MANHES, *Les vitraux légendaires de Chartres. Des récits en images*, Paris, Desclée de Brouwer, 1988, p.168 – Cité par D. ALEXANDRE-BIDON, « Une foi en deux ou trois dimensions ? Images et objets du faire croire à l'usage des laïcs », in : *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 53^e année, n°6, 1998, pp. 1155-1190, <http://www.persee.fr/web/revues>.

sa seconde moitié, conjointement au nouvel élan du sentiment religieux qui parcourt le siècle. On pourra mentionner que prennent forme à ce moment les prémices de l'art sacré¹, ou qu'un certain Delacroix, dont *La liberté guidant le peuple* est un « incontournable » des programmes d'histoire de 4^e, réalise en 1861 un décor mural pour l'église parisienne de Saint-Sulpice, en tirant son sujet de *l'Ancien Testament*². Nul doute que le projet flaubertien des *Trois contes* et *ab initio* de *Saint Julien* ne prenne à rebours ou *a contrario* le flux reconquérant de l'Eglise contemporaine.

Le second parcours propose l'étude de trois œuvres picturales, représentatives pour les deux premières de cet éternel dessein pastoral. J'aime à le donner en prolongement de séquence à mes élèves de 4^e pour illustrer la postérité iconographique du saint au-delà du Moyen Age et comparer avec eux, par rapport au vitrail, l'utilisation des données de la *Legenda*.

La prédelle de Da Panicale peut autoriser par la définition du terme un rappel de l'organisation en triptyque du recueil des *Trois contes*, de *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, articulée en trois volets : l'enfance, le crime, la pénitence (et le pardon) de Julien. Mise en parallèle avec l'œuvre d'Allori, elle souligne la thématique de la faute par rapport à celle de la repentance. La prédelle met en évidence la figure tentatrice du démon : corps femelle, pieds griffus, geste directif vers le « crime » ; comme l'élection de Julien : vêtu comme un pèlerin ou un moine, déchaussé³, le « chevalier » - il a son épée ceinte mais dans son fourreau – est déjà nimbé. Certains élèves assimilent, par ces motifs, le manteau blanc de saint Julien, aux ailes d'un ange. Cette figuration suscite des questions : pourquoi est-il ici sanctifié alors qu'il s'apprête au parricide ? Pourquoi l'intervention du démon à ce moment, alors qu'il

¹ - Cf. G. CHOLVY, *Christianisme et société en France au XIXe siècle*, *op.cit.* p.71 : fondation de la société Saint-Jean par Lacordaire pour promouvoir l'art chrétien ; création en 1844, par l'évêque de Poitiers, d'une « commission archéologique diocésaine, l'ancêtre des commissions d'art sacré ». - On définit cette notion qui implique la foi de l'artiste, en se distinguant de l'art à sujet religieux ; en fonction du temps, de l'organisation de la séquence et de la réceptivité des élèves, je propose parfois en prolongement, un parcours comparé du vitrail gothique de saint Julien avec les vitraux contemporains abstraits de P. Soulages à l'abbatiale Sainte Foy de Conques, en utilisant des sites accessibles : courtes vidéo sur www.youtube.com ou le site de l'office du tourisme www.tourisme-conques.fr; étude des cartons préparatoires et de la collaboration avec le maître verrier J-D Fleury sur le site du musée Soulages de Rodez, <http://musee-soulages.rodez>. Les préoccupations esthétiques, techniques et spirituelles de Soulages peuvent y être rapidement commentées à l'aide de citations ciblées. Les réactions contrastées des habitants suite à la mise en place des vitraux en 1994, sont également évoquées, traduisant, dans certains articles, la persistance des idées reçues : des médiévistes s'indignent, des « mamies » (sic) râlent, en regrettant ensemble la déposition de leurs saints...

² - *Ibid.* p.71 : « Les années 1850-1880 sont celles des grands chantiers de construction ou d'embellissement » (des lieux de culte) ; p.72 : 1836 - 4 manufactures de vitraux, 40 en 1849, 150 en 1863 ; Delacroix donne à Saint-Sulpice son « testament spirituel » avec *La Lutte de Jacob contre l'Ange*.

³ - Détail remarquable puisque repris singulièrement deux fois dans le texte de Flaubert en « encadrement » du parricide : « Ayant retiré ses sandales, il tourna doucement la serrure, et entra » (II, L.293/294) ; « Il lui abandonnait (...) tous ses biens, sans même retenir les vêtements de son corps, et ses sandales, que l'on retrouverait au haut de l'escalier ». P.-M. de Biasi a souligné la « manipulation érudite des révérences culturelles » et leur détournement chez Flaubert. Sandale d'Empédocle, de Moïse (Ex 3, 1-10), de Jean-Baptiste (Jn 1, 27), sandale franc-salienne liée à une formalité ritualisée « relative à la cession de biens, pour impuissance à payer la composition d'un homicide » (cf. F.-P. Bowman, « Symbole et désymbolisation », *op.cit.* p.53) ou avatar d'une certaine pantoufle... Entre trivialité littérale et humilité symbolique, la sandale de Julien semble un bien ironique *vestigium* textuel.

n'apparaît « qu'à la fin » dans le vitrail ? C'est l'occasion de revenir sur la notion complexe de prédestination que *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* a permis d'évoquer, sur la question du Bien et du Mal, de l'emprise sur l'homme et ce monde du Malin, sur la question du choix. Un débat plutôt ardu - voire abscons - pour les collégiens peut être alors rouvert, mais facilité aussi par la toute lisibilité de l'image. Outre la théologie, Da Panicale convoque également la littérature et quelques rappels se justifient. La prédelle contracte en effet plusieurs épisodes de la vie du saint dans un dispositif scénique qui n'est pas sans rappeler le théâtre religieux médiéval, les mystères en particuliers, tels qu'on les trouve en France et en Italie du nord, dont le principe de juxtaposition scénographique se « spectacularise » au cours du XV^e siècle.

Quant à *L'Hospitalité de saint Julien* de C. Allori, elle met en exergue, dans le contexte de la contre-Réforme, les vertus chrétiennes et la figure du saint. Chronologiquement, pour l'histoire de Julien, et la datation, l'œuvre prend la suite logique de la prédelle. En questionnant les élèves et en les invitant à bien observer la reproduction, on arrive assez rapidement à obtenir des remarques pertinentes et convergentes dont on fait la synthèse plus commentée. Julien, âgé – indice de sa longue pénitence, renvoi au vieillard biblique¹ – a la main sur le cœur en signe de confiance et d'amour ; il soutient le jeune pèlerin, aveugle selon les commentaires², vers lequel il s'incline, avec douceur et humilité. Le contraste chromatique rouge/blanc/noir, les expressions et attitudes des personnages soulignent la charge émotionnelle de la scène. En arrière-plan, dans le prolongement de saint Julien, on devine la silhouette de sa femme : elle lui est liée par le regard, le geste – elle fait l'aumône à un mendiant – la mise en perspective picturale et narrative : dans l'éclairage de la porte de l'hôpital, qu'ils ont édifié ensemble, elle rappelle aussi qu'elle est celle qui accueillit, la première et pour leur funeste sort, les parents de Julien. On introduit congrûment l'élève dans la symbolique de l'œuvre. Sur le seuil lumineux de ce lieu où s'exerce désormais la charité toute chrétienne des époux, sa présence visible en symbolise une autre, invisible : « Je suis la porte. Celui qui entre en passant par moi sera sauvé. » (Jn, 10, 9). La figure du batelier³ fige Julien dans sa fonction et sa dignité chrétiennes d'Hospitalier. Les élèves ont étudié en 5^e le rôle social de l'Église qui accueille les pèlerins dans les hôtelleries des monastères, les pauvres et les malades dans les hôtels-Dieu⁴. On peut donc revenir sur l'étymologie *hospes/hospitis* et les précisions terminologiques autour de la famille de mots : hospice, hôpital, hôtel, hôtellerie, hospitalier, hôte... Les lieux évoluant du domaine religieux au champ laïque ; l'hôte réunissant, dans la communauté chrétienne, l'accueillant et l'accueilli. On va plus loin en remarquant la charge symbolique de l'œuvre : le rouge et le blanc – vêtue de Julien/ de l'aveugle – évoquent les vertus théologiques – qui parlent/*logos* de Dieu/*theos* – de la Charité et de la Foi. Le *Nouveau Testament* affirmant la primauté de l'amour – on connaît Dieu en l'aimant et en aimant son prochain – Paul, aveuglé par Jésus (*Actes des Apôtres*, 9) puis évangéliste, fait de la foi, l'espérance, la charité, l'idéal de la vie chrétienne. On

¹ - Ayant la sagesse de Mathusalem ou la qualité de Patriarche ou de Prophète, d'Apôtre des vingt-quatre vieillards de *l'Apocalypse* (Ap. 5, 6-10).

² - Cf. La base de données iconographiques : <http://utpictura18.univ-montp3.fr>.

³ - Avatar d'un nautonnier passeur d'âmes ?

⁴ - Les manuels d'histoire reproduisent fréquemment une enluminure du XV^e siècle (Musée de l'Assistance publique, Paris) représentant *L'accueil des malades à l'Hôtel-Dieu de Paris* ; le motif de deux barques en premier plan de part et d'autre du bâtiment hospitalier peut être évoqué ici. (cf. manuel cité p.79).

peut préciser que ces vertus « supérieures » sont des dons de Dieu par opposition aux vertus dites cardinales – ex : la prudence – que l’homme peut atteindre par lui-même. Cependant, la distinction n’est pas toujours aisément admise par les élèves (ex : la charité « c’est fait par nous »). Le thème de l’aveugle évoque la privation de la lumière divine dont souffre le pécheur ou le réfractaire ; voire, par la tenue de ce pèlerin ?¹, le Christ lui-même accordant la « vue » en se donnant à voir (Jn 9, 10). Le parallèle avec le récit de Flaubert s’impose. Au terme de la seconde chasse, traqué par la horde animale, Julien est frappé, avant le chant du coq, d’une symbolique cécité : « il marchait les bras tendus et les paupières closes comme un aveugle, sans même avoir la force de crier « Grâce ! » » (II, l.275/277). Par telle imploration *La Légende* et la *Legenda* entrent en résonance : « sous la loi de la nature, (l’homme) fut convaincu d’avoir perdu la connaissance de Dieu : de là (...) l’obligation dans laquelle il se trouva de crier et de dire : « Seigneur, éclairez mes yeux... » (*Illumina oculos meos*, Ps. XII.) »². De l’œuvre picturale au récit littéraire, du récit au discours religieux, on essaie d’amener chacun, du sens littéral vers le sens métaphorique, pour suivre, à travers le *Saint Julien* d’Allori, le parcours d’un croyant. *Saint Julien l’Hospitalier* de Franz Marc traite la croyance différemment, même si la fondation du Blaue Reiter/ Le Cavalier bleu, mouvement pictural qu’il va représenter, procède d’une inspiration chrétienne puisque son co-fondateur, Kandisky, y voit un saint cavalier, un nouveau saint Georges - celui des icônes de son pays - décidé à pourfendre, au nom d’un art neuf, le dragon du matérialisme. Les chevaux bleus de Marc lancent, au cœur de la vieille Europe, une nouvelle croisade. Le Blaue Reiter ne doit-il pas « devenir l’appel qui rassemble les artistes faisant partie de la nouvelle époque et qui réveille les profanes »³ ? Ce dessein artistique fait l’objet d’un parallèle avec la « vocation » scripturale de Flaubert et ses chevaux de bataille. L’aquarelle reprend la première chasse de Julien et le carnage du vallon aux cerfs, précédant la malédiction du grand cerf. Les élèves remarquent vite la composition chaotique (« des troncs d’arbres qui s’écroulent »), les heurts chromatiques, la violence du rouge central, l’agressivité des triangles du registre inférieur qui « embrochent la pauvre bête »..., le tout traduisant à leurs yeux la « rage de tuer » du héros flaubertien. Même si la coiffure de ce Julien un rien tartare les surprend, ils font donc le lien immédiat avec le récit littéraire uniquement et ne reconnaissent aucune signification religieuse à ce chevalier bleu. On explique alors que cette œuvre « profane » est néanmoins porteuse d’une spiritualité moderne. Ce fameux cheval bleu - avec son osmotique cavalier - symbolise pour le peintre une quête du « tout autre », une délivrance des illusions terrestres⁴. Cette spiritualisation picturale est portée par les couleurs dotées elles aussi de charge symbolique : le bleu symbolise le principe spirituel, le rouge le principe matériel qui doit être « combattu » par le premier⁵. On espère faire comprendre, qu’en dehors de signes religieux ostensibles, toute création artistique est légitimée à traduire une constance humaine : l’aspiration à « quelque

¹ - En général, j’ai toujours la remarque d’élèves comparant la tenue de l’aveugle à celle du Christ en croix, le périzonium.

² - J. DE VORAGINE, *La Légende dorée*, op.cit. p.28 : L’avent du Seigneur.

³ - Cité par H. DÜCHTING, *Le Cavalier bleu*, Taschen, 2009, p.9.

⁴ - Le cheval bleu est, ainsi que le formule F. Marc en 1914, « la nostalgie de l’être indivisible, de la libération des illusions des sens de notre vie éphémère », in. H. Düchting, *Le Cavalier bleu*, op.cit. p.46.

⁵ - « Le bleu symbolise le principe masculin, rude et spirituel. Jaune le principe féminin, doux, sensuel et gai. Quant au rouge, il est l’attribut de la matière, lourd et brutal, et cette couleur doit toujours être combattue par les deux autres ! » (Cf. également V. Kandinsky, *Du spirituel dans l’art*) ; on simplifie pour éviter toute controverse sexiste et développement abstrait.

chose » que ne propose pas le monde physique, le désir d'un au-delà du sensible. En somme l'éternelle attente de *l'homo religiosus*...

On l'aura compris, *La légende de saint Julien l'Hospitalier* nourrit de denses questionnements et de riches exploitations quant au fait religieux et au domaine de l'histoire des arts. La manœuvre pédagogique tâchera d'éviter les écueils proprement homériques du manque et de l'excès. Manque de pertinence « religieuse », de réceptivité, excès de notions abstraites et/ou référentielles. Les œuvres sont en effet toutes porteuses de références à un crédo, aux Evangiles, d'une interprétation symbolique. Il convient bien sûr d'en adapter l'exploitation aux capacités et à la bonne volonté des élèves, ce que va envisager la seconde partie de ce mémoire.

II – Res gestae

« *Quelquefois, dans un rêve, il se voyait comme notre père Adam au milieu du Paradis, entre toutes les bêtes...* »¹

L'élève à l'épreuve de la symbolique du texte.

« ... en allongeant le bras, il les faisait mourir »¹ : le rêve ou la vision adamique de Julien nous rappelle aux modalités de lecture de *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*. Cet onirisme du personnage traduit-il une immanence divine ou psychologique ? Au sens littéral, un conte se donne à lire. C'est, comme son auteur l'a désigné lui-même, une merveilleuse « petite niaiserie » d'à peine une trentaine de pages, la souriante promesse d'une lecture facile. En somme un rêve pédagogique dont tout un chacun, le professeur comme l'élève, se réjouit par avance. A tort... Car « le petit Julien »² est décidément un fieffé petit saint. « Et puis, ce n'est pas commode à écrire, cette histoire-là ! »³. Accéder à l'esprit du texte ne l'est pas d'avantage, pas plus que présenter *La Légende* aux élèves dans la perspective du fait religieux. La plurivocité interprétative quant à l'histoire de ce saint Julien-là, quant aux intentions de Flaubert, le tressage intertextuel du récit, procèdent rapidement eux aussi à l'exécution onirique. Le conte flaubertien semble exiger toujours plus, en effet, qu'une lecture qu'éclaircirait çà et là quelque précision lexicale ou référentielle. Conte, légende, nouvelle : Flaubert a su croiser les ressources de chacun des genres dans son *Saint Julien* pour en dédoubler la lecture.

« D'un côté, écrit P.-M. De Biasi, on peut suivre l'histoire du point de vue de Dieu, et s'agissant de la vie d'un saint on ne s'étonnera pas que la Providence ait choisi les voies les plus détournées pour conduire l'âme de Julien au salut. »⁴. De ce côté-là, on peut aussi expliquer à la lettre la vie d'un saint : exemplarité chrétienne, élévation, Salut ; comme le destin exemplaire du personnage éponyme : faute, expiation, pardon. En tant que prérequis, un minima dogmatique comme pédagogique est exigible : Dieu est amour. Et l'*agapè* de s'épanouir dans la communauté des chrétiens

¹ - G. FLAUBERT, *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, op.cit. p.43, II L.100/102.

² - À sa nièce Caroline [17 octobre 1875], in *Dictionnaire Flaubert*, op.cit. p.405.

³ - *Ibid.*

⁴ - P.-M. DE BIASI, Introduction à G. FLAUBERT, *Trois contes* (1986), op.cit. p.23.

et la littérature religieuse. Notion d'autant plus accessible à des élèves, en dehors de tout souvenir catéchétique éventuel, que sa laïcisation et sa rituelle réquisition par leur professeur principal en « heure de vie classe » les ont familiarisés à sa morale du « vivre ensemble » : « Ce que je vous commande, donc, c'est de vous (aimer) respecter les uns les autres. »¹. Quant à la notion de « faute », la familiarité proverbiale et scolaire de l'aveu, de la sanction et de son parcours expiatoire pour réintégrer les rangs des élèves modèles ne sont plus à démontrer. Pour leur efficacité, c'est une autre histoire...

Pour Julien destitué de sa sainteté toute chrétienne, également. « Mais, d'un autre côté, poursuit P.-M. De Biasi, Dieu (si présent et si absent dans cette Histoire) n'est autre que Flaubert à l'œuvre ; et toute l'histoire peut se lire sans qu'il soit nécessaire de poser l'hypothèse d'une logique autre que narrative : la vie de Julien devient une énigme. »². Mystère d'une existence littéraire qui convoque d'autres énigmes, celles des mythes, Œdipe – Julien, parricide, passant pour un « Œdipe chrétien » - Narcisse quand Julien, abîmé dans l'horreur de son crime, se penche sur sa psyché suppliciée, Dionysos Zagreus, le Grand Chasseur à l'âme déchirée ..., celles d'entrelacs folkloriques et hagiographiques que démêle à grand peine M. Schwob³. Pour « difficiles enfantillages »⁴ qu'ils puissent être, ces jeux de mythographes ne se proposent pas tels quels au jeune public. D'autant plus que leur rôle dans un récit qu'ils paraissent densifier dans sa dimension anagogique se révèle des plus fallacieux. Tactique accumulative et stratégie citationnelle œuvrent ensemble dans *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* pour en tarir, à la source de la *Legenda*, la quiddité. En connexité avec la pensée d'A. Maury et la tendance désymbolisatrice⁵ propre au XIXe siècle, G. Flaubert engave son texte comme si la profusion érudite en matière de croyances parodiait ces légendes sacrées qui, pour l'esprit positiviste régnant, « fourmillent de ces aberrations de l'esprit religieux »⁶. Matériau culturel composite, matière religieuse hétérodoxe, enrichissent un substrat d'où décante *La Légende* dans un processus élaboré aussi philosophal que « bouvardesque » : « Mais c'est de l'or ! c'est de l'or. »⁷ Ainsi qu'il l'a fait dans son *Saint Antoine*, dont il a pu réutiliser, pour *Saint Julien*, l'impressionnante documentation préparatoire, Flaubert pervertit l'orthodoxie hagiographique. Au dépouillement impersonnel de la vie de saint répond le foisonnement polysémique du récit, à la vocation prédicante de

¹ - Cf. Jn 15, 1-17.

² - P.-M. DE BIASI, Introduction à G. FLAUBERT, *Trois contes* (1986), *op.cit.* p.23.

³ - M. SCHWOB, *Saint Julien l'Hospitalier*, in *Spicilège*, *op.cit.* p.216 : « Mais les vies des saints ont été composées souvent avec des éléments étrangers à l'hagiographie. » et de citer des adaptations de la vie de Siddârtha ou de Bouddha dans le *Speculum historiale* de V. de Beauvais ou la *Legenda aurea* de Voragine ; des contes chrétiens dans l'hagiographie copte, des thèmes du folklore lorrain, gascon, des réminiscences de contes populaires grecs, arabes, français, des citations des contes de Grimm... dans *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* de Flaubert.

⁴ - E. RENAN, à propos des mythes grecs et des *Métamorphoses* d'Ovide - E. RENAN, *Feuilles détachées, Lettre à Monsieur Gustave Flaubert sur la Tentation de saint Antoine*, O.C, Calmann-Lévy, t.2 p.1134, cité par L. RETAT, *Narcisse, dérision et mise au miroir du mythe dans la Curée d'E. Zola*, in. *Isis, Narcisse, Psyché entre Lumières et Romantismes, Mythe et Ecritures, écritures du mythe*, Etudes réunies par P. AURAIX-JONCHIERES et C. VOLPILHAC-AUGER, P.U Blaise Pascal, 2004, p.263.

⁵ - Cf. F.-P. BOWMAN, « Symbole et désymbolisation », in *Romantisme*, n°50, 1985, p.621/636, en ligne : <https://persée/web/revue>, *op.cit.*

⁶ - A. MAURY, cité par G. SEGINGER, *Alfred Maury, religion et médecine*, *op.cit.* p.3.

⁷ - G. FLAUBERT, *Bouvard et Pécuchet*, *op.cit.* p.68 : « ...il eut le délire de l'engrais. Dans la fosse aux composts furent entassés des branchages, du sang, des boyaux, des plumes, tout ce qu'il pouvait découvrir. (...) A ceux qui avaient l'air dégoûté, il disait : « Mais c'est de l'or ! »... ».

l'exemplum la voix narrative du conte, à la visée eschatologique de la *Legenda* le projet esthétique de *La Légende*. Littérisé, saint Julien n'est plus coupable que de sa seule apostasie qui renvoie la hideur sanguinaire de son crime et son irrémédiable pardon à la seule fiction¹.

La Légende, dans sa lecture double, rend compte de cette dualité du sacré et du profane qui la travaille, de cet antagonisme du religieux et du spirituel qui tarabuste Flaubert. Si, par « imitation », il pousse le merveilleux jusqu'à cette « effervescence »² qu'il attribuait à son *Saint Julien*, c'est qu'il faut rendre compte de cette *Légende dorée* qui matérialise l'Invisible pour l'impétuosité des foules : « Le surnaturel s'y voit, s'y palpe ; il n'existe pour ainsi dire jamais à part du merveilleux. (...) Une hostie est changée en doigt pour convaincre une incrédule. »³. L'habileté prodigieuse du chasseur à décimer « une infinité de bêtes, à chaque pas plus nombreuses »⁴, le bardit d'exploits sans pareils : « C'est lui, et pas un autre, qui assomma la guivre de Milan et le dragon d'Oberbibach. »⁵, la profération flamboyante du cerf : « Maudit ! maudit ! maudit ! Un jour, cœur féroce, tu assassineras ton père et ta mère ! »⁶... manifestent ce merveilleux légendaire. Mais cette mimèse d'un autre discours n'est-elle pas essentiellement dans le texte flaubertien productrice d'ironie ? Si l'écrivain a pu confesser quelque négligence d'avant-texte, il est difficile de croire que l'exigence du styliste ait pu passer outre telle inadvertance digne d'un Ponson du Terrail : « Les morts, percés au cœur, n'avaient pas même bougé » (et continuaient même de rôler...⁷). Plus légitimement, Flaubert alias Polycarpe nous invite à reconnaître là quelque ruade à l'encontre d'une Eglise contemporaine à nouveau militante. Et rappel doit être fait auprès des élèves du contexte historique de l'écrivain et de *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*.

Les successives ruptures avec l'ordre ancien que produit l'âge industriel au cours du XIXe siècle ne doivent effectivement pas minimiser ou occulter l'inférence permanente du religieux qui en découle. La culture populaire réclame encore aux colporteurs des canivets saint-sulpiciens comme des images d'almanachs ou des livrets de bibliothèque bleue. La première exposition universelle française de 1855 réunit l'art et l'industrie au palais du même nom et *La Fête-Dieu* d'A. Antigua y remporte un franc succès. Le réalisme de G. Courbet, à l'inverse, fait scandale, avec, entre autres, *Un Enterrement à Ornans* (1850), portrait d'une communauté rurale regroupée autour de ses « chefs civils et religieux »⁸ dans lequel l'opinion et la critique voient tour à tour le fossoyage de l'Art, de la République ou de la Religion. Pour faire bonne balance réaliste, un certain *Angélus* - ce sera l'occasion d'illustrer le mot - spiritualise le désolant archaïsme des campagnes françaises pour que résonne, dans l'histoire des arts et la fierté cotentine, le nom de J.-F. Millet. Par l'image et la discipline artistique, on pourra ainsi rendre compte avec les élèves de ce double

¹ - Pied de nez tout polycarpicien à l'Eglise que de couvrir un crime par un autre, encore plus impardonnable : « Il y eut encore un autre Julien, celui-ci ne fut pas un saint, mais un grand scélérat. C'est Julien l'apostat. », *La Légende dorée, op.cit.* I, p.171.

² - « Quant au *Cœur simple*, c'est aussi bonhomme que *Saint Julien* est effervescent », À sa nièce Caroline, (2 septembre 1876), in *Dictionnaire Flaubert, op.cit.* p.406.

³ - H. SAVON, Introduction à *La Légende dorée, op.cit.* p.14.

⁴ - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier, op.cit.* I p.34, l.296/297.

⁵ - *Ibid.* II, p.41, l.43/44.

⁶ - *Ibid.* II, p.36, l.346/347.

⁷ - *Ibid.* II, p.50, l.310/311.

⁸ - Cf. Commentaire d'I. JABLONKA sur le site : <http://www.histoire-image.org>.

mouvement de laïcisation républicaine, scientifique et de reconquête religieuse et ecclésiale. Ainsi, le siècle de Flaubert est celui d'une déchristianisation qui pénètre la bourgeoisie industrielle ou la classe ouvrière industrielle, mais qui voit naître, en parallèle, un influent courant catholique libéral et social. Si Flaubert est trop tardivement étudiant à Paris, pour avoir connu la faveur dont la romantique Jeunesse des Ecoles accreditait Lamennais, ou mieux Lacordaire¹, il n'a pu méconnaître l'engouement et les controverses suscités par celui qui promut le rétablissement de l'Ordre des frères prêcheurs en France. En 1843, Flaubert fait péniblement son Droit à Paris. Cette même année, les célèbres conférences de Notre-Dame attirent les foules et le « Tout-Paris » ; elles « créent l'événement » pourrait-on dire aujourd'hui et, selon le mot de Sainte-Beuve: « Lacordaire (y) fait d'autant plus le mondain qu'il est dominicain. »². Une dévotion considérée comme un phénomène de mode, où sacré et profane entrent en confusion³, ne diminue pas l'importance du réveil religieux en France et l'offensive catholique : restauration et érection du bâti religieux, « Vœu national » suite au désastre de 1870, la première pierre de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, le « mont des Martyrs » est posée en 1875⁴ ; évangélisation et instruction des enfants : dans les campagnes « la *Vie des Saints* prolonge, de façon parfois vivante, ce qu'un catéchisme bien rationnel ne peut traduire. »⁵ ; dévotion démonstrative autour des fêtes liturgiques, en particulier des célébrations éclatantes de la Fête-Dieu, autour des miracles et des apparitions de la Vierge à La Salette (1846), à Lourdes (1858) où les Assomptionnistes créent en 1873 un pèlerinage national... Le siècle du positivisme est aussi celui qui voit la restauration d'un véritable culte marial et « filial » en France. En sa double nature, humaine et divine, Jésus concurrence la science idolâtre dans « l'édification » des sociétés futures :

« Mais, quels que puissent être les phénomènes inattendus de l'avenir, Jésus ne sera pas surpassé. Son culte se rajeunira sans cesse ; sa légende provoquera des larmes sans fin ; ses souffrances attendriront les meilleurs cœurs ; tous les siècles proclameront qu'entre les fils des hommes il n'en est pas né de plus grand que Jésus. » (E. Renan, *Vie de Jésus*⁶)

¹ - Cf. J-C. CARON, *Généralisations romantiques, Les étudiants de Paris et le Quartier Latin (1814-1851)*, Armand Colin, 1991.- On peut citer également les congrégations étudiantes, la fondation de la Société Saint-Vincent-de-Paul par F. Ozanam (1833).

² - A-MARTIN-FUGIER, *La vie élégante ou la formation du Tout-Paris, 1815-1848*, Points, Seuil, 1993, p.263.

³ - *Ibid* p.258 : « Le bon Dieu est à la mode en ce moment parmi les femmes du grand monde » (V. Hugo, 1842) ; commentaire caricatural d'un chroniqueur du *Siècle* à propos des peintures de Notre-Dame-de-Lorette, ouverte au culte depuis 1836 : « Le sujet seul est religieux. Les figures sont toutes mondaines : les dames du chœur de l'Opéra ont posé pour les saintes ; les martyrs sont de beaux jeunes gens portant la barbe et la moustache : on dirait des dandys de la Bourse, martyrs de la baisse et du report. ». Les costumes mêmes auraient été retouchés pour répondre au goût du jour...

⁴ - « J'ai le sentiment de la Fin d'un monde. » (A sa nièce Caroline, 16 janvier 1871) ; « La peur de la Sociale va nous jeter dans un régime conservateur d'une bêtise renforcée. » (À la princesse Mathilde, 22 mai 1871) – *Dictionnaire Flaubert, op.cit.* p.328.

⁵ - Cf. G. CHOLVY, *Christianisme et société en France au XIXe siècle, op.cit.* p. 77/80 : « Jusqu'en 1882, évangélisation et scolarisation marchent de pair ». Dans nombre de classes, précise l'auteur, la lecture d'ouvrages de piété se termine par un « Dieu soit béni » auquel répond un collectif « A jamais ». La loi Guizot (1833) inclut « l'instruction morale et religieuse » dans l'instruction primaire et l'instituteur fait apprendre des récits tirés de l'Histoire sainte dont les « héros ont peuplé l'imagination populaire » (F. Buisson). La pratique des communions et du catéchisme se répand : les enfants doivent être instruits du/ et être élevés dans le christianisme (Mgr Dupanloup, *L'Œuvre par excellence*, 1868).

⁶ - E. RENAN, *Vie de Jésus* (1863), Calmann-Lévy, 1949, p.371.

Flaubert n'étant pas porté à s'attendrir, ni avec, ni sur ses contemporains, la visée de sa *Légende* et celle des *Trois Contes*, ce parcours de foi qui rebrousse les temps en suivant l'éclatante procession de la Fête-Dieu de Félicité, « bienheureuse » et fort naïve croyante du 19^e, s'affirme bien critique¹. S'il a le parti pris de n'en avoir aucune, la croyance, quelle qu'elle soit, a toujours intéressé Flaubert, mais le « faire croire » et ses modalités ne cessent de l'irriter. Il me semblerait bien difficile, auprès des collégiens, de lire *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* avec les accents de la verve antireligieuse de son auteur. Pour le moins, il importe de leur donner les clefs de compréhension de ce religieux qui y est sollicité. Et, parce qu'il y est aussi imaginé, de leur fournir, autant que faire se peut, les connaissances et les outils qui leur permettront de mûrir une approche critique du discours sur le religieux comme du discours religieux lui-même : « Traductions et réemplois littéraires et plastiques donnent une idée de la vie des motifs et des symboliques à travers différentes acceptions culturelles qui s'opposent par essence à toute lecture fondamentaliste »². Qu'on ne s'y trompe définitivement pas, parce qu'il n'accorde nulle créance à nulle forme de croyance, Flaubert entend bien porter sur chacune un regard aussi éclairé que distancié. Pour le pasticher, on peut bien le dire « inébranlable dans sa créance, fort de poitrine et grand hurleur »³. Aussi bien, le rêve adamique de saint Julien renvoie, une fois encore, à cette dualité du sacré et du profane, à l'histoire avec et sans Dieu de (saint) Julien, à l'ambivalence de l'invention de sa légende par Flaubert : « Songe ou réalité, cela devait être une communication du ciel ; mais elle eut soin de n'en rien dire... »⁴.

Dire le symbolique avec des élèves de 4^e, c'est commencer par expérimenter avec eux la lecture de *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* en découvrant leurs premières impressions, leurs difficultés, leurs attendus concernant les « promesses » du titre, le personnage éponyme. C'est ajuster, au fil d'une séquence mûrie et préparée à leur exclusive intention mais d'abord sans eux, les apports requis quant au fait religieux, qui faciliteront leur compréhension du parcours de saint Julien, qui leur donneront accès aux richesses de l'intertextualité flaubertienne. Connaître pour analyser, posséder pour décrire, maîtriser pour débattre : en somme un principe flaubertien. L'enjeu demeurant, pour le professeur, de simplifier sans réduire, de clarifier sans dévitaliser.

La première partie : **Le texte à l'épreuve des élèves** rendra compte de cette démarche et s'attachera à l'analyse de leurs réactions, à celle de leur perception du religieux dans *La Légende*. Un premier pas vers l'intertextualité permettra de définir le texte-source : la *Legenda aurea* de J. De Voragine et d'étudier certaines des références textuelles de la religion chrétienne qui initieront les élèves aux arcanes de la réécriture, à celles de la symbolique.

¹ - Est-ce vraiment pur hasard littéraire de reprendre ce projet inspiré par la *Legenda* dominicaine dans les années qui suivent l'ultramontaine bulle *Pastor aeternus* (1870)?

² - *Enseigner les faits religieux, quels enjeux ?*, sous la direction de D. BORNE et J.-P. WILLAIME, A. Colin, 2007, p.172 : Approche par les œuvres (textes et images).

³ - G. FLAUBERT, *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, *op.cit.* I p.30, l.184/190 : « ...son père lui composa une meute. D'abord on y distinguait vingt-quatre lévriers barbaresques, plus véloces que des gazelles (...); puis dix-sept couples de chiens bretons (...), inébranlables dans leur créance, forts de poitrine et grands hurleurs. » - Il devient tentant d'ailleurs de lire dans l'association du « barbaresque » et du « breton » à l'indéfectible fiabilité, par l'observateur attentif de *Par les champs et les Grèves*, les effets d'un langage à double entente.

⁴ - *Ibid.* p.26, l.76/77.- La mère de Julien a la « vision » de l'ermite prophétique.

La seconde partie : **Des déambulations du héros au déambulatoire du saint**, approfondira justement ces passages-clefs de *La Légende* qui font appel au symbole pour échafauder l'histoire de saint Julien, selon Flaubert. Cerf prophétique, tribulations de Julien, de l'animalité à la spiritualité, de l'ignorance au dévoilement, de l'Occident à l'Orient, du rêve à la vision, peut-être... Le texte de Flaubert construit aussi sa propre symbolique et se narre en résonance interne sous la focalisation rougeoyante d'un certain vitrail qui « illumine » le crime d'un saint.

Légende ou *Legenda*? Il sera temps, alors, d'essayer de conclure : « Bref, où est la vérité dans cette histoire à dormir debout, sinon dans le rêve, dans ce travail du rêve que Flaubert a su fixer en un texte où circule le démon de l'indécidable ? »¹



Saint Julien l'Hospitalier. image de Chartres, Paris, Musée des traditions populaires.

¹ - P.-M. DE BIASI, Introduction à *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, *op.cit.* p.24.

1 – Le texte à l'épreuve des élèves.

1.1 – Une séquence expérimentée en classe de quatrième.

Je voudrais rendre compte d'une séquence expérimentée cette année dans une classe de 4^e comptant 24 élèves, plutôt active et réactive, hétérogène quant au niveau de connaissances et de compétences, notamment celles de lecteur, d'où le choix du fameux texte court. L'étude de *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* faisait suite à celle de la nouvelle, réaliste puis fantastique, dont les élèves avaient appris à reconnaître les caractéristiques essentielles. Elle s'envisageait après les vacances de la Toussaint ; celles-ci permettaient la lecture individuelle de l'œuvre que, par expérience, je préfère à une découverte progressive mais fragmentée en cours, et introduisaient, par la définition tant préliminaire qu'opportune de la désignation desdits congés, le thème de la sainteté sur lequel était attirée, quant au fait religieux, l'attention des élèves. J'ai utilisé pour supports :

- L'édition Etonnants classiques /Flammarion que j'ai déjà mentionnée, qui conserve la disposition tripartite du texte de Flaubert. Elle présente aussi l'avantage d'un appareil pédagogique simple aux rubriques néanmoins éclairantes : « Sacrifices humains » (p.72), « Un enfant prédestiné » (p.73), notions que l'élève doit reconnaître au travers de citations renvoyant à des personnages célèbres pour leur sacrifice ou au travers de noms de personnages à associer à des récits célébrant des présages ou des « prédestinations »¹, « Présence du surnaturel » (p.74) qui redéfinit à partir de T. Todorov et d'un mini « quizz » les catégories de l'étrange, du fantastique, du merveilleux. L'édition fait suivre *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* d'une reproduction du « Vitrail aux poissons » (p.63/66), des textes de Voragine et de Victor Hugo : *La Légende du beau Pécopin et de la belle Bauldour* (voir Annexes), invitant les élèves, par un questionnaire assorti, à la lecture comparée du texte flaubertien et de ses sources.

- L'enregistrement de *La Légende*, dont l'écoute, au fil de la séquence, rappelle à chacun que cette « légende » est avant tout un « conte », conçue comme tel pour le plaisir d'être dit et entendu² et, ce faisant, fixe appréciablement l'attention des élèves, agrmente la reprise du texte en cours, en particulier pour les « petits » lecteurs ou les plus rebutés par l'exercice, qui rencontrent des difficultés en lecture individuelle. J'inclus ci-après le sommaire de cette séquence, le sachant perfectible, à titre indicatif ; l'objectif n'étant pas de restituer le travail réalisé avec la classe dans la totalité de son déroulement mais de pointer, quant au fait religieux, les besoins repérés, les confusions à éclaircir, les connaissances à apporter. Je précise que, si l'ensemble peut sembler un peu dense, nombre de points, en fonction de la réceptivité des élèves et de leur attention, pouvaient être travaillés en groupe, ou/et oralement.

¹ - Exemples : le Père Goriot, Fantine, Roland ; le conte de La Belle au Bois dormant, le mythe d'Œdipe ou le film d'animation *Kirikou*, les présages, prédictions ou événements les accompagnant restant à définir.

² - *La Légende...*, enregistrement historique de 1956 par Bruno Cremer, 1956-2007 INA-FREMEAUX&ASSOCIES, 2008, FREMEAUX. – « Neutralité du ton, sobriété de l'expression, Bruno Cremer s'efface au profit de l'œuvre, suivant l'idéal flaubertien d'impersonnalité : sa lecture interprète moins qu'elle ne restitue la beauté formelle du conte ».

<p>FORMES DU RECIT AU XIX^è SIECLE : <i>La Légende de saint Julien l'Hospitalier</i> DE G.FLAUBERT.</p> <p><u>Support</u> : Etonnants classiques/Flammarion</p>	<p>Objectifs : -Différencier genre et registre -Aborder l'intertextualité et le travail de l'écrivain -Comprendre la symbolique religieuse d'un texte littéraire</p>
<p>1-Avez-vous bien lu ? a- Test de lecture et de compréhension Q1. b- Interroger le titre et l'œuvre Q2. c- A la croisée des genres et des registres.</p>	<p>4-Le merveilleux chrétien a- Les deux prédictions : dualité Bien/Mal b-Les deux chasses : la symbolique du cerf. c- Lectures comparées : Hugo et Voragine.</p>
<p>2-Gustave Flaubert, qui êtes-vous ? a- Un écrivain normand, solitaire, perfectionniste b- <i>Saint Julien</i> dans Les <i>Trois contes</i></p>	<p>5-Aux sources du récit a- Du vitrail au texte b- Le parricide : lectures comparées</p>
<p>3-Etude de l'incipit a- Les caractéristiques du conte b- Un cadre médiéval réaliste c- Une citation biblique : l'Annonciation</p>	<p>6-Un récit hagiographique ? a- Portraits de saints b- Les symboles de l'explicit c- Parcours de Julien : de Voragine à Flaubert</p>
<p>*Langue : Le point de vue dans le récit -les valeurs du futur – Figures de style</p>	

Les deux questionnaires initiaux évaluaient la compréhension de l'histoire mais surtout celle du contenu religieux du texte. Ils n'étaient pas assujettis à notation et servaient de base à un premier échange en classe susceptible de revivifier pour chacun sa perception et sa réception du livre, étant entendu que la lecture au collège doit éviter d'être « une pratique sans croyance »¹.

Questionnaire 1 : j'ai utilisé celui de l'édition-support constitué de vingt affirmations à valider ou non vérifiant l'intégralité et la justesse du parcours individuel de lecture ; sa correction orale, au fil du texte, autorisait les éclaircissements textuels ou lexicaux indispensables. Concernant l'intelligence du religieux, la dernière affirmation - « Le lépreux était Jésus venu emporter Julien au Paradis » - a pointé quelques lacunes et levé certaines interrogations malgré le contenu apparemment explicite de cette fin du texte. Ci-dessous, le bilan des réponses obtenues lors de la correction, vis-à-vis des citations clefs de l'explicit ; leur détail avait été noté, interrogé, commenté.

« Julien s'étala dessus complètement, bouche contre bouche, poitrine contre poitrine. Alors le lépreux l'étreignit ; et ses yeux tout à coup prirent une clarté d'étoiles... » (p.61, l.192/195)		« Le toit s'envola, le firmament se déployait ; - et Julien monta vers les espaces bleus, face à face avec Notre-Seigneur Jésus, qui l'emportait dans le ciel. » (p.62, l.201/203)			
Pas compris	Dieu/Messager de Dieu	Jésus/ le Christ	Un lépreux	Un pèlerin Un mendiant	Un couple homosexuel
1	5	9	5	2	2

Globalement, une moitié de la classe a compris l'intervention divine, ce qui reste encourageant même si la distinction entre le Père et le Fils est un peu confuse : « Le lépreux est en fait Dieu. Jésus l'emmène au ciel », et la distinction entre Dieu et ses intermédiaires pas toujours bien établie. Jésus « s'incarne » (1), « se déguise », se

¹ - CH. BAUDELLOT, *Lire au collège et au lycée, de la foi du charbonnier à une pratique sans croyance*, Actes de la Recherche en sciences sociales, n°123, juin 1998, cité par : A. VIBERT, *Faire place au sujet lecteur en classe : quelles voies pour renouveler les approches de la lecture analytique au collège et au lycée ?* (Séminaire national, mars 2011), en ligne sur <http://eduscol.education.fr>, Ressources pour le collège et le lycée, novembre 2013, p.3

« métamorphose » en lépreux, ce qui donne lieu à quelques dérives polythéistes « car Dieu apparaît sous plusieurs formes ». Enfin, si tous s'accordent à relier la sainteté de Julien à son « sauvetage » du lépreux, la notion de salut final en subit quelque distorsion : « Il devient saint car il a sauvé Jésus ». Reste qu'un tiers des élèves a conservé au lépreux son sens propre, malgré son éclatante transfiguration ou, de façon plus abordable, transformation textuelle. Il est « un malade qui vient se faire soigner » ou plus actualisé : « un homme qui vivait à la rue » ; de fait, la charité julienne devient synonyme d'euthanasie : « le lépreux meurt avec Julien, ce qui l'empêchera de souffrir ». La figure du pèlerin dénotait visiblement un amalgame maladroit de lecture : « Il (Julien) se retrouva errant puis rencontra un pèlerin qui le conduira plus tard au ciel ». La concrétisation du sens est maximale avec cette « relation sexuelle entre deux hommes », jugée pour l'un « choquante », ce qui n'a pas manqué de soulever d'autres remarques d'actualité, mais qui, malheureusement, a obéré totalement « le message hagiographique ». Certes, Flaubert semble appuyer l'écriture littérale :

« « ... Viens près de moi ! » »

Et Julien, écartant la toile, se coucha sur les feuilles mortes, près de lui, côte à côte.

Le lépreux tourna la tête.

«Déshabille-toi, pour que j'aie la chaleur de ton corps ! »

Julien ôta ses vêtements ; puis, nu comme au jour de sa naissance, se replaça dans le lit ; et il sentait contre sa cuisse la peau du lépreux, plus froide qu'un serpent et rude comme une lime.

Il tâchait de l'encourager ; et l'autre répondait en haletant :

« Ah ! je vais mourir !... Rapproche-toi, réchauffe-moi ! Pas avec les mains ! non ! toute ta personne. » » (p.61, l.181/191).

Conséquemment, la simplification effectuée par les deux collégiens montre assez l'intérêt du travail à faire avec eux pour éviter les préventions réductrices, et, dans la littéralité des mots comme au-delà d'eux, accéder à la symbolique du texte, à celle du religieux dont il tire sa substance. Il est toujours regrettable de constater les effets d'une lecture « au premier degré » qui empêche d'être sensible à la portée de l'œuvre, par suite à celle des valeurs qu'elle sollicite littérairement ou qui lui sont intrinsèques. Ici la nodale hospitalité d'une *Légende de saint Julien l'Hospitalier* : « Le caractère scabreux de l'étreinte finale ne provient pas seulement de l'érotisation de la révélation mystique mais aussi du fait que le Christ, modèle d'imitation par excellence au Moyen Age, pénètre entièrement Julien, faisant littéralement de l'hospitalité l'absorption d'un corps étranger »¹.

- Questionnaire 2 : distribué aux élèves pour accompagner la lecture cursive, il devait être complété pour le lancement de séquence, à l'issue des vacances. Il visait essentiellement à recueillir leur ressenti et leurs attentes, en les incitant à les verbaliser par avance. On évaluait par une approche moins formaliste la compréhension de l'histoire de Julien, de son parcours sanctifiant ; à défaut d'en élucider tous les éléments contextuels, on comptait sur les réactions sensibles des lecteurs pour apprécier la singularité de ce récit flaubertien et percevoir cet univers de la croyance à partir duquel il s'élabore.

¹ - C. MATTHEY, *L'écriture hospitalière, l'espace de la croyance dans les Trois contes de Flaubert*, op.cit. p.38/39.

FORMES DU RECIT AU XIX ^e SIECLE : LIRE LA LEGENDE DE SAINT JULIEN L'HOSPITALIER DE G. FLAUBERT.	2 - Interroger le titre et l'œuvre
<ol style="list-style-type: none"> 1. Avez-vous été surpris(e), par le titre : <i>La légende de saint Julien l'Hospitalier</i> ? 2. Selon vous, après lecture, à quel genre appartient le récit : nouvelle, conte, légende ? 3. Trouvez-vous qu'il s'agisse d'une histoire uniquement religieuse ? 4. Avez-vous déjà lu ou étudié des œuvres comparables à celle-ci ? 5. Avez-vous relevé des éléments réalistes, fantastiques, merveilleux ? 6. Le personnage de saint Julien : comment devient-il saint ? L'est-il pour vous ? 7. Avez-vous aimé ce livre ? Pourquoi ? 8. Si vous ne deviez retenir qu'une seule image de l'histoire, quelle serait-elle ? <p style="text-align: center;">► Vous tachez d'expliquer et de justifier vos réponses – Vous n'hésitez pas à citer le texte.</p>	

A l'encontre de mes appréhensions concernant une classe plutôt « terre à terre », la seule réaction négative touchait à la complexité lexicale du récit, trop de mots nécessitaient une « traduction » (sic) qui ralentissait la lecture et réduisait l'intérêt. Le livre, globalement apprécié, a même été jugé « palpitant » par plusieurs¹ et, malgré le langage (trop) soutenu, la dimension esthétique en a ému quelques-uns : « il y a de belles paroles ». De quoi réjouir le conteur... Certains passages ont paru compliqués, mais pas ceux auxquels on s'attendait, ainsi, une élève a cru que Julien tuait sa mère deux fois (!), ayant, à la fin de la première partie, lancé son javelot contre « deux ailes blanches » prises pour une cigogne : « Un cri déchirant partit. C'était sa mère, dont le bonnet à longues barbes restait cloué contre le mur. » (I, l.394/395).

La classe n'a vu aucune incongruité programmatique dans la lecture d'une (a priori) vie de saint et seul un féru d'histoire a été désagréablement surpris : « Je m'attendais à un récit sur les templiers, car les Hospitaliers sont un ordre de soldats ayant fait les croisades », déception somme toute consolante pour le projet pédagogique. Certaine justification restait cependant, pour le moins un peu surprenante : « Je trouve que c'est une histoire normale, racontant la vie d'un homme normal » ; au second abord, il était satisfaisant de penser que « l'humanité » que Flaubert confère à son personnage avait été perçue...

Tous ont trouvé le récit irréaliste, le fantastique ou le surnaturel y dominant, en particulier grâce au cerf doué de parole. Malgré le lien établi avec des récits de chevalerie, la notion du merveilleux chrétien que leur étude a permis d'évoquer en classe de 5^e n'a pas été réactivée par tous, la métamorphose du lépreux en Jésus, par exemple, étant parfois qualifiée de « fantastique ». Pour cette même raison, à part égale, le récit a été classé conte ou légende, surtout d'après son titre, les distinctions de ces deux genres demandant quelque rafraîchissement immédiat : « c'est une légende car tout a peut-être existé mais c'est incertain. »

Les avis ont été plus partagés sur la question 3 : on a trouvé l'histoire religieuse parce que située « au temps des églises » mais surtout à la fin, quand Julien accède à la sainteté, le début étant assimilé à un récit de chevalerie ; on ne l'a pas trouvée religieuse parce que « tuer n'est pas une religion », considération dominante dont la justesse a été déclinée diversement (cruauté envers les animaux, meurtre des parents,

¹ - Eu égard aux épisodes chevaleresques de la seconde partie, ou aux deux chasses de Julien, surtout la seconde, par son caractère fantastique. Inversement, trois/quatre élèves ont trouvé le récit « basique » ; un n'a pas aimé la fin « car, en résumé, on parle de la misère du monde », sujet lassant effectivement...

lâcheté du « tueur »). Deux élèves ont jugé que l'histoire n'était pas religieuse mais morale : Flaubert veut montrer une personne cruelle, une « histoire morale qui dit que quand on prend la fuite, nos ennuis viennent avec nous ».

Un bon tiers de la classe a rapproché le livre de souvenirs de catéchèse ou de 6^e (« des morceaux de la Bible »), de documents textuels ou iconographiques étudiés en histoire (ex : le gothique, le sacre des rois), ou de « tableaux religieux » en Arts plastiques, sans pouvoir préciser les références. Deux élèves ont mentionné des œuvres littéraires : une lecture personnelle dont le titre n'a pas été retrouvé¹, le *Roman de Renart* « qui critique les nobles et le clergé au Moyen Age ».

Quant à la sainteté julienne, la classe a été (quasi) unanime : « on ne devient pas saint quand on a tué ses parents ». La pénitence n'a donc pas été portée à son crédit car jugée insuffisante : « il (Julien) ne deviendra à peu près gentil qu'à la fin quand il se retire dans les bois (?) mais il est cruel, égoïste avant, jusqu'aux trois quarts du livre », ou mal estimée : « il est saint en parlant avec les gens, en étant poli », « il a tué ses parents, après il demande la charité aux autres ». Si la classe a concédé que « sauver un lépreux mourant » était digne d'un saint, pour autant, « saint » Julien reste un personnage « faux », « difficile à cerner ». Un seul élève a reconnu que Julien « s'est rattrapé du mal qu'il a fait », acquérant « le droit d'être saint » puisque Dieu a « accepté sa pénitence ».

Enfin deux images ont été retenues à part égale : la malédiction du cerf (« ça fait peur »), l'assassinat des parents (« c'est affreux »). Le lépreux n'a marqué véritablement que deux élèves (« c'est choquant/repoussant »).

Bilan fait de ces deux questionnaires initiaux, il s'est avéré, de façon positive, que la classe n'avait pas d'a priori quant à étudier au collège un livre à sujet religieux, qu'elle avait notion qu'une religion devait porter des valeurs et des enseignements humanitaires (ne pas tuer, être « gentil », ne pas être cruel...) et en appelait ainsi aux notions du bien et du mal, qu'elle était intuitivement sensible à la vraie nature du texte (non religieux, moral, un personnage « faux »...).

Mais force a été de constater que les élèves n'ont pas pénétré cet univers de la croyance médiévale dont *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* s'efforce de rendre compte, que l'insuffisance ou l'absence de connaissances ne leur a pas permis de déceler, a fortiori d'interpréter, les symboles religieux que fait jouer le récit, de concevoir la prédestination de Julien, ou réellement comprendre son cheminement terrestre et chrétien de la faute à l'expiation, de l'expiation au pardon. La notion de sainteté est restée assez floue et liée essentiellement à des considérations morales ou comportementales relevant du vécu des enfants : être quelqu'un de « bien » (sans préciser outre-mesure), être gentil, aider les autres... A noter cependant que les écueils de lecture pointés ici et là ont laissé entrevoir à certaine une difficulté qui pouvait outrepasser les attentes collégiennes : « il y a des passages compliqués, mais ce qui a été difficile est le sens du texte en lui-même »... A l'exception d'un seul : « l'histoire d'un saint racontée dans des temps plus modernes est intéressante, on ne prend pas la religion de la même manière », les élèves n'ont pas interrogé non plus la finalité du livre : pourquoi un écrivain « réaliste » (que Flaubert me pardonne), écrit-il à la fin du XIX^e, siècle de la science, de l'industrie et du capital, une moyenâgeuse vie de saint ?

¹ - « J'ai déjà lu un texte religieux en dehors du cadre scolaire. Il était simple à comprendre. Ça m'a beaucoup intéressée : c'est un enfant abandonné sur les marches d'un couvent où les religieuses vont l'élever. » - Mais il a été impossible d'en savoir plus sur ce « texte religieux » ... ou pas.

Inclure la perspective de l'étude du fait religieux dans celle d'un texte littéraire pour en approcher au mieux l'intelligibilité reste donc indispensable voire crucial, eu égard le plus souvent au défaut de superficialité des analyses. L'apprentissage au discernement des formes et manifestations du religieux se devant de former et nourrir le sens critique des élèves, tant vis-à-vis des œuvres qui leur sont proposées aujourd'hui au collège, qu'à l'encontre des réalités contemporaines qu'ils côtoieront demain : « Dans le monde où nous vivons, le religieux emprunte des formes et des expressions multiples. La reconnaissance de ces formes et de ces expressions est d'autant plus indispensable qu'elle donne des clefs d'analyse et permet de repérer les moments et les espaces où il agit comme un masque »¹.

Comme première « clef d'analyse », à cette entrée dans la matière de *La Légende*, on donnait suite immédiate aux réflexions que le titre et l'œuvre avaient suscitées en évoquant, le texte-source à l'origine de la légende flaubertienne : La *Legenda aurea* de Jacques de Voragine (séance 2, b). L'objectif étant de sensibiliser les élèves à cet exemple du corpus religieux, à la spiritualité médiévale, de les amener enfin vers la lecture comparée des deux *Julien* qui faisait l'objet de la seconde partie de la séquence (séances 4, 5,6).

1.2 – De l'hagiographie : la *Legenda aurea* de Jacques de Voragine.

Si la voix narrative de *La Légende* n'avoue comme source de son conte que l'image colorée d'un vitrail, leur édition du texte informe dès l'abord les élèves de la parfaite connaissance qu'avait Flaubert du « plus célèbre recueil de vies de saints »² : la *Legenda aurea* de Jacques de Voragine, moine dominicain dont le dossier délivre une notice biographique suffisante. Cette même édition permet d'aborder simplement en classe ce très ancien genre³ médiéval qu'est l'hagiographie : « Comme l'indique son étymologie – en grec, *hagios* = saint et *graphein* = écrire -, ce type de récit consiste à écrire la vie d'un saint chrétien. »⁴. L'entrée étymologique explicite le titre latin de ce recueil édifiant au précieux contenu qui entend « montrer la grandeur de la religion face aux persécutions : saint Denis, décapité, qui porta sa tête de Montmartre à Saint-Denis ; saint Sébastien percé de flèches ; ou saint Laurent, brûlé vif, figurent parmi les martyrs les plus célèbres du christianisme. »⁵. L'essentiel est dit et les premiers saints cités à comparaître ont l'heur d'apporter leur contribution à la définition de leur statut :

- « saint (adj.) : S'applique d'abord à Dieu et signifie « souverainement pur et parfait ». Est saint ce qui relève de Dieu ou ce qui a rapport à Lui.
- saint (nc) : Personne dont la vie mérite d'être prise en exemple par les fidèles. »⁶

¹ - *Enseigner les faits religieux*, sous la direction de D. BORNE et J.-P. WILLAIME, *op.cit.* p.127/128.

² - Editions Etonnants Classiques/ Flammarion, *op.cit.* p. 7.

³ - J'emploie le terme par commodité ; certains médiévistes considèrent l'hagiographie comme « un genre introuvable », l'écriture de la sainteté n'étant pas « sentie comme littérature spécifique à l'époque tardo-antique et médiévale » (M. GOULLET, *De l'usage de l'hagiographie en histoire médiévale*, 2012, <http://www.menestrel.fr/rubrique1612>).

⁴ - *Ibid.* p.7 : L'hagiographie.

⁵ - *Ibid.* p.7.

⁶ - E. SUIRE, *Vocabulaire historique du christianisme*, Armand Colin, Cursus, 2004, p. 196.

« Le culte des saints est né du culte des martyrs au II^e siècle. »¹

La sainteté est bien une affaire de reconnaissance divine puis religieuse plus qu'adverbiale. Un bref détour guidé par Wikipédia (site incontournable de la gent collégienne) permet de préciser notion et contenu. La *Legenda aurea* regroupe quelque 153 vies de saints, chiffre dont la symbolique associée à l'épisode biblique de la pêche miraculeuse doit être relevée : « Alors, Simon-Pierre monta dans le bateau et tira à terre le filet plein de cent cinquante-trois gros poissons » (Jn 21, 11)². A l'exemple des évangélistes, J. De Voragine entend bien, grâce à sa *Légende*, que se lèvent ces « pêcheurs d'hommes » à transformer en chrétiens, c'est-à-dire adeptes du Christ. On comprend alors que cette *Legenda* puisse inclure, dans son « catalogue de saints » des fragments de la vie de la Vierge et surtout de celle du Christ. Spécificité de la religion catholique, sans équivalent dans les autres religions³, le saint, à l'exemple du Christ dont, martyr, il reproduit la Passion, manifeste Dieu sur terre, « comme un instrument ou un intermédiaire, soit par des miracles, soit par des vertus ou un comportement exceptionnellement religieux dans son existence terrestre »⁴. Et Voragine de classer « ses » saints: originaux, ayant bénéficié d'un contact avec l'Origine, le Christ ; antiques à savoir les martyrs, ces premiers chrétiens qui ont souffert jusqu'à la mort au nom de leur foi ; historiques, abbés, évêques, faisant, en quelque sorte carrière de sainteté ; rares mais exemplaires contemporains des XII^e et XIII^e siècles. Et si saint Julien « résiste au classement », comme le note A. Boureau⁵, ce n'est pas pour se ranger à l'avis des élèves qui l'en ont jugé indigne, mais au regard des incertitudes homonymes de sa vie⁶. Le recours à l'étymologie plus ou moins savante dont use Voragine légitime d'ailleurs le porteur du patronyme :

« Julien pourrait venir de jubiler et *ana*, en haut, *Julianus* ou *Jubilianus*, qui monte au ciel avec jubilation ; ou bien encore de *Julius*, qui commence, et *anus*, vieillard, car il fut vieux en longanimité dans le service de Dieu ; mais il commença par se connaître lui-même. »⁷

Sans abuser de l'intérêt des quelques latinistes, les entrées lexicales permettent ainsi d'éclairer cette sainteté julienne, signifiée par son ascension christique, mais préparée, narrativement, par les errements sauvages de sa vie terrestre et son long parcours pénitentiel. Cette clarification rapide effectuée, la *Legenda aurea* rappelait le sentiment religieux de ce Moyen Age qui voit prendre une grande extension au culte

¹ - *Dictionnaire culturel du christianisme*, Nathan/ Cerf, 1994, p. 264.

² - Cf. A. BOURREAU, *La Légende dorée, Le système narratif de Jacques de Voragine*, op.cit. p.31 : les historiens de *La Légende dorée* peuvent admettre quelques variations dans le corpus mais 153 demeure un chiffre « énigmatique qui connaît une fortune exceptionnelle aux XII^e-XIII^e siècles, apogée du symbolisme biblique ».

³ - Ce qu'on devra préciser auprès des classes. – Cf. J LE GOFF, *A la recherche du temps sacré*, op.cit. p.39 : les vénérables musulmans, les grands ascètes indiens « et de façon générale, les sages, les gourous, sont également inassimilables aux saints du christianisme. ».

⁴ - *Ibid.* p.40.

⁵ - *La Légende dorée, le système narratif de Jacques de Voragine*, op.cit. p.35.

⁶ - *Ibid.* « Les vies de Félix et Julien résistent au classement, car elles groupent les biographies de plusieurs saints ou damnés homonymes ». Parmi ceux-ci, le Julien l'apostat, ô combien lui, criminel : « celui-ci ne fut pas un saint, mais un grand scélérat » (*La Légende dorée*, op.cit. p.171) à la légende duquel, selon certains critiques, Flaubert aurait emprunté par concaténation, pour élaborer son *Saint Julien*.

⁷ - *La Légende dorée*, op.cit. p.168.

des saints protecteurs et de leurs reliques¹ aux vertus miraculeuses, objets de rivalités monastiques, de translations et de pèlerinages spectaculaires. La mère de Julien, après l'annonce de la sainte prédiction, repose sa tête autant émerveillée qu'ensommeillée « sur l'oreiller, que dominait un os de martyr dans un cadre d'escarboucles »².

Restait à expliquer succinctement que pour rassembler la communauté des chrétiens, appelés à la sainteté, la *Legenda aurea*, n'est pas uniquement un légendaire, un « catalogue hagiographique » et édifiant, mais une suite plus complexe de chapitres consacrés à une célébration, une fête religieuse³. Les saints y font office de « marqueurs du temps » (J. Le Goff) pour rappeler à chacun cette sacralisation du temps voulue par Dieu qui rassemble dans une même foi, un même rite, les croyants. Le Moyen Age occidental octroie ainsi une place centrale à la liturgie ; l'Eglise étend la sphère du sacré sur les quartiers et les campagnes, au rythme sonore des offices. Aussi l'enfant Julien, pénétré, accomplit-il ses devoirs aux sonneries du fameux angélus⁴ :

« Mais le soir, au sortir de l'angélus, quand il passait entre les pauvres inclinés, il puisait dans son escarcelle avec tant de modestie et d'un air si noble que sa mère comptait bien le voir par la suite archevêque. »⁵

Aussi Flaubert, d'un bout à l'autre de la légende de Julien, fait-il résonner, fatidique, timbre et trope, la cloche ecclésiale :

« Le prodigieux animal s'arrêta ; et les yeux flamboyants, solennel comme un patriarche et comme un justicier, pendant qu'une cloche au loin tintait, il répéta trois fois : « Maudit ! Maudit ! Maudit !... »⁶

Une nuit qu'il dormait, il crut entendre quelqu'un l'appeler. Il tendit l'oreille et ne distingua que le mugissement des flots.

Mais la même voix reprit :

« Julien ! »

Elle venait de l'autre bord, ce qui lui parut extraordinaire, vu la largeur du fleuve.

Une troisième fois on appela :

« Julien ! »

Et cette voix avait l'intonation d'une cloche d'église. »⁷

¹ - Les élèves se souviennent de leur programme d'histoire de 5^e, du fameux reliquaire de Sainte-Foy.

² - G. FLAUBERT, *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, op.cit. p.26, I, l.73/74.

³ - Célébration sanctorale, celle d'un saint, célébration temporelle, celle d'un mystère de l'année liturgique.

⁴ - Une note du texte précise qu'il s'agit d'une prière ; on précise qu'une sonnerie de cloches, du même nom, appelle à cette prière le soir (puis à la fin du XVe siècle également le matin et à midi), commémoration du mystère de l'Incarnation, qui commence par ce mot : « *Angelus Domini nuntiavit Mariae...* » (l'Ange du Seigneur annonça à Marie) ; on précise aussi l'étymologie (gr. *Angelos*/lat. *angelus*) : messager (de Dieu).

⁵ - G. FLAUBERT, *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, op.cit. p.28, I, l.134/137.

⁶ - *Ibid.* p.36, I, l.345/347.

⁷ - *Ibid.* P.59, III, l.106/114.

Il importait donc, en préambule de leur lecture comparée, de croiser les intentions de la *Legenda* et leurs échos dans la *Légende*. A ce titre, il importait également de souligner auprès des élèves, qui ignorent ou mésestiment le patrimoine littéraire de la religion chrétienne, la magnifique fortune de la *Legenda aurea* : plus d'un millier de manuscrits la reproduisent au Moyen Age lui conférant alors, « le premier rang après la Bible » (J. Le Goff) ; traduite en langue vernaculaire, les versions imprimées se multiplient après le XVI^e siècle et son succès ne se dément quasiment pas jusqu'au... XXI^e siècle¹. « Le texte omniprésent, jusque dans les minuscules bibliothèques des foyers ruraux au XIX^e siècle, écrit A. Boureau, traverse les siècles, nourrit l'imaginaire collectif. »². C'est aussi que l'ouvrage de l'évêque dominicain, « lieu de rencontre du populaire et du clérical »³, marie le discours savant et la culture populaire, le dogme et le pittoresque, pour offrir à la piété des simples l'éloquence du prêche et le merveilleux du conte.

Et Flaubert n'est pas seul, qui a pu se laisser séduire par ce texte polymorphe qui dit l'évidence de la foi, les subtilités de la théologie et celles des réécritures. Au terme de cette brève présentation de la *Legenda aurea*, il est intéressant de proposer aux élèves la lecture d'un extrait du *Rêve* (1888) d'E. Zola, créateur d'un nouveau crédo littéraire, fervent défenseur des causes perdues, que les élèves connaissent (plutôt) bien. Zola qui se rend là tardivement coupable d'un conte presque bleu aux afféteries sulpiciennes. Pour s'inscrire dans cette (ré) écriture du Moyen Age que le XIX^e siècle perpétue depuis le monument hugolien, *Notre-Dame de Paris* (1831), peut-être aussi pour sonner le glas du Naturalisme « à la manière de » ... : « Je voudrais faire un livre qu'on n'attend pas de moi »⁴. Sans doute les lecteurs de telle nouvelle zolienne aux accents miséreux du Second Empire - « A quoi rêvent les pauvres filles »⁵ - ne s'attendent-ils pas à cette autre jeune fille au nom symbolique, Angélique, qui rêve elle aussi, mais au pied d'une cathédrale, et grandit, « très pure et très passionnée »⁶, en lisant la vie des saints. On procédait à la lecture en classe d'un extrait (ci-après). Même abrégée, cette lecture faite aux élèves de l'incursion zolienne dans le légendaire de Voragine, les familiarisent avec ces « aventures merveilleuses » de saints. Avec la *Legenda*, *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, elle, autorise d'autres parcours. Par les images d'abord, puis par les mots, comme le fait Angélique. A partir des données hagiographiques de *La Legenda*, on peut en effet proposer aux élèves d'identifier un saint par ses attributs dans une œuvre peinte ou sculptée, un vitrail, ce qu'il m'est arrivé de faire à partir du chapitre « Qu'est-ce qu'un saint ? Reconnaître un saint dans l'art » du livret de culture religieuse, *Kim et Noé* et de son DVD⁷ ou, à l'occasion

¹ - On peut rapidement mentionner que les *Acta sanctorum*, depuis le premier volume publié par J. Bolland en 1643 (puis au total soixante-six volumes in-folio) occupent une place non moins négligeable dans la « littérature » religieuse et qu'une consultation du site actuel des Bollandistes est effectivement impressionnante.

² - *Ibid.* p.7.

³ - A. BOUREAU, *La Légende dorée...*, *op.cit.* p.9.

⁴ - Cité par E. REVERZY, « L'écriture du Moyen-Age dans *Le Rêve* de Zola », Cahiers de recherches médiévales et humanistes, 11|2004 : *Figures mythiques médiévales aux XIX^e et XX^e siècles*, en ligne : <http://crm.revues.org/1803>, 1.

⁵ - P.28/29 de leur manuel de Français de 4^e, *Les couleurs du Français*, Hachette/ Istria- Nouvelle extraite de *Contes et nouvelles*, I (1864-1874) ; la classe a lu également des extraits de *Germinal*, de *La Curée...* et connaît le rôle de Zola dans l'Affaire Dreyfus.

⁶ - E. ZOLA, *Le Rêve*, Presses Pocket, 1992, p.26.

⁷ - Editions Mediapro, 2011, p.26/29, œuvres présentées : *La Vierge et l'Enfant avec huit saints*, Atelier du Maître de l'Epiphanie de Fiesole, 15^e siècle ; *Saint Jérôme pénitent* de Simon Bening, 15^e siècle.

d'une visite de l'église locale avec leur professeur d'Arts plastiques et un guide du patrimoine.

Un livre acheva l'œuvre. Comme elle turetait un matin, fouillant sur une planche de l'atelier, couverte de poussière, elle découvrit, parmi des outils de brodeur hors d'usage, un exemplaire très ancien de la Légende dorée, de Jacques de Voragine. Cette traduction française, datée de 1549, avait dû être achetée jadis par quelque maître chasublier, pour les images, pleines de renseignements utiles sur les saints. Longtemps elle-même ne s'intéressa guère qu'à ces images, ces vieux bois d'une foi naïve, qui la ravissaient. Dès qu'on lui permettait de jouer, elle prenait l'in-quarto, relié en veau jaune, elle le feuilletait lentement : d'abord, le faux titre, rouge et noir, tait lentement : d'abord, le faux titre, rouge et noir, avec l'adresse du libraire, « à Paris, en la rue Neufve Nostre-Dame, à l'enseigne Saint Jehan Baptiste » ; puis, le titre, flanqué des médaillons des quatre évangélistes, encadré en bas par l'adoration des trois Mages, en haut par le triomphe de Jésus-Christ foulant des ossements. Et ensuite les images se succédaient, lettres ornées, grandes et moyennes gravures dans le texte, au courant des pages : l'Annonciation, un ange immense inondant de rayons une Marie toute frêle ; le Massacre des Innocents, le cruel Hérode au milieu d'un entassement de petits cadavres ; la Crèche, Jésus entre la Vierge et saint Joseph, qui tient un cerje ; saint Jean l'Aumônier donnant aux pauvres ; saint Mathias brisant une idole ; saint Nicolas, en évêque, ayant à sa droite des enfants dans un baquet ; et toutes les saintes, Agnès, le col troué d'un glaive, Christine, les mamelles arrachées avec des tenailles, Geneviève, suivie de ses agneaux, Julienne flagellée, Anastasie brûlée, Marie l'Egyptienne faisant pénitence au désert, Madeleine portant le vase de parfum. D'autres, d'autres encore défilaient, une terreur et une piété grandissaient à chacune d'elles, c'était comme une de ces histoires terribles et douces, qui serrent le cœur et mouillent les yeux de larmes.

Mais Angélique, peu à peu, fut curieuse de savoir au juste ce que représentaient les gravures. Les deux colonnes serrées du texte, dont l'impression était restée très noire sur le papier jauni, l'effrayaient, par l'aspect barbare des caractères gothiques. Pourtant, elle s'y accoutuma, déchiffra ces caractères, comprit les abréviations et les contractions, sut deviner les tournures et les mots vieilliss ; et elle finit par lire couramment, enchantée comme si elle pénétrait un mystère, triomphante à chaque nouvelle difficulté vaincue. Sous ces laborieuses ténèbres, tout un monde rayonnant se révélait. Elle entra dans une splendeur céleste. Ses quelques livres classiques, si secs et si froids, n'existaient plus. Seule, la Légende la passionnait, la tenait penchée, le front entre les mains, prise toute, au point de ne plus vivre de la vie quotidienne, sans conscience du temps, regardant monter, du fond de l'inconnu, le grand épanouissement du rêve.

Dieu est débonnaire, et ce sont d'abord les saints et les saintes. Ils naissent prédestinés, des voix les annoncent, leurs mères ont des songes éclatants. Tous sont beaux, forts, victorieux. De grandes lueurs les environnent, leur visage respandit. Dominique a une étoile au front. Ils lisent dans l'intelligence des hommes, répètent à voix haute ce qu'on pense. Ils ont le don de prophétie, et leurs prédictions toujours se réalisent. Leur nombre est infini, il y a des évêques et des moines, des vierges et des prostituées, des mendiants et des seigneurs de race royale, des ermites nus mangeant des racines, des vieillards avec des biches ~~assez bien vus, et s'occupant avec des biches~~ dans des cavernes. Leur histoire à tous est la même, ils grandissent pour le Christ, croient en lui, refusent de sacrifier aux faux dieux, sont torturés et meurent pleins de gloire. Les persécutions lassent les empereurs. André, mis en croix, prêche pendant deux jours à vingt mille personnes. Des conversions en masse se produisent, quarante mille hommes sont baptisés d'un coup. Quand les foules ne se convertissent pas devant les miracles, elles s'enfuient épouvantées. On accuse les saints de magie, on leur pose des énigmes qu'ils débrouillent, on les met aux prises avec les docteurs qui restent muets. Dès qu'on les amène dans les temples pour sacrifier, les idoles sont renversées d'un souffle et se brisent. Une vierge noue sa ceinture au cou de Vénus, qui tombe en poudre. La terre tremble, le temple de Diane s'effondre, frappé du tonnerre ; et les peuples se révoltent, des guerres civiles éclatent. Alors, souvent, les bourreaux demandent le baptême, les rois s'agenouillent aux pieds des saints en haillons, qui ont épousé la pauvreté. Sabine s'enfuit de la maison paternelle. Paule abandonne ses cinq enfants et se prive de bains. Des mortifications, des jeûnes les purifient. Ni froment, ni huile. Germain répand de la cendre sur ses aliments. Bernard ne distingue plus les mets, ne reconnaît que le goût de l'eau pure. Agathon garde trois ans une pierre dans sa bouche. Augustin se désespère d'avoir péché, en prenant de la distraction à regarder un chien courir. La prospérité, la santé sont en mépris, la joie commence aux privations qui tuent le corps. Et c'est ainsi que, triomphants, ils vivent dans des jardins où les fleurs sont des astres, où les feuilles des arbres chantent. Ils exterminent des dragons, ils soulèvent des tempêtes et les apaisent, ils sont ravis en extase à deux coudées du sol. Des dames veuves pourvoient à leurs besoins pendant leur vie, reçoivent en rêve l'avis d'aller les ensevelir, quand ils sont morts. Des histoires extraordinaires leur arrivent, des aventures merveilleuses, aussi belles que des romans. Et, après des centaines d'années, lorsqu'on ouvre leurs tombeaux, il s'en échappe des odeurs suaves.

E. ZOLA, LE RÊVE (1888) - Presses Pocket, p.26/28

Flaubert ayant assez prouvé son attachement à la culture populaire normande et son intérêt critique pour les objets du « faire croire », j'aime aussi à soumettre à la classe un montage associant assiettes patronymiques et citations du patrimoine local (voir Annexes). L'étude des sculptures d'églises locales comme celle des faïences

patronymiques du XVIII^e siècle¹ est une manière de donner suite au projet de penser la croyance qui sous-tend le recueil des *Trois contes* et d'intéresser les élèves aux formes de dévotion populaire laquelle, pareillement à ce que le personnage de Félicité en témoigne dans *Un cœur simple*, se fixe sur des objets et des pratiques intermédiaires entre le sacré et le profane, le religieux et le quotidien. C'est aussi l'occasion de repréciser auprès des élèves, grâce à la figure de l'archange saint Michel que la sainteté appartient à Dieu, de redéfinir le statut des saints (apôtres, martyrs, vierges, confesseurs²), leurs attributs et leur rôle de saint patron, ce qui peut être l'occasion d'anecdotes plus distrayantes. Les élèves qui connaissent, sur leur commune, une fontaine dite de saint Eloi, ont été amusés d'apprendre que le jour de la fête de ce saint patron des maréchaux-ferrants, bêtes de traits et de somme étaient traditionnellement dispensés de travailler. Simon, devenu saint Pierre, fondateur de l'Eglise dont il fut le premier pape, est ce « pêcheur d'hommes » dont Flaubert inscrit l'histoire en filigrane sous celle de saint Julien lequel partage, parité oblige, son patronyme avec sainte Julie. Pour de petits cotentinois de Saint-Pierre-Eglise, saint Michel et saint Pierre, savent assez montrer l'imprégnation religieuse qui participe à la géographie culturelle d'un pays.

Cette dimension religieuse de la culture, ils en ont aussi expérimenté l'étendue à partir des usages lexicaux. Outre le calendrier, les saints ont envahi proverbes, dictons appellations contrôlées, expressions usuelles. A l'issue de la présentation de la *Legenda aurea*, la classe, divisée en trois groupes, a dû chercher pour une séance suivante, le sens de – seulement – quelques expressions composées du mot saint, bénéficiant au préalable d'un petit ajustement d'orthographe, laquelle, malheureusement pour les collégiens ne dispose pas de saint patron (?): « saint/sainte (adj) - Avec une majuscule et un trait d'union : s'emploie dans des noms de saints désignant des fêtes, des églises, des villes, des rues, etc. ».

A quel saint se vouer ?!...		
Petit test de vocabulaire et de culture		
Associe chaque mot de l'encadré à la définition correspondante.		
1. sacro- saint	10. sainte nitouche	19. Saint-Just
2. Saint-Affrique	11. Saint-Emilion	20. saint-paulin
3. Saint-Ange	12. Sainte-Pélagie	21. Saint-Père
4. saint-bernard	13. Saint-Exupéry	22. saint pierre
5. saint –Bernard	14. saint-frusquin	23. Saint-Pierre
6. saint-crépin	15. saint-germain	24. Saint-Siège
7. saint-cyrien	16. saint- glinglin	25. saint-synode
8. Sainte-Adresse	17. Saint- Georges	26. Santa Claus
9. sainte-barbe	18. saint- honoré	

¹ - De production comparable à celle des assiettes légendées dans lesquelles vont souper Emma Bovary et son père, sur le chemin qui doit l'amener au couvent : « Ils descendirent dans une auberge du quartier Saint-Gervais, où ils eurent à souper dans des assiettes peintes qui représentaient l'histoire de Melle de la Vallière. Les explications légendaires, coupées çà et là par l'égratignure des couteaux, glorifiaient toutes la religion, les délicatesses du cœur et les pompes de la Cour. », G. FLAUBERT, *Madame Bovary*, première partie, chapitre VI, Classiques Garnier, 1971, p.36.

² - Cf. A. BOUREAU, *La Légende dorée*, op.cit. p.32 et suivantes : classement des chapitres et des saints dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine.

- A**- Charles Irénée Castel, *abbé* de, écrivain né à Saint-Pierre-Eglise (1658-1743).
- B**- Poire fondante très sucrée.
- C**- Commune de Seine-Maritime.
- D**- Conseil suprême de l'Eglise russe.
- E**- Expression familière: dans un temps lointain, indéterminé, jamais.
- F**- Personne hypocrite qui dissimule sous des airs de simplicité, de sagesse.
- G**- Gâteau fait de petits choux à la crème et décoré de chantilly.
- H**- Monument construit à Rome par l'empereur Hadrien, servant de mausolée.
- I**- Ancienne prison de Paris, démolie en 1895.
- J**- Nom familial de Saint Nicolas, patron des enfants, dans les pays anglo-saxons.
- K**- Tout ce qu'un individu possède d'argent, de vêtements (populaire).
- L**- Ville de l'Aveyron (arr.de Millau); les Saint-Affricains.
- M**- Magasin à poudre dans l'ancienne marine à voile.
- N**- Qui est très saint, doublement saint ; souvent ironique.
- O**- Antoine de. Aviateur, écrivain français (1900-1944); auteur de : *Le Petit Prince*.
- Q**- Nom par lequel on désigne le pape.
- R**- Chien de montagne réputé pour ses qualités de sauveteur.
- S**- Ensemble des outils du cordonnier (du nom du patron des cordonniers).
- T**- Siège du chef de l'Eglise catholique- Gouvernement pontifical
- U**- (Grand et Petit) –Cols des Alpes. Bonaparte franchit le Grand ... en 1800.
- V**- Poisson marin comestible.
- W**- Ordre militaire russe créé en 1769 par Catherine II, disparu en 1917.
- X**- Elève-officier de l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr.
- Y**- Commune de la Gironde (Sud-Ouest) ; vin rouge de grande renommée.
- Z**- Révolutionnaire français (1767-1794), à l'origine de la Terreur.

Restait l'élucidation de ce « sens du texte en lui-même ». Concernant *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, les clefs d'analyse passaient d'abord par la découverte des citations flaubertiennes, celles de la *Bible*, du *Nouveau Testament* essentiellement, que les élèves n'avaient pas décelées, et que l'édition délibérément choisie pour son appareil pédagogique minima¹, ne pouvait leur signaler. La lecture comparée de l'architexte de la *Legenda aurea* intervenant plus avant dans l'étude, c'est une première approche de l'intertextualité qu'avaient à découvrir les élèves. Complexe écheveau à dévider au fil de la séquence pour dévoiler la trame de cette *Légende*, plus élaborée qu'il ne le paraissait aux élèves, en tâchant de ne pas les y enchevêtrer.

1.3 – Initier à l'intertextualité.

« Sous sa forme achevée, *La Légende* se présente donc comme un palimpseste, laissant affleurer, çà et là, les bribes de textes plus ou moins anciens dont Flaubert s'est servi pour écrire son histoire. »²

Si le fameux « palimpseste hagiographique » (P.-M. De Biasi) de *La Légende* peut réjouir le paléographe, il est susceptible de décourager l'enseignant et surtout l'élève auquel il souhaite, optimiste, soumettre le savoureux « travail du texte ». *La Légende* combine de multiples sources savantes, littéraires, religieuses, dont la liste exhaustive

¹ - Ce qui laisse, à mon sens, plus de liberté à la lecture individuelle et plus de spontanéité aux réactions personnelles.

² - P.-M. DE BIASI, *Introduction aux Trois contes* de G. FLAUBERT, *op.cit.* p.19.

serait fastidieuse à établir : traités de vénerie, *Livre de chasse* de Gaston Phébus, du roi Modus par Henri de Ferrières..., *Essai sur la peinture sur verre* de Langlois, *Essai sur les légendes pieuses du Moyen Age* de Maury, ouvrages des frères Grimm, de Michelet, de V. Hugo, *Contes* de Perrault, *Acta Sanctorum*, *Legenda aurea*... A « l'innutritive » érudition s'ajoutent les sources visuelles pour venir densifier la matière du livre et l'imagination de Flaubert, l'intention dernière de la vaste entreprise de documentation, restant d'assigner l'œuvre à l'esthétique : « Je regarde comme très secondaire le détail technique, le renseignement local, enfin le côté historique et exact des choses. Je recherche par-dessus tout la beauté »¹. La génétique du texte flaubertien révèle cette « stratégie clandestine de l'écriture »² qui intègre, dissémine, transmue, afin que s'entrecroisent les significations et les virtualités de leur déchiffrement. Ainsi, conçue pour se récréer de « l'hénaurme »³ *Bouvard et Pécuchet*, le petit conte, loin d'être anodin comme il se prétend, en intègre la dimension parodique⁴. Les brouillons de *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* fourmillent, comme l'a mis en lumière P.-M. De Biasi, de fragments satiriques « passant en revue, l'un après l'autre, tous les clichés qu'a pu produire la ré-écriture romantique de l'épopée médiévale, de Vigny à Walter Scott »⁵. Si l'effet parodique sous-tend l'écriture de *La Légende* sur un mode aussi continu qu'indiscernable pour le critique avisé, il est douteux que des élèves de 4^e puissent l'apprécier. Cependant, tenter une approche avec eux de l'intertextualité permet d'aiguïser leur sens critique, de saisir qu'un écrivain qui ose autant à se jouer des « clichés » littéraires - comme de ceux même du kérygme - est moins pointilleusement « réaliste » que ne le laissent prétendre les biographies scolaires de « l'écrivain-documentaliste ». Ce Moyen Age chrétien que *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* paraît vouloir transcrire au mieux et qui ressemble tant à celui des manuels d'histoire, raconte justement une autre histoire que délivre le difficile décryptage du filigrane hagiographique. Mais la finalité est motivante : « Et d'ailleurs, ceux qui se complaisent à déchiffrer l'étrange palimpseste qu'est la littérature moderne n'y découvrent-ils pas à chaque moment la trace de ce que la religion a écrit dans l'âme de notre race ? »⁶.

L'étude des sources du texte a taché de s'inscrire régulièrement dans le déroulement de la séquence (séances 3 à 6) afin de rendre compte, au fil du texte, du travail de l'écrivain, de diversifier les activités, de montrer l'importance de la « citation », en particulier le décodage des citations bibliques de l'incipit à l'explicit (séances 3-6).

A l'issue d'une première séance de mise en commun des impressions de lecture, le « dépouillement » des questionnaires avait montré que les élèves avaient surtout

¹ - À George Sand [20 décembre 1875], in P.-M. DE BIASI, *Gustave Flaubert, l'Homme-plume, op.cit.* p.75.

² - P.-M. DE BIASI, *L'Elaboration du problématique dans La légende de saint Julien l'Hospitalier*, in *Flaubert à l'œuvre*, collectif, Flammarion, Textes et manuscrits, 1980, p.71.

³ - « Hénaurme ! quinze mille fois hénaurme, avec trente milliards d'H ! », À Jules Duplan, [20 octobre 1875].

⁴ - Parodie à entendre aussi selon le régime ludique défini par G. Genette : « Une transformation textuelle à fonction ludique (...) sorte de pur amusement ou d'exercice distrayant, sans intention agressive et moqueuse », G. Genette, *Palimpsestes, la littérature au second degré*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1982, p.8. Le travestissement satirique n'étant surtout pas à exclure chez Flaubert.

⁵ - P.-M. DE BIASI, *L'élaboration du problématique dans La Légende de saint Julien l'Hospitalier, op.cit.* p.88/89.

⁶ - P. BOURGET, *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine*, (1883), A. Lemerre, 1885, p.278 : « Même quand cette religion a cessé de régner sur notre intelligence, elle domine et gouverne notre sensibilité. »

associé la dimension religieuse à la dernière partie du récit, quand Julien se fait hospitalier et accueille le Christ/lépreux. Il a donc semblé opportun de souligner les occurrences du religieux dans l'incipit. Profitant d'un repérage textuel qui s'intéressait d'abord à la mise en place du cadre d'un conte jusqu'à l'annonce de la naissance de Julien (l.1/54), on a demandé à la classe d'être attentive à l'expression du religieux (vocabulaire, figures de style). Les élèves, qui ont assez vite pointé les comparaisons (trop) chères à Flaubert¹, ont été amenés à convenir d'une certaine « banalité » de l'ensemble. La description à laquelle les figures de style concourent dépeint en effet un Moyen Age de convention, d'imagerie, un attendu pour le destinataire d'un conte. Comme l'a mis en exergue R. Debray-Genette, l'image ainsi formée dans les « points sensibles » du récit est « une voix (qui) se fait entendre », ni celle du narrateur, ni celle du personnage – d'ailleurs aphasique jusqu'au terme de l'histoire – mais « celle de l'auditeur auquel est censé s'adresser le récit » ; *La Légende* se pose ainsi comme celui des *Trois Contes* le plus proche de l'oralité primitive « d'une lecture à haute voix »². Il fallait ensuite remarquer à quoi ces comparaisons étaient immédiatement associées dans le texte. Les résultats étaient consignés au fur et à mesure dans un tableau :

Comparaisons	l	Phrase associée	l
« Les pavés de la cour étaient nets <i>comme le dallage d'une église.</i> »	6	« De longues gouttières figurant des <i>dragons la gueule en bas, crachaient l'eau des pluies...</i> »	7/8
« l'archer (...) s'endormait <i>comme un moine.</i> »	21/24	« des <i>hirondelles faisaient leur nid</i> dans la fente des créneaux... »	20/21
« la chapelle était somptueuse <i>comme l'oratoire d'un roi.</i> »	36	« La maîtresse broche de la cuisine pouvait <i>faire tourner un bœuf;</i> »	35/36
« Son domestique était réglé <i>comme l'intérieur d'un monastère;</i> »	50/51	« chaque matin elle distribuait la besogne à ses servantes, <i>surveillait les confitures et les onguents, filait à la quenouille ou brodait des nappes d'autel.</i> »	51/53

Eglise, moine, oratoire, monastère : le groupe lexical convoque sans ambages « ceux qui prient », la communauté chrétienne, le séculier et le régulier ; la prière en appelle au sacré. La châtelainie, riche et harmonieuse, en tout point conforme à une page de manuel dans son organisation, est décrite comme régie par un ordre supérieur. La « paix de Dieu » encadre la violence féodale : « On vivait en paix depuis si longtemps que la herse ne s'abaissait plus » (l.19/20) et les « armes de tous les temps et de toutes les nations » ne flamboient que sur les murs de la salle d'armes (l.30/34). Véritable enluminure et prélude, la description initiale place l'univers « prénatal » de Julien sous le regard de Dieu.

Mais le tableau idyllique verse dans le prosaïsme alimentaire et domestique : l'univers du sacré est dévalorisé. Le religieux réduit au temporel plaque sur cette communauté

¹ - « Je suis dévoré de comparaisons, comme on l'est de poux, et je ne passe mon temps qu'à les écraser ; mes phrases en grouillent. », À Louise Colet [27 décembre 1852], in N. PETIBON, « La figure de la comparaison chez Flaubert », *Flaubert, revue critique et génétique*, 11|2014 : *Les pouvoirs de l'image*, en ligne : <http://flaubert.revues.org/2279>, p.2.

² - R. DEBRAY-GENETTE, *Du mode narratif dans les Trois Contes*, in *Travail de Flaubert, op.cit.* p.152.

exemplaire de fidèles « le masque de la piété socialisée et démonstrative »¹. La symbolique animale intervient alors pour finir de semer la confusion. Pour des élèves qui ont bonne souvenance des romans de chevalerie et du bestiaire médiéval étudiés en 5^e, le dragon-gargouille orienté vers le bas devient immédiatement plus signifiant : c'est une figure « diabolique ». On explicite le sacrifice païen du bœuf, le rapprochement est immédiat avec la suite du passage évoquant « dans un endroit écarté, une étuve à la romaine (...) usage des idolâtres » (L.37/39) dont se prive le « bon » seigneur qui se conforme ainsi aux injonctions de l'Eglise. Le monde lisse d'une chrétienté idéale, image du paradis sur terre – d'ailleurs suggérée par l'*hortus conclusus* du verger seigneurial (L.11/16) – se trouble de ces renvois au Mal et au paganisme. La classe aussi, qui mesure la fausse simplicité du conte et cette dualité du divin et du terrestre opérante dès les premières lignes du récit, en somme, annoncée.

On l'a vu, sur chaque fenêtre du coquet château « un basilic ou un héliotrope s'épanouissait » (L.9/10). Notre édition support s'en tenait pour ces deux plantes domestiques à des explications botaniques. Le secret langage des fleurs dit autre chose : « Basilic et héliotrope : plantes symbolisant, pour l'une la cruauté, pour l'autre l'inspiration divine »². Les « fans » d'*Harry Potter* ont pu se souvenir du sinistre serpent et séide de « celui dont on ne doit pas dire le nom », ce qui ouvrait une voie royale au réajustement culturel du religieux et de ses avatars littéraires. Manifestation de Satan, assimilé au serpent, monstre hybride au regard foudroyant, le basilic, que seul le Christ a le pouvoir d'écraser, horrifie un Moyen Age asservi à la « terreur du symbole ». Que Flaubert, moyennant peut-être un détour ovidien³, introduise d'emblée, la dualité symbolique, funeste et lumineuse, du Mal et du Divin, semble ainsi inscrire résolument le conte dans la dimension hagiographique de sa source.

Cette dualité a été d'autant plus facilement admise que les élèves, concernant le personnage éponyme, avaient bien compris le dualisme de son destin, et jugé des effets de sa nature conflictuelle. Mais il fallait montrer plus explicitement la présence du divin en deçà de l'épiphanie finale. S'il revient au lecteur, par ses connaissances, de prendre la mesure de l'intertexte d'une œuvre, il appartient au professeur, quand ce lecteur est collégien, de lui fournir quelques indices. On revenait donc sur l'oubliée du premier exercice, qui n'avait pas manqué, à ce titre de soulever des questions : l'hirondelle. En cherchant sur leur calendrier la date du 25 mars à laquelle on fixe symboliquement le retour du courageux migrateur, les élèves redécouvraient, avec quelques acquis bienvenus, bagage d'origines diverses⁴, la célébration de l'Annonciation⁵. On expliquait donc la valeur de ce motif ornithologique et christique : signe de l'Incarnation du Fils de Dieu dans les représentations de l'Annonciation où il figure, signe de Sa venue pour l'humanité. La nidification du précieux volatile nous amenait à tire-d'aile vers la phrase-clef du texte flaubertien : « A force de prier Dieu, il

¹ - G. LEHMANN, *La Légende de saint Julien l'Hospitalier, Essai sur l'imaginaire flaubertien*, Odense University Press, 1999, p.97.

² - G. FLAUBERT, *Trois contes*, Gallimard, édition Folioplus *Classiques*, 6, 2003, p.59 : *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, I.

³ - Ovide, *Les Métamorphoses*, IV : Leucothoé et Clytie, Gallimard, Folio Classiques, 2003, pp. 140/143, Clytie, délaissée par son solaire amant mais fidèle en son amour est transformée en héliotrope.

⁴ - Selon les uns ou les autres : catéchisme, temps forts (à La veille des vacances de Noël, il m'avait été demandé, les années précédentes, de présenter l'Annonciation à différentes classes), Arts plastiques.

⁵ - On peut éventuellement ajouter que, bien que Pâques soit une fête mobile, la date « historique » coïncide à ce moment ; que le renouveau est annoncé par l'équinoxe de printemps, bref que tout concourt à la lecture symbolique, à l'annonce d'une ère nouvelle pour l'homme.

lui vint un fils »¹. Miraculeuse occurrence qui ne manquait pas d'en appeler d'autres, témoignant du malin plaisir que Flaubert semble prendre à « filer la citation ». Sous une très spirituelle « lampe en forme de colombe » repose, un très divin nouveau-né :

« (...) et, bien serré dans ses langes, la mine rose et les yeux bleus, avec son manteau de brocart et son béguin chargé de perles, il ressemblait à un petit Jésus. »²

Prématurément sage : « Les dents lui poussèrent sans qu'il pleurât une seule fois »³ et pieux, on l'a vu, « au sortir de l'*angélus* », Julien manifeste tous les signes de l'élection⁴. Le temps était donc venu de relier l'image à l'Écrit, et l'écrit aux Saintes Écritures, en lisant avec les élèves l'Annonciation « dans le texte » originel, non sans leur avoir signalé que la *Bible* ce « grand code de l'art »⁵, était aussi, au risque de les surprendre, le grand livre de chevet de Flaubert⁶. On intégrait ensuite, pour prolonger la démarche comparatiste, l'analyse de l'œuvre de Fra Angelico, *L'Annonciation* (c. 1430), afin d'observer la traduction picturale de la thématique biblique et ses éventuelles résonnances dans l'incipit de *La Légende*.

La lecture de l'Annonciation dans l'*Évangile* de Luc (1, 26-38)⁷ autorisait quelques rappels élémentaires touchant la Bible, le livre ou plutôt les livres (*ta biblia*) fondateur(s), les Évangiles (du gr. « bonne nouvelle »), les quatre premiers livres du *Nouveau Testament* rédigé en grec au I^{er} siècle, relatant la vie de Jésus. On pouvait préciser, pour éviter toute confusion, le sens de ce nouveau « testament » ou *testamentum* : alliance nouvelle que Dieu fait avec les hommes et annonce du Salut, sur lequel insiste le discours de Luc. Pour ancrer plus concrètement l'image un peu virtuelle des évangélistes, ajouter que Luc était un médecin grec cultivé, disciple des apôtres, ayant peut-être connu Marie et que son témoignage, langage humain et « parole de Dieu », s'adressait aux païens était aussi intéressant. Après lecture guidée du passage, les élèves avaient établi le lien entre divine procréation et naissance miraculeuse et croisaient rapidement la figure de Gabriel avec le messenger flaubertien, qui « annonce », bouche close et lévitant sur un rayon lunaire, la destinée de Julien, et l'illusion angélique de sa mère :

« Un soir, elle se réveilla, et elle aperçut, sous un rayon de lune qui entrait par la fenêtre, comme une ombre mouvante. C'était un vieillard en froc de bure, avec un chapelet au côté et une besace sur l'épaule, toute l'apparence d'un ermite. Il s'approcha de son chevet et lui dit sans desserrer les lèvres :

« Réjouis-toi, ô mère ! Ton fils sera un saint ! »

¹ - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, op.cit. I, p.25, l.54.

² - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, op.cit. p. 27, I, l.101/103., Flaubert joue bien sûr avec le registre familier pour cette comparaison, reste que le nourrisson est présenté avec magnificence.- L'homophonie possible brocart/ brocard: terme désignant un jeune cerf pour les chasseurs a été remarquée, qui marquerait Julien «corps de bête et esprit de saint » (M. Desportes).

³ - Ibid. p.27, I, l.103/104.

⁴ - « tous deux chérissaient l'enfant d'un pareil amour ; et, le respectant comme marqué de Dieu, ils eurent pour sa personne des égards infinis. », *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, op.cit. I, p.27, l.96/98.

⁵ - M. WATTHEE- DELMOTTE, à propos de W. Blake, session IFER de Dijon, novembre 2003 : *Littérature et religion*.

⁶ - « T'es-tu nourrie de la Bible ? Pendant plus de trois ans, je n'ai lu que ça le soir avant de m'endormir. », A Louise Colet [4 octobre 1846], in. *Dictionnaire Flaubert*, op.cit. p.67.

⁷ - *TOB*, Editions du Cerf, 1988, p.1508.

Elle allait crier ; mais glissant sur le rai de la lune, il s'éleva dans l'air doucement, puis Disparut. Les chants du banquet éclatèrent plus fort. Elle entendit la voix des anges.»¹

Annonce de la naissance de Jésus

²⁶ Le sixième mois, *l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée du nom de Nazareth^q, ²⁷ à une jeune fille accordée en mariage à un homme nommé Joseph, de la famille de David ; cette jeune fille s'appelait Marie^r. ²⁸ L'ange entra auprès d'elle et lui dit : « Sois joyeuse, toi qui as la faveur de Dieu, le Seigneur est avec toi^s. » ²⁹ A ces mots, elle fut très troublée, et elle se demandait ce que pouvait signifier cette salutation. ³⁰ L'ange lui dit : « Sois sans crainte, Marie, car tu as trouvé grâce auprès de Dieu. ³¹ Voici que tu vas être enceinte, tu enfanteras un fils et tu lui donneras le nom de Jésus^t. ³² Il sera grand et sera appelé fils du Très Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père^u ; ³³ il régnera pour toujours sur la famille de Jacob, et son règne n'aura pas de fin^v. » ³⁴ Marie dit à l'ange : « Comment cela se fera-t-il puisque je n'ai pas de relations conjugales ? » ³⁵ L'ange lui répondit :

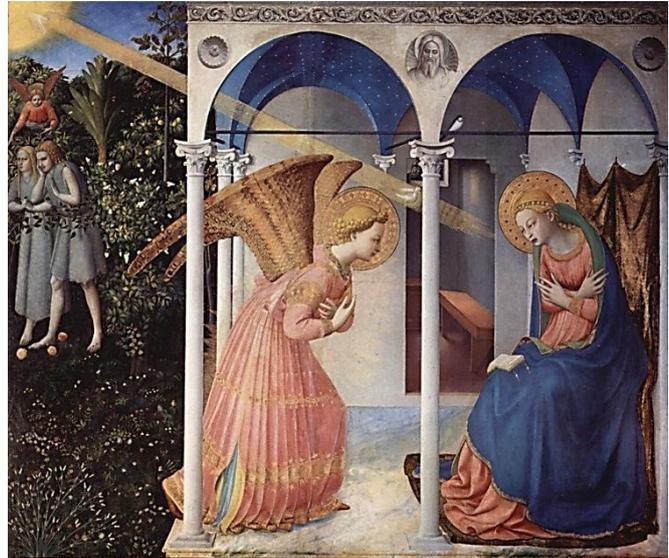
« L'Esprit Saint viendra sur toi et la puissance du Très Haut te couvrira de son ombre ;

c'est pourquoi celui qui va naître sera *saint et sera appelé Fils de Dieu^w. ³⁶ Et voici qu'Elisabeth, ta parente, est elle aussi enceinte d'un fils dans sa vieillesse et elle en est à son sixième mois, elle qu'on appelait la stérile, ³⁷ car rien n'est impossible à Dieu^x. » ³⁸ Marie dit alors : « Je suis la servante^y du Seigneur. Que tout se passe pour moi comme tu me l'as dit ! » Et l'ange la quitta.

penser que l'incipit de *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* avait aussi bénéficié de cette citation picturale.

Le commentaire abrégé de l'œuvre de Fra Angelico s'attachait à mettre en exergue :

- La partition habituelle entre espace profane (Marie) et espace sacré (l'ange), traduit par les colonnes de la loggia ;
- La présence de l'hirondelle dans l'espace du profane, mais sur le chapiteau de la colonne médiane pouvant figurer l'arbre de Jessé, thème iconographique utilisé par



Fra Angelico, *L'Annonciation* (c.1430), tempera s/bois, 194x194 cm, Musée du Prado, Madrid.

Si l'apparence du messenger est moins séduisante que celle de l'ange Gabriel, elle est bien la préfiguration narrative de la troisième vie de Julien, de son chemin vers la sainteté, et son mutisme éloquent le souligne : le message importe plus que le messenger.

L'Annonciation de Fra Angelico, « peintre dont la critique romantique fit un religieux naïf »², dominicain, et introducteur de ce motif de l'hirondelle³, laissait en cela légitimement

¹ - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, op.cit. p.26, l, l.63/73.

² - M. FEUILLET, *Le bestiaire de l'Annonciation : l'hirondelle, l'escargot, l'écureuil et le chat*, in. *Italies*, 12|2008 : Arches de Noé [2], Métaphores animales et animaux symboliques, en ligne : <http://italies.revues.org/2155>, p.8.

³ - *Ibid.* p.9 et note 5 p.61, supra : « Fra Angelico, avec la modestie qui lui était propre, a voulu se glisser, personnellement et collectivement, dans le lieu de l'Annonciation pour participer au Mystère et à la méditation sur l'incarnation du Fils de Dieu. » - Collectivement, à l'intention de ses frères du couvent de San Domenico à Fiesole, pour lesquels il avait réalisé cette *Annonciation*. L'hirondelle rappellerait par son plumage noir et blanc l'habit des Dominicains.

les artistes des XIIe et XIIIe siècles sur les vitraux, les portails d'église, symbole du lignage biblique de Jésus ;

- La colombe du Saint-Esprit glissant sur le divin rai lumineux touchant le cœur de Marie ;

- Le geste et la posture d'humilité et de soumission de celle-ci ; son consentement au vœu du Très-Haut répétant son obéissance à sa parole, signifiée par le livre des Ecritures, ouvert sur ses genoux ;

- La juxtaposition de la scène emblématique d'Adam et Eve, par le péché originel chassés du Paradis, chus en ce temps des hommes voués à la mort terrestre, mais dont la Vierge va réparer la faute ;

- La petite présence également humble dans l'œuvre de cette hirondelle, pour y annoncer, par la résurrection du Christ, le retour du couple adamique à la vie éternelle.

On faisait remarquer que les versets évangéliques ne mentionnent pas cette présence animale mais que celle-ci se met en place assez tôt dans les canons de la représentation. Si la colombe, figuration de la Troisième personne de la Trinité, est privée d'animalité, le bestiaire médiéval va constamment s'enrichir spiritualisant l'animal (les ailes angéliques/le renouveau) ou entachant la créature des démérites de sa nature matérielle ou de ses « diaboliques » défauts.

Le thème de l'Annonciation était ainsi particulièrement riche en anticipations narratives, témoignant de l'habileté de Flaubert à jouer de l'intertextualité ou de la connexité iconographique. Il rendait compte également de l'écriture à double entente de *La Légende*. Réutilisant le principe de l'exercice initial, on aidait à trouver dans ce prélude les rémanences du conte, assez aisément identifiables¹ :

« Pendant l'hiver, il (le père) regardait les flocons de neige tomber, ou se faisait lire des histoires. »

«elle (la mère) filait à la quenouille ou brodait des nappes d'autel. »

«trois nourrices le berçaient... »²

Conte populaire ou légende hagiographique, le merveilleux flaubertien reste ambigu et sinue, tel le rai numineux ou lunaire, du sacré au profane. Comme cette merveilleuse annonce faite aux parents, « rêve ou réalité » pour la mère, « vision » pour le père, que le texte se refuse à élucider³.

Plus lumineuse, l'explicit de *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* convoquait plusieurs épisodes des évangiles : la tempête apaisée, Jésus marche sur les eaux, la guérison du/des dix lépreux, la Transfiguration, l'Ascension, qu'il eût été fastidieux et

¹ - Les élèves ont reconnu les thèmes de la blancheur neigeuse de la bien-nommée Blanche-Neige, la quenouille de la Belle au Bois dormant, les trois fées qui se penchent sur le berceau ; une élève a suggéré que les activités domestiques nombreuses de la mère pouvaient évoquer Cendrillon.

² - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, *op.cit.* Successivement : p.25, l, l.42/43, l.53 ; p.27, l, l.100/101.- Le motif de Marie filant la pourpre et l'écarlate destinées au rideau du Temple, présent dans les icônes byzantines traditionnelles a-t-il été ici avec la mère fileuse de « nappes d'autel » détourné par Flaubert ? Difficile à dire.

³ - Songes et visions traversant les récits fondateurs de civilisations diverses et participant, dans la Bible, de la nature divine : « S'il y a parmi vous un prophète, /c'est en vision que je me révèle à lui, / c'est dans un songe que je lui parle. » (*Nombres*, 12,6)- Flaubert, conteur de *La Légende*, se réserve-t-il, prophète, de dire la réalité de son *Saint Julien* ?

répétitif d'étudier conjointement. On choisissait donc de ne travailler qu'à partir de deux d'entre eux : La tempête apaisée, la Transfiguration, réservant les autres pour mention complémentaire. Pour faciliter l'exercice de comparaison des documents bibliques, iconographiques avec le texte de Flaubert et préparer les dernières séances de la séquence, les élèves disposaient des documents ci-après qui leur étaient brièvement présentés. La classe se répartissait en bi/trinômes, l'objectif étant d'optimiser l'exercice en confrontant intuitions et observations. Chaque groupe avait à charge de décoder les éléments communs aux textes et aux images et d'essayer, quant à ces dernières, d'en décrypter le plus possible d'éléments signifiants. Pour prévenir les appréhensions et contestations, je précisais qu'ils n'avaient ni à contextualiser, ni à interpréter ou expliquer les documents, ce qui serait fait ultérieurement, mais à « simplement » justifier leurs choix en réponse.

Les références des documents étaient accessibles aux élèves sur l'intranet du collège, libres à eux de compléter les informations données ou de mieux visualiser les images par une « web-visite » (Wikipédia étant immédiatement utilisé par les élèves, on conseille : <http://patrimoine-histoire.fr>):

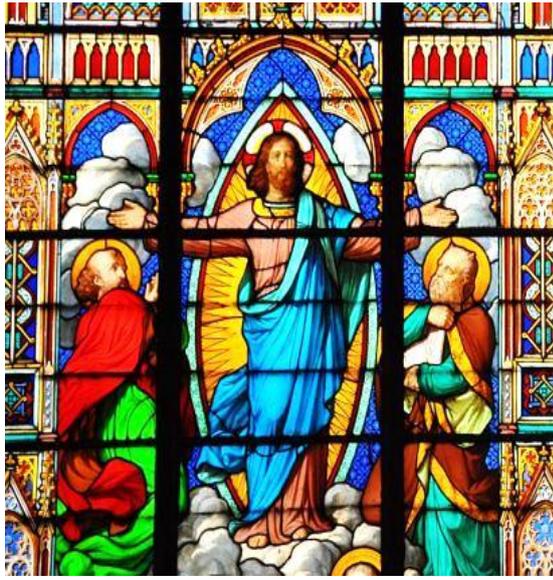
- Document 1 : Evangile de Marc, 4, 35-41 (TOB) ; bas-relief au n°42 de la rue Galande à Paris (Ve arrondissement), XIIIe siècle, visible sur la façade d'un cinéma d'Art et Essai, représentant un épisode de la vie de saint Julien le Pauvre assimilé à saint Julien l'Hospitalier. A rapprocher, pour rappel de la vocation hospitalière de l'église Saint Julien Le Pauvre, dans la même rue, une des plus anciennes églises de Paris, un temps « chapelle de l'Hôtel-Dieu », dédiée au culte byzantin.

- Document 2 : Evangile de Mathieu, 17, 1-8 (Bible de Jérusalem) ; vitrail de la Transfiguration dans le chœur de l'église Saint-Eugène (IXe arrondissement). Cette première église à ossature métallique (1854-1855), magnifique réalisation de « l'âge industriel » a marqué l'histoire de l'architecture religieuse en France. Mise en perspective remarquable de la verrière et visite recommandée sur le site du patrimoine.

La tempête apaisée
(Mt 8.18,23-27; Lc 8.22-25)

³⁵ Ce jour-là, le soir venu, Jésus leur dit : « Passons sur l'autre rive. » ³⁶ Quittant la foule, ils emmènent Jésus dans la barque où il se trouvait, et il y avait d'autres barques avec lui. ³⁷ Survient un grand tourbillon de vent. Les vagues se jetaient sur la barque, au point que déjà la barque se remplissait. ³⁸ Et lui, à l'arrière, sur le coussin, dormait. Ils le réveillent et lui disent : « Maître, cela ne te fait rien que nous périssions ? » ³⁹ Réveillé, il menaça^b le vent et dit à la mer : « Silence ! Tais-toi ! » Le vent tomba, et il se fit un grand calme. ⁴⁰ Jésus leur dit : « Pourquoi avez-vous si peur ? Vous n'avez pas encore de foi^c ? » ⁴¹ Ils furent saisis d'une grande crainte, et ils se disaient entre eux : « Qui donc est-il, pour que même le vent et la mer lui obéissent^d ? »





La Transfiguration^d (Mt 17, 1-8)

¹ Six jours après, Jésus prend avec lui Pierre, Jacques, et Jean son frère, et les emmène, à l'écart, sur une haute montagne^e. ² Et il fut transfiguré devant eux : son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la lumière^f. ³ Et voici que leur apparurent Moïse et Elie, qui s'entretenaient avec lui. ⁴ Pierre alors, prenant la parole, dit à Jésus : « Seigneur, il est heureux que nous soyons ici^g ; si tu le veux, je vais faire^h ici trois tentes, une pour toi, une pour Moïse et une pour Elie. » ⁵ Comme il parlait encore, voici qu'une nuée lumineuse les prit sous son ombre, et voici qu'une voix disait de la nuée : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, qui a toute ma faveur, écoutez-le. » ⁶ A cette voix, les disciples tombèrent sur leurs faces, tout effrayés⁷ Mais Jésus, s'approchant, les toucha et leur dit : « Relevez-vous, et n'ayez pas peur. » ⁸ Et eux, levant les yeux, ne virent plus personne que lui, Jésus, seul.

On attendait pour le moins, les réponses suivantes, lesquelles avaient été, pour l'essentiel, correctement balisées, moyennant quelques oublis ou méprises. Le compte-rendu oral de la recherche était confirmé, discuté, complété. Une correction écrite était donnée par la suite pour chaque épisode.

Doc.	Evangile	Image	Texte de Flaubert – III, p. 54/62
1	« barque » « Survient un grand tourbillon de vent...la barque se remplissait » « passons sur l'autre rive » « la barque se remplissait » « ils emmenèrent Jésus dans la barque » « il menaça le vent (...) il se fit un grand calme »	Maison de Julien Barque Fleuve dangereux (vague) Julien et un pèlerin ? une femme ? Jésus debout Auréole (nimbe crucifère)	« il se fit une cahute avec de la terre glaise et des troncs d'arbres. » (L.72) « une vieille barque, enfouie à l'arrière » (L.63) « un fleuve dont la traversée était dangereuse » (L.59/60) « un ouragan furieux emplissait la nuit (...) la blancheur des vagues qui bondissaient » (L.115/117)- « L'eau courait avec furie (...) la chaloupe tournoyait » (L.130/134) « Les voyageurs se présentèrent... (la barque) était très lourde » (L.73/75)- « Dès qu'il entra dans la barque, elle enfonça prodigieusement, écrasée par son poids » (L.126/27) « il avait dans son attitude comme une majesté de roi » (L.124), « debout (...) immobile comme une colonne » (L.144) « Julien dénoua l'amarre. L'eau, tout de suite, devint tranquille » (L.119/120)
Doc.	Evangile	Image	Texte de Flaubert – III, p. 54/62
2	« Et il fut transfiguré devant eux : son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme	Jésus dans un soleil/rayonnement Beauté des vêtements/couleurs vives	« ses yeux prirent une clarté d'étoiles ; ses cheveux s'allongèrent comme les rais du soleil. » (L.194/195)

	<p>la lumière »</p> <p>« une nuée lumineuse »</p> <p>« Celui-ci est mon Fils »</p> <p>« Et eux, levant les yeux, ne virent plus personne que lui, Jésus, seul. »</p>	<p>Nuages de fumée</p> <p>Personnage plus grand Dans une forme ovale</p> <p>Sur des nuages Dans le ciel bleu</p> <p>Auréole</p> <p>S'élève (nuages, bras levés, manteau qui flotte/ vent).</p>	<p>« un nuage d'encens s'éleva du foyer » (L.197)</p> <p>« (Jésus) grandissait, grandissait » (L.200)</p> <p>« touchant de sa tête et de ses pieds les deux murs de la cabane » (L.200/201).</p> <p>« le firmament se déployait » (L.202)</p> <p>« Notre-Seigneur Jésus » (L.203)</p> <p>« Julien monta vers les espaces bleus, face à face avec Notre-Seigneur Jésus qui l'emportait dans le ciel » (L.201/203).</p>
--	--	--	---

Faire travailler la classe sur les trois documents : Evangile/ Image/Flaubert s'est révélé formateur pour affûter les qualités d'investigation de chacun(e), éduquer à une lecture active du texte, quand il se dévoile et interroge tout à la fois, enfin pour observer l'image en retrouvant une certaine « foi optique »¹ propre à décoder les marques visibles de l'invisible. L'occasion avait été prise de cerner mieux certains points de vocabulaire et d'iconographie : théophanie, transfiguration, Résurrection, Ascension, nimbe crucifère, mandorle... et d'aborder pour le vitrail, la symbolique des couleurs². On précisait clairement que si le jeu de l'intertextualité fonctionnait des Evangiles à *Saint Julien*, les documents iconographiques n'étaient pas des sources visuelles « homologuées » de *La Légende*. Le but de cet exercice visant l'appréhension de la fécondité de ces matrices de formes, d'images, de lexies, de discours, que sont les scènes emblématiques de la Bible, partant de comprendre que celle-ci se définit comme fondement culturel occidental majeur et le plus magnifique hypotexte qui soit en Littérature.

La Légende de saint Julien l'Hospitalier, pour avoir révélé quelques-uns de ses secrets d'élaboration, n'en devenait pas plus religieuse pour autant. Usant par trop volontiers des attendus des Ecritures, Flaubert restitue à la légende son univers de croyance mais, pratiquant à plaisir cette « ludique transformation textuelle », il la décline *parodia sacra*. Le récit flaubertien clôt « bouche contre bouche »³, le mutisme du Julien fictionnel plaqué sur l'impérieuse voix biblique, ce dialogisme de sa *Légende* qu'il scelle ainsi - *hospes/hostis- hospitalière*. On n'espérait pas que nos citoyens « en culottes courtes » pénètrent les plunitifs arcanes d'une *Pileata Biblia*, mais, pour le moins, on comptait que cette initiation aux subtilités cachées de l'intertextualité les rendît plus attentifs aux enjeux de l'écriture, plus avertis des assises judéo-chrétiennes de leur propre culture et... plus aptes à poursuivre saint Julien dans ses sibyllines déambulations.

¹ - R. DEBRAY, *Vie et mort de l'image, Une histoire du regard en Occident* (1992), Gallimard, Folio Essais, 2007, p.19.

² - Manteau bleu et « robe » rouge du Christ : son humanité et sa divinité, l'une révélant l'autre.

³ - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, *op.cit.* p. 61, l.192.

2 – Des déambulations du héros au déambulatoire du saint.

2.1 – Spiritualité et animalité dans *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*.

« On trouve encore un autre Julien qui tua son père et sa mère sans le savoir. Un jour, ce jeune noble *prenait le plaisir de la chasse et poursuivait un cerf qu'il avait fait lever*, quand tout à coup le cerf se tourna vers lui miraculeusement et lui dit : « Tu me poursuis, toi qui tueras ton père et ta mère ? » »¹

Lorsque l'on compare les deux « légendes » en s'intéressant au double épisode ou pour mieux dire à l'épisode dédoublé de la chasse dans le *Saint Julien* de Flaubert (I.255/357 – II, l.193/280), noter l'amplification relève du truisme. Qu'on en juge :

» La première chasse de Julien : « Julien ne se fatiguait pas de tuer, tour à tour bandant son arbalète, dégainant l'épée, pointant du coutelas, et ne pensait à rien, n'avait souvenir de quoi que ce fût. Il était en chasse dans un pays quelconque, depuis un temps indéterminé, par le seul fait de sa propre existence, tout s'accomplissant avec la facilité que l'on éprouve dans les rêves. Un spectacle extraordinaire l'arrêta. Des cerfs emplissaient un vallon ayant la forme d'un cirque; et, tassés, les uns près des autres, ils se réchauffaient avec leurs haleines que l'on voyait fumer dans le brouillard. / L'espoir d'un pareil carnage, pendant quelques minutes, le suffoqua de plaisir. Puis il descendit de cheval, retroussa ses manches, et se mit à tirer. / Au sifflement de la première flèche, tous les cerfs à la fois tournèrent la tête. Il se fit des enfoncures dans leur masse; des voix plaintives s'élevaient, et un grand mouvement agita le troupeau. / Le rebord du vallon était trop haut pour le franchir. Ils bondissaient dans l'enceinte, cherchant à s'échapper. Julien visait, tirait; et les flèches tombaient comme les rayons d'une pluie d'orage. Les cerfs rendus furieux se battirent, se cabraient, montaient les uns par-dessus les autres; et leurs corps avec leurs ramures emmêlées faisaient un large monticule, qui s'écroulait, en se déplaçant. / Enfin, les moururent, couchés sur le sable, la bave aux naseaux, les entrailles sorties, et l'ondulation de leurs ventres s'abaissant par degrés. Puis tout fut immobile. [...] Le grand cerf l'avait vu, fit un bond. Julien lui envoya sa dernière flèche. Elle l'atteignit au front, et y resta plantée. / Le grand cerf n'eut pas l'air de la sentir; en enjambant par-dessus les morts, il avançait toujours, allait fondre sur lui, l'éventrer; et Julien reculait dans une épouvante indicible. Le prodigieux animal s'arrêta; et les yeux flamboyants, solennel

comme un patriarche et comme un justicier, pendant qu'une cloche au loin tintait, il répéta trois fois: "Maudit! maudit! maudit! Un jour, cœur féroce, tu assassineras ton père et ta mère!" / Il plia les genoux, ferma doucement ses paupières, et mourut. »

» La seconde chasse de Julien : « Ça et là, parurent entre les branches quantité de larges étincelles, comme si le firmament eût fait pleuvoir dans la forêt toutes ses étoiles. C'étaient des yeux d'animaux, des chats sauvages, des écureuils, des hiboux, des perroquets, des singes. / Julien darda contre eux ses flèches; les flèches, avec leurs plumes, se posaient sur les feuilles comme des papillons blancs. Il leur jeta des pierres; les pierres, sans rien toucher, retombaient. Il se maudit, aurait voulu se battre, hurla des imprécations, étouffait de rage. / Et tous les animaux qu'il avait poursuivis se représentèrent, faisant autour de lui un cercle étroit. Les uns étaient assis sur leur croupe, les autres dressés de toute leur taille. Il restait au milieu, glacé de terreur, incapable du moindre mouvement. Par un effort suprême de sa volonté, il fit un pas; ceux qui perchaient sur les arbres ouvrirent leurs ailes, ceux qui foulaient le sol déplacèrent leurs membres; et tous l'accompagnaient. [...] Julien se mit à courir; ils coururent. Le serpent sifflait, les bêtes puantes bavaient. Le sanglier lui frottait les talons avec ses défenses, le loup, l'intérieur des mains avec les poils de son museau. Les singes le pinçaient en grimaçant, la fouine se roulait sur ses pieds. Un ours, d'un revers de patte, lui enleva son chapeau; et la panthère, dédaigneusement, laissa tomber une flèche qu'elle portait à sa gueule. »

¹ - J. DE VORAGINE, *La Légende dorée*, op.cit. I, p.170. Souligné par moi.

A noter que ces deux extraits, significatifs des comportements réciproques du chasseur et du « gibier » ne restituent d'ailleurs pas l'intégralité des deux chasses¹. De la *Legenda* à *La Légende*, la banalité de l'activité et privilège nobiliaire devient *furor* et *hybris* cynégétiques, les deux chasses emblématisant la fonction symbolique de la réécriture flaubertienne. Le défilé des victimes convoque un bestiaire médiéval aux considérations plus théologiques que naturalistes auquel se greffent sans doute



des citations picturales plus modernes : sculptures animalières d'A- L. Barye, *Curée* et autres scènes de chasse du grand « peintre de la bête », Courbet, qui « animalisa la peinture »². Le XIXe siècle connaît ainsi cette *furor venatorius* qui envahit l'espace narratif de *La Légende* et celui, mental, de saint Julien³. Le Romantisme puise à plein dans le vieux fond cosmopolite des récits anciens et des traditions populaires : le *Märchen* et la ballade résonnent des cris du *Wilde Jäger*⁴.

Flaubert, fort instruit de ces références, en réinvestit diversement et implicitement au profit de son *Saint Julien* les occurrences. Il entrelace réminiscences savantes, religieuses, littéraires et folkloriques, usant de la transgression à l'instar de son personnage. « On croirait que Flaubert, écrit M. Schwob, est allé puiser aux sources mêmes de la légende l'horreur sacrée du meurtre des animaux »⁵. Anti-Adam, anti-Noé, au « cœur féroce », Julien bestialisé, mû par un jouissif *hybris* aussi criminel qu'équivoque, incarne celle du meurtrier. Outre la faune proprement polycarpienne et ses résonances intertextuelles (la représentation animale de *Saint Julien* étant à mettre en relation particulière avec celle de *Saint Antoine* ou de *Salammbô*, comme avec celle, plus humblement rurale, du « cœur simple », Félicité), la critique moderne peut alors faire défiler avec une jubilation toute julienne – autre truisme – l'inconscient du texte et la psychanalyse pour extorquer de *La Légende* qu'elle se confesse véritable *hypnerotomachia flauberti* où le bestiaire et le parricide

¹ - Textes abrégés et empruntés par commodité au *Dictionnaire Flaubert*, *op.cit.* p.127.

² - *La Curée, chasse au chevreuil dans les forêts du Grand Jura*, première des scènes de chasse de Courbet présentée au Salon de 1857. L'œuvre remporte un succès considérable et ouvre la voie à la production commercialisée de ces scènes de genre animalières.- C. LEMONNIER, *Les peintres de la vie*, Savine, 1888, pp.42 et 21, in : *L'imaginaire de la chasse dans le second XIXe*, Romantisme n°129, 2005, en ligne : <http://www.persée.fr/>.

³ - Cf. *L'imaginaire de la chasse dans le second XIXe*, cité supra. Du Romantisme à la littérature Fin de Siècle, les chasses légendaires envahissent l'imaginaire et la littérature : Menée Hennequin, Chasse du roi Artus, de Wotan, Chasse Saint-Hubert, Chasse sauvage, volante..., en art, les fameuses Chasses de Maximilien etc. De Tourgueniev (*Récit d'un chasseur*, 1852) à Daudet (*Tartarin de Tarascon*, 1872) ou Maupassant (*Contes de la bécasse*, 1883), le chasseur littéraire marche sur les brisées des « chasseurs du dimanche », démocratisation aidant (1844 : 10.000 permis de chasse délivrés en France pour 4.300 000 en 1889).

⁴ - *Der Wilde Jäger*, le Chasseur sauvage, maudit pour sa passion et ses chasses sacrilèges (bête forcée jusque dans une église, oubli ou abandon d'obligations religieuses pour se livrer à la jouissance de la poursuite) ; illustration (1852) de Hermann Plüddemann (*Deutsches Balladenbuch*, 1933) pour *Der Wilde Jäger* de G. A. BÜRGER (1747-1794), créateur de la fameuse ballade de *Lénore* (1830) qui marqua le Romantisme, en ligne : <http://www.gottfried-august-buerger-molmerswende.de/Burger>.

⁵ - M. SCHWOB, *Saint Julien l'Hospitalier*, in *Spicilège*, *op.cit.* p.224.

entremêlent leurs rets : « Répétons-le : *Saint Julien est l'Œdipe de Flaubert* »¹. Si le mythe d'Œdipe resterait à évoquer avec les élèves pour suivre le tragique parcours de Julien, il ne saurait être de propos d'y semer avec eux l'amphigouri d'une Psyché tumultueuse ou les facéties du discours métapsychologico-littéraire. Pour le moins, c'est à la psyché de Julien qu'il fallait les intéresser, celle-ci ayant été d'ailleurs alléguée d'emblée comme clause rédhitoire pour le procès en canonisation du héros flaubertien puisque : « son parcours est celui d'un démon tuant ses parents et décimant des centaines d'animaux »².

« Sans pitié », « sanguinaire », « méchant », « sadique », tuant « tout ce qui bouge, même ses parents »... : la « cruauté et la malice » du chasseur, son « besoin de tuer », culminant, pour les enfants, d'avantage avec le carnage des cerfs dans la première chasse qu'avec celui de ses parents – sans aucun doute plus difficile à concevoir³ – faisaient de Julien un personnage dont la violence restait très réaliste⁴ et bien sûr moralement répréhensible pour des élèves, qui n'y décelaient aucunement, malgré certains symptômes – stigmates ?- de connotations religieuses. Ainsi, les chasses flaubertiennes, diurne et nocturne, représentaient les deux aspects d'une activité résolument condamnable. Pour infléchir ce

premier jugement, je proposais un détour par *Le livre de chasse* de Gaston Phebus, où Flaubert avait puisé⁵, et autour duquel la Bnf avait réalisé une attractive exposition virtuelle. On y découvrait le discours du grand maître en vénerie qui concluait à l'intention de l'élève : « J'affirme que s'il n'est bon veneur, il n'entrera jamais en paradis »⁶. Car, si « c'est belle chose que de quêter un cerf »⁷, c'est aussi que par elle, le temps du veneur est sans oisiveté, donc sans imagination, partant « sans mauvaises œuvres de péché »⁸. Autant dire que Julien, chasseur infatigable, veneur hors pair, ne pouvait s'égarer en pensées néfastes, sa psyché même semblant endormie en ces



¹ - L. WINDELS, «Le Bestiaire d'amour de Gustave Flaubert (1), Symbolique animale et désir amoureux dans *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*», in *Flaubert, revue critique et génétique*, 3|2010 : *Le désir amoureux*, en ligne : <http://flaubert.revues.org/1196>, 21.

² - Copie de Gaétan, 4^e, en réponse à la question : Son parcours, est-il, selon vous, celui d'un saint ?

³ - Malgré certaine remarque de lecteur (œdipien ?) : « J'ai bien aimé le livre parce que Julien va souvent à la chasse et tue ses parents et aussi quand il s'occupe des malades, et son éducation, en fait tout le livre » (Florian).

⁴ - Certains élèves voient juste en lui « un bon chasseur », le caractère irréel de la première chasse elle-même n'étant pas analysé.

⁵ - Comme le suggérait l'enluminure supra : *Ci devise comment on peut porter la toile pour tirer les bêtes, Le Livre de chasse de Gaston Phébus*, BnF, Département des manuscrits français, 616 folio 115v, in - *Le livre de chasse de Gaston Phébus*, Expositions BnF en ligne : <http://expositions.bnf.fr/> (→ Iconographie).- Cf. : *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, op.cit. p.36 : « L'arbalète encore une fois ronfla, le faon fut tout de suite tué... », Julien tue ainsi la « famille » de cervidés, réservant pour le « patriarche » « sa dernière flèche ».

⁶ - *Le livre de chasse de Gaston Phébus*, Expositions BnF en ligne : <http://expositions.bnf.fr/> (→ Lire et écouter → Le veneur).

⁷ - *Ibid.*

⁸ - *Ibid.* (→ Clefs de lecture → La chasse comme art de vivre).

chasses qu'il accomplit comme en rêve. Animalité et spiritualité réunies dans l'activité cynégétique, celle-ci, puisque participant au salut de l'âme chasseresse, pouvait s'inscrire dans ce parcours de sainteté à l'orée duquel se tenait le grand cerf noir. Cependant, ce cerf lui-même perçu comme « anormal »¹, « surnaturel », n'était que rarement mis en relation avec des entités supérieures quelles qu'elles fussent – mythologiques, totémiques, bibliques... – et quand cela était, l'animal demeurait, par sa description (« patriarche »), sa profération surtout, un « prophète majestueux » mais résolument décontextualisé. Son rôle dans la destinée de saint Julien s'y affirmait pourtant essentiel : « C'est le cerf qui va décider de son destin » ou « Tuer ses parents à cause d'un cerf, c'est unimaginable, choquant ». La majorité des élèves a donc eu le sentiment que l'histoire commençait vraiment là, au cours de cette première chasse, et l'image du cervidé terrible, mais sacrifié sur l'autel du « chasseur noir » restait, on l'a vu, celle qui s'imposait à l'issue de la lecture. Le merveilleux chrétien auquel font référence les deux chasses, particulièrement grâce au cervidé christique, n'était pas analysé, ce que la séance 4 de la séquence allait s'attacher à faire. Si la tuerie mécanique de Julien et la « vengeance » qu'en tirera la gent animale dans la seconde chasse animaient bien, pour les élèves, le cœur du récit, il restait à pister avec eux les indices de leur intrication dans la sainte intrigue de *La Légende*.

Pour cela, il s'agissait de mettre en avant le caractère conflictuel de Julien et celui de sa légende tiraillés entre animalité et spiritualité.

Le texte est assez clair concernant le personnage. Dès l'abord, l'enfant Julien présente une double nature qui semble correspondre en tout point à la prophétie duelle qui préside à sa destinée, celle de l'ermite adressée à la mère, celle du « Bohême à barbe tressée » réservée au père :

« Réjouis-toi, ô mère, ton fils sera un saint ! » (...) glissant sur le rai de la lune, il s'éleva dans l'air doucement, puis disparut. »	« Ah ! ah ! ton fils !... beaucoup de sang !... beaucoup de gloire !... toujours heureux ! la famille d'un empereur. » Et, se baissant pour ramasser son aumône, il se perdit dans l'herbe, s'évanouit. »
« Sa place dans la chapelle était à côté de ses parents ; et, si longs que fussent les offices, il restait à genoux sur son prie-Dieu, la toque par terre et les mains jointes. »	« Souvent le châtelain festoyait ses vieux compagnons d'armes. Tout en buvant, ils se rappelaient leurs guerres, les assauts (...) et les prodigieuses blessures. Julien qui les écoutait, en poussait des cris. » ²

Les élèves n'avaient pas reconnu la figure complaisamment diabolique, selon les canons du Romantisme, du Bohême aux « prunelles flamboyantes »³ et son caractère dûment serpentiforme pas plus que ce mouvement inverse, d'ascension et de chute dans le texte. Mais la narration semble ouvrir ainsi la voie bifide du Bien et du Mal aux

¹ - « La seule chose qui m'a un peu surpris est le cerf qui parle, normalement un animal ne parle pas, voilà pourquoi cela peut choquer un petit peu. » (Benjamin, 4^e).

² - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier, op.cit.* p.26, l.82 – Pour les citations précédentes, respectivement : p.26, l. 69/71, p.28, l. 138/140 ; p.26, l. 85/88, p.28 ; l.130/133.

³ - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier, op.cit.* p.26, l.82 – Pour les citations précédentes, respectivement : p.26, l. 69/71, p.28, l. 138/140 ; p.26, l. 85/88, p.28 ; l.130/133.

jeunes pas de Julien et, selon toute apparence, à son libre arbitre¹. D'une enfance que partage l'enseignement de « l'écriture sainte » et celle de « l'idiome sacramental de la Vénerie »² se dégagent le chasseur et le saint, mais c'est décidément le langage des bêtes qui y donne de la voix.

On comparait donc en classe les deux chasses afin d'en analyser les caractéristiques communes et duelles. J'annexe les résultats plus longuement détaillés à l'oral et reproduit ci-dessous la synthèse réalisée avec les élèves :

Deux chasses inversées et complémentaires :	
<p>Première chasse</p> <p>Hiver/jour/Europe Chasseur expérimenté Toute puissance de Julien Rage de tuer Chasse sanguinaire Julien chasseur Julien « triomphant » Des animaux humanisés, suppliants</p> <p>Le cerf prophétique La malédiction : « Un jour, cœur féroce, tu assassineras ton père et ta mère ! »</p>	<p>Seconde chasse</p> <p>Été/nuit/Orient Chasseur incompetent Impuissance de Julien Rage de ne pas tuer Chasse fantastique Julien chassé Julien humilié Des animaux maléfiques, vengeurs</p> <p>Les croix, le cimetière Julien se maudit : « hurla des imprécations », « il aurait voulu tuer des hommes. »</p>
<p>Les deux chasses</p> <p>Un trajet et un retour irréels Des animaux innombrables Des animaux personnifiés Julien mis à l'épreuve Violence de Julien Force supérieure (rêve /hallucination)</p>	

Par rapport à l'ordre des événements, une sorte de chiasme narratif liait la seconde chasse à la première prophétie, et inversement, ce qui incitait à comprendre qu'il fallait qu'eut lieu la « chasse sanguinaire » pour qu'advînt la « chasse nocturne » qui paraît victimiser Julien et annonce son renoncement à lui-même. Par-là, on essayait d'amener, non sans difficultés, les élèves à comprendre que meurtre et sainteté s'inscrivaient en continuité et non en opposition dans le destin de Julien. Mais le caractère résolument fantastique de la seconde chasse, l'influence de la comparaison hugolienne (*La Légende du beau Pécopin et de la belle Bauldour*) la diabolisant par le renvoi aux chevauchées maléfiques du folklore, dominaient dans l'esprit des élèves et traduisaient à l'évidence la partition Bien/Mal initiale. Prégnance forte donc d'images mentales et d'attendus du domaine religieux : hors Dieu et Diable, pas de voie médiane. Ayant sollicité leur subjectivité par une « activité imageante »³ comme j'ai coutume de faire, je leur avais demandé de noter (séance 1) puis ultérieurement de

¹ - Notons cependant, sans l'avoir signalé aux élèves, que Flaubert brouille les pistes, ou pour le moins « donne le change », puisque l'inquiétant Bohême, s'abaissant pour recevoir l'aumône, est celui qui prédit peut-être le plus justement l'éclatant avenir de Julien en une « gloire » céleste.

² - E. et L. BELLIER DE VILLIERS, *Le Langage de la Vénerie* (1904), cit.in M. LENOBLE-PINSON, *Dictionnaire des termes de chasse passés dans la langue courante, Poil et Plume*, Honoré Champion, Champions Classiques, 2013, p.89.

³ - A. VIBERT, *Faire place au sujet lecteur en classe : quelles voies pour renouveler les approches de la lecture analytique au collège et au lycée ?* (2011), document en ligne sur : <http://eduscol.education.fr>, p.7/8.

dessiner (séance 4/5) « l'image » marquante de leur lecture. Les résultats avaient été parlants, ainsi :



Il fallait donc à nouveau emprunter la voie des bêtes pour tâcher d'en dépister d'autres, légendairement impénétrables, et tâcher de lever les mystères juliens. Tâche que Flaubert, à son accoutumée, s'était ingénié à compliquer. L'inextricable bestiaire de l'écrivain embrouille en effet malignement sources et symbolique.

On sait assez que Flaubert, « homme-plume », « bœuf, sphinx, butor, éléphant, baleine »¹ ... ascendance ours, se complaisait à s'auto-définir animal et pensant :

« Il y a en moi, littérairement parlant, deux bonshommes distincts : un qui est épris de *gueulades*, de lyrisme, de grands vols d'aigle (...) ; un autre (...) qui voudrait vous faire sentir presque *matériellement* les choses qu'il reproduit ; celui-là aime à rire et se plaît dans les animalités de l'homme. »²

On sait aussi que son bestiaire biographique participe d'une expérience proprement panthéiste de l'acte d'écrire perçu acte de c/Création et que ce panthéisme flaubertien est redevable, notamment, aux philosophies romantiques, au lyrisme naturaliste de Michelet, d'une conception « continuiste » du créé, hypothèse « d'une échelle des êtres, d'une unité organique des espèces, voire d'une communauté des vivants »³. *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* peut rendre compte, littéralement, de ce dans l'hybridation bestiale du chasseur qui s'associe, d'une chasse à l'autre, à l'anthropomorphisme animal :

¹ - « Quant à moi, je deviens colossal, monumental, je suis bœuf (...) tout ce qu'il y a de plus énorme », G. Flaubert cité par : Y. LECLERC, « Les « animalités de l'homme » -plume », *Revue Flaubert*, n°10, 2010, *Animal et animalité chez Flaubert*, en ligne : <http://flaubert.univ-rouen.fr/>, p.2.

² - À Louise Colet, 16 janvier 1852, cit.in « Les « animalités de l'homme » -plume », *op.cit.* p.1.

³ - D. PHILIPOT, « Le rêve des bêtes : Flaubert et l'animalité », *Revue Flaubert*, n°10, 2010|*Animal et animalité chez Flaubert*, en ligne : <http://flaubert.univ-rouen.fr/>, p.2 – J. MICHELET, *le Peuple*, IIe partie, chap. VI : « Digression, Instinct des animaux. Réclamation pour eux. », Champs/Flammarion, 1974, p.175 : « L'animal ! sombre mystère !... monde immense de rêves et de douleurs muettes... ».

Première chasse (I, pp.33/36)	L	Seconde chasse (II, pp.47/50)	L
« Elles tournaient autour de lui, tremblantes, avec un regard plein de <i>douceur</i> et de <i>supplication</i> . Mais Julien ne se fatiguait pas de tuer... »	335/ 338	« Et tous les animaux qu'il avaient poursuivis se représentèrent, faisant autour de lui un cercle étroit. (...) il restait au milieu, incapable du moindre mouvement. »	250/ 254
« Le faon, tout de suite fut tué. Alors sa mère, <i>en regardant le ciel</i> , brama, d'une <i>voix profonde, déchirante, humaine</i> . Julien exaspéré, d'un coup en plein poitrail, l'étendit par terre. »	297/ 300	« Une <i>ironie</i> perçait dans leurs <i>allures sournoises</i> . Tout en l'observant du coin de leurs prunelles, ils <i>semblaient méditer un plan de vengeance...</i> »	272/ 274

Les élèves, en deçà de toute analyse techniciste, avaient été sensibles à la personnification douloureuse ou hostile, et manifestaient, à l'instar de Flaubert, leur sympathie à la communauté édénique¹. Mais, à se méfier d'une ironie insinuante autant qu'insinuée. Si référence religieuse devait là être efficiente, son déplacement d'un occident à un orient cynégétique, pouvait la rendre sensiblement autre et, selon les croyances flaubertiennes, traduire telle transmigration des âmes à laquelle le XIXe siècle n'a pas manqué de s'intéresser². Mais il ne s'agissait pas d'embrouiller l'esprit des élèves, déjà largement occupés par la confusion de celui de Julien. En effet, dès les premières lignes du récit, cette animalité à laquelle Flaubert tient tant, imprègne le décor, les actes, les personnages, en particulier Julien. Dragons architecturés, chenil, écuries, « mufles de bêtes fauves », « poules grosses comme des moutons »... : domestiques, sauvages, merveilleux, les catégories du bestiaire médiéval peuplent d'emblée l'idéale châtelainie³. Les êtres humains n'échappent pas à l'animalisation : la blanche mère porte « cornes », « queue », « ailes », et sera prise pour « cigogne » lors du premier acte manqué de Julien⁴ ; le père s'enveloppe d'« une pelisse de renard » et c'est sous la forme de cet animal que Julien manque le tuer à son tour. Lorsqu'ils paraissent au seuil du blanc palais moresque, au terme de la longue quête de leur fils,

¹ - *Ibid.* p.5/6 : « Je regarde quelquefois les animaux et même les arbres avec une tendresse qui va jusqu'à la sympathie » ou « Je suis le frère en Dieu de tout ce qui vit, de la girafe et du crocodile comme de l'homme, et le concitoyen de tout ce qui habite le grand hôtel garni de l'univers. » (À Louise Colet, 26 août 1846), ou encore « me sentant de la même nature que les animaux, fraternisant avec eux d'une communion toute panthéiste et tendre »

² - « On manquerait l'émouvante étrangeté du conte si l'on n'acceptait d'accueillir, en même temps que le mystère de la rédemption, l'archaïque révélation selon laquelle, puisqu'il n'y a qu'une cruauté et que le massacre des bêtes est une école de férocité, en tuant un animal, on tue une âme et c'est peut-être le meurtre d'un parent que l'on commet. » (D. Philipot, « Le rêve des bêtes : Flaubert et l'animalité », *op.cit.*). Dans le thème folklorique inversé des « animaux reconnaissants », dans la cruauté indéniable de Julien, M. Schwob reconnaissait la forme primitive, mutilée d'un conte de « type archaïque (où) le cerf était un homme métamorphosé », métamorphose qui en appelait à la « tradition indoue », à sa « doctrine de la métempsychose » (*Saint Julien l'Hospitalier*, in *Spicilège*, *op.cit.* p.218. L'histoire des religions au XIXe véhicule l'idée à laquelle Flaubert accédait : « J'ai vécu (...) sans doute, dans quelque existence antérieure » (À Louise Colet [4 septembre 1852], in *Dictionnaire Flaubert*, *op.cit.* p.476).

³ - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, *op.cit.* p.23/24.

⁴ - *Ibid.* p.25, l.48/49 : « Elle était très *blanche* (...) Les *cornes* de son hennin frôlaient le linteau des portes, la *queue* de sa robe traînait de trois pas derrière elle. » ; p.38, l.391/396 : « il aperçut tout au fond *deux ailes blanches* qui voletaient à hauteur de l'espalier. Il ne doutât pas que ce ne fût une *cigogne* ; et il lança son javelot. / Un cri déchirant partit. / C'était sa mère, dont le bonnet à longues *barbes* restait cloué contre le mur. » - Souligné par moi.

Ils poussent celui-ci à rompre enfin sa pieuse abstinence, devenant le subterfuge narratif de leur imminente prédation :

« Un soir du mois d'août qu'ils étaient dans leur chambre, elle venait de se coucher et il s'agenouillait pour sa prière quand il entendit le jappement d'un renard, puis des pas légers sous la fenêtre ; et il entrevit dans l'ombre comme des apparences d'animaux. La tentation était trop forte. Il décrocha son carquois. »¹

Au rythme d'un vaudeville bien réglé, Julien disparaît ; ses parents réclament, « à défaut du seigneur absent, la seigneuresse », puis pénètrent en leur dernière demeure. Tout semble se mettre en place autour du héros pour qu'il ne puisse échapper à son meurtre, les victimes s'offrant d'elles-mêmes au sacrifice qu'on ne sait propitiatoire ou expiatoire. Julien, le tueur de bêtes, est aussi le plus animalisé, voire bestialisé, des personnages. Enfant, il course sa proie « se déchirant aux broussailles, furetant partout, plus lesté qu'un jeune chien »²; chasseur expérimenté, il s'ensauvage sans retour :

« Il allait à l'ardeur du soleil, sous la pluie, buvait l'eau des sources dans sa main, mangeait en trottant des pommes sauvages, s'il était fatigué se reposait sous un chêne ; et il rentrait au milieu de la nuit, couvert de sang et de boue, avec des épines dans les cheveux et sentant l'odeur des bêtes farouches. Il devint comme elles. Quand sa mère l'embrassait, il acceptait froidement son étreinte paraissant rêver à des choses profondes. »³

Enfin, c'est avec une rage animale, qu'il assassine ses parents : « il trépassait, écumait, avec des hurlements de bête fauve. »⁴. On cherchait donc, avec les élèves, à souligner cette part d'inhumanité de Julien ou pour mieux dire ce manque d'une humanité qui doit se partager, animale. Julien, comme préfiguration de sa solitude érémitique et pénitentielle, paraît marqué d'une altérité déterminée. A l'image d'un impénitent chasseur et homologue en sainteté, saint Hubert, dont on évoquait la légende en classe, Julien est une âme oublieuse de son salut, prisonnière d'une gangue animale qui la livre à l'ivresse de ses instincts. Instincts dont les élèves avaient bien compris combien ils étaient blâmables : Julien tue des oisillons en riant, « heureux de sa malice », il étrangle un pigeon avec « une volupté sauvage et tumultueuse », il se délecte « à la furie » de ses mâtins dévorant un cerf, devant la horde magnifique des cerfs, « l'espoir d'un pareil carnage (...) le suffoqua de plaisir »⁵... On pouvait en somme présenter Julien sous les traits du pécheur, mais un pécheur ignorant de sa faute.

Une faute, déjà là, accomplie cynégétiquement, et dont le parricide, selon l'obscur œuvre flaubertien, n'est que le prolongement ou l'accomplissement. Julien chasseur est déjà parricide : « et donc, pourrait-on dire, chasse et parricide vont de pair. C'est ainsi que Flaubert s'attache à les développer, comme les deux faces d'une même

¹ - *Ibid.* p.44/45, l.131/135.

² - *Ibid.* p.29, l.166/167.- Outre l'analogie attendue, Flaubert fait-il une allusion, dans sa *Légende*, à l'auteur de *la Legenda*, pour son appartenance à l'ordre des Dominicains, surnommés *Domini canes* (*Dominicanes*), « les chiens de Dieu » ?

³ - *Ibid.* p.33, l.243/250.

⁴ - *Ibid.* p.50, l.309/310.

⁵ - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier, op.cit.* p.29, l.159/160, p.30, l.171/172, p.32, l.235/236, p.35, l.308/309.

pièce. »¹. D'ailleurs, enfui du château familial pour échapper à la malédiction du cerf, Julien, s'impose la « pénitence » de ne plus chasser, reliant très explicitement chasse et parricide : « car il lui semblait que du meurtre des animaux dépendait le sort de ses parents. »². Ainsi que l'avait formulé un élève : il tue ses parents à cause d'un cerf.

Belle intuition somme toute, qu'un autre dessin avait su transcrire de manière vraiment très intéressante, comme on peut en juger ci-après. La mise à mort du cerf et le meurtre du père (par association de la mère) y sont symboliquement réunis dans un même acte : le cerf debout est humanisé, Julien brandit contre lui l'arme du



parricide (« Il bondit sur eux à coups de poignard ») ; il implore quoique se sachant condamné à l'inéluctable, dans une attitude qui rappelle le prélude tragique (« il s'agenouillait pour sa prière quand il entendit le jappement d'un renard... »).

Il pouvait donc être saisi que puissent s'inscrire en correspondance animalité et spiritualité, bestialité et sainteté, puisque le devenir-saint de Julien s'originait bien dans ses crimes. A ce point de l'explication, admise mais non sans réticences voire incompréhension, il était temps que le fameux cerf « véritable ministre des desseins de Dieu »³ parlât par lui-même. On terminait conséquemment par l'évocation du bestiaire médiéval, étudié en 5^e, dont la majorité de la classe conservait quelque connaissance en mémoire. Flaubert, lui, n'a pas manqué de

se souvenir, du matériau de *La Tentation* propre à nourrir un désir taraudant : « Moi aussi je suis⁴ animal... » : *Histoires naturelles* de Pline ou Elien, fameux *Physiologus* des premiers temps chrétiens et maints de ces « livres des Créatures » qu'il engendrerait au Moyen Age, *Légendiers* où déambulent des saints, tête en main et animal à leurs côtés, *Etymologies* d'Isidore de Séville, encyclopédies des temps anciens et modernes... Jusqu'à ces *Légendes pieuses* collectées par A. Maury, « dans lesquelles on voit des cerfs porter un crucifix entre leurs bois, parler, enseigner la foi et se transformer dans le Christ en personne. »⁵

Une seconde exposition virtuelle de la Bnf : *Le bestiaire dans l'enluminure médiévale* (<http://expositions.bnf.fr/bestiaire>) permettait une entrée en matière agréable. A charge pour les élèves d'explorer plus avant le site pour satisfaire d'éventuelles curiosités, on commençait par une rapide présentation propre à stimuler leurs acquis

¹ - M. DESPORTES, « Qui va à la chasse ? Sur le *Saint Julien l'Hospitalier* de Flaubert », *Romantisme* n°129, 2005|3, en ligne : <http://www.persée.fr>

² - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier, op.cit.* II, p.44, l.110/111.

³ - A. Maury, *Croyances et légendes du Moyen-Age, nouvelle édition des Fées du Moyen Age et des Légendes pieuses*, Paris, Honoré Champion, 1896, p.257, en ligne : <http://gallica.bnf.fr/>

⁴ - « Moi aussi je suis animal, la vie me grouille au ventre (...) J'ai envie de voler, de nager dans les eaux, de courir dans les bois (...) J'ai besoin d'aboyer, de beugler, de hurler... », G. FLAUBERT, *La Tentation de saint Antoine, O.C.* I, Editions du Seuil, L'Intégrale, 1964, p.442

⁵ - *Légendes pieuse, op.cit. Supra.* p.257.

(→En images→ L'exposition) puisque il leur était rappelé le lien essentiel entre la créature et son Créateur, qui fait les animaux membres de la communauté chrétienne ; la symbolique complexe et souvent contradictoire qui fait de l'animal l'incarnation de l'affrontement du bien et du mal ; les catégories d'une faune, antique et biblique, sauvage et domestique, hybride et merveilleuse, que bestiaires et premières « encyclopédies », se soucient moins de rendre réaliste que susceptible d'un rôle à jouer dans le salut de l'homme, ou sa perte. Dans ce parcours, il était également intéressant que les élèves puissent appréhender, au travers d'animaux mythique, divinisés ou maudits, les relations qui existent entre paganisme et christianisme, depuis les temps primitifs de l'Eglise, jusqu'au Moyen Age. Mais, si aucune autre époque n'a autant mis en scène l'animal, c'est bien, comme le précisait l'entrée suivante (→La symbolique du bestiaire), que la bête, asservie à l'homme, doit lui faire « redouter Dieu et sa puissance »¹. Aussi, ce monde animal, participant majoritairement de l'allégorie et du symbole et fort peu des sciences naturelles, est-il « totalement pensé en fonction de l'éloge du Créateur et de l'édification du chrétien »². Pour l'homme du Moyen Age, toute réalité sensible ne vaut que par ce dont elle peut être le signe, par les secrètes correspondances qu'elle tisse avec la dimension religieuse du monde et de l'existence. Un même regard embrasse tout élément de cet univers où tout est Un, à l'image de Dieu, et perçoit l'animal sous un angle réel, spirituel, mystique. Intrications zoologiques et théologiques ourdissent un *liber naturae* que la variation des *semblances* et *senefiances* rendent indéchiffrable. L'exposition, par l'entrée « Une faune symbolique et chrétienne » permettait d'expliquer ceci en termes appropriés . Le rôle et la place de l'animal dans la Bible évoquaient sa symbolisation polymorphe. On insistait, avec les élèves, sur ces animaux, compagnons des saints, dont La *Legenda aurea* porte témoignage, notamment avec un autre saint, lui aussi chasseur et chassé, saint Eustache. Le cerf, animal christologique et ecclésiastique, pouvait faire son entrée triomphale. Il était accessible aux élèves de découvrir en images (→Les animaux →Le cerf) la symbolique magnifiquement enluminée du cerf solaire et païen, ennemi du serpent, du Cernunos gaulois, du « blanc cerf » arthurien, du « cerf volant » royal, du cerf portant crucifix, du cerf dix-cors, ses dix andouillers correspondant aux dix commandements... Cerf divin de chasses miraculeuses, qui se laisse poursuivre ; Christ-chasseur et Sauveur – *servus/cervus* – d'Hubert, Eustache, Julien :

« Le Christ ne poursuit pas de ses désirs que les âmes innocentes ; lui-même a dit qu'il est venu pour sauver les pécheurs, pour réconcilier les coupables avec la justice divine. »³

Animal le plus noble des « bêtes rouges » à chasser et « visage du Christ », le cerf devient au Moyen Age le prétexte de multiples représentations symboliques de scènes de chasse et de chasseurs : « les chasseurs étaient pris en bonne part et signifiants Jésus-Christ, ses Apôtres, et tous les propagateurs de la vérité »⁴. On finissait par la citation du psaume XLII où s'enracine l'image de ce cerf, à la fois Christ

¹ - J. CORBECHON, *Livre des propriétés des choses*, <http://expositions.bnf.fr/bestaire/>, Le bestiaire médiéval, 11 octobre 2005/ 08 janvier 2006, →La symbolique du bestiaire.

² - *Ibid.*

³ - L. CHARBONNEAU-LASSAY, *Le bestiaire du Christ, La mystérieuse emblématique de Jésus-Christ*, (1934), Albin Michel, 2006, p.296.

⁴ - *Ibid.* p.295.

et chrétien : « Comme un cerf altéré cherche l'eau vive, ainsi mon âme te cherche toi, mon Dieu. » Cette soif ardente de l'âme pieuse, altérée de Dieu, cette ardeur du chasseur à satisfaire, même informulée sa « soif du Dieu vivant », on avait essayé d'en faire comprendre le sens par la lecture d'un extrait de la légende de saint Eustache, tiré de la *Legenda aurea* (voir annexe). Mais, ce qui était accessible à la mystique médiévale l'était moins aux collégiens. Que le chasseur Placidius versé dans « les œuvres de miséricordes » et pieux bien qu'il fut « adonné aux idoles », pût être choisi/ chassé par le Christ pouvait s'accepter, mais Julien ?

Même si Flaubert sème çà et là sur la scène du sanglant massacre d'éventuels indices : « ciel rouge comme une nappe de sang », couleur du Sacrifice et de l'Amour, cerf de Résurrection « enjambant par-dessus les morts », tintement lointain d'une cloche¹... Il fut très difficile de faire admettre que « l'épouvante indicible » de Julien pouvait traduire ce périlleux dévoilement du divin au regard sensible de l'homme, qu'il pouvait être, lui, chasseur impitoyable, le véritable et seul trophée du vallon aux cerfs. Il faut bien souligner que Flaubert, une fois encore, se joue du symbole. Comme l'ont révélé ses brouillons de *La Légende*, l'écrivain avait d'abord envisagé l'épiphanie animale et christique, donnant, selon les indications de Maury, une forme crucifère aux flèches fichées en ses bois. Ne subsiste plus dans la version définitive que la présence noire, bestiale² et fantastique d'un exceptionnel cervidé aux « seize andouillers » qui prophétise la vengeance du sang versé. Processus de désymbolisation flaubertienne ou/et leurre à l'intention du lecteur ? Si le thème de la conversion julienne était difficile à concevoir ici, faute du signe médiéval explicite, la malédiction pouvait s'affirmer celle « que constitue en soi, l'enfièvrement bestial du chasseur noir, le basculement dans un forme de sauvagerie cruelle qui ne serait autre que l'envers, ou la préfiguration, de la sauvagerie aimante du paria ou du saint. »³

Je doute que la prédestination julienne ait été intimement saisie dans le dernier dessin par lequel je finirai. Sans doute, la première « conversion » julienne en avait été plus sûrement l'inspiration : « Julien fut stupéfait, puis accablé d'une fatigue soudaine ; et un dégoût, une tristesse immense l'envahit. Le front dans les deux mains, il pleura longtemps. »⁴.



¹ - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, op.cit. p.36, l.325, 341,346.

² - Ibid. p.36 : « Le grand cerf l'avait vu, fit un bond (...) il avançait toujours, allait fondre sur lui, l'éventrer. » (l.339/342).

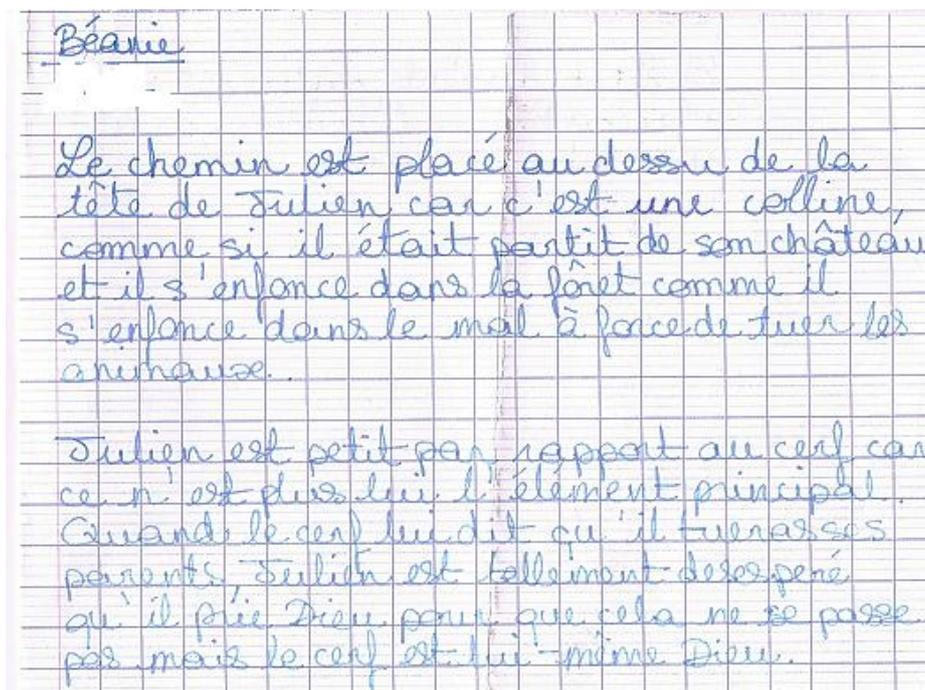
³ - D. PHILIPPOT, *Le rêve des bêtes : Flaubert et l'animalité*, op.cit. p.10.

⁴ - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, op.cit. p.36, l.349/352.

Le commentaire de Béanie, collégienne douée d'une réelle sensibilité au texte littéraire, sur ce qu'elle avait réalisé, témoignait pour le moins d'une effective compréhension de ce duel animalité/spiritualité dont Flaubert avait mené la superbe amplification, et à son exemple d'un fin potentiel de re-symbolisation. Il tiendra ici lieu de conclusion à ce chapitre :

« Dans mon illustration, j'ai figuré un chemin qu'a emprunté Julien avec les animaux qu'il tue. Ils sont de plus en plus gros ; au début il tue un petit oison(sic) puis un lapin, une belette, un cochon et enfin le cerf et sa famille. J'ai dessiné le cerf assez gros car c'est un peu le « roi » de la forêt et c'est lui « l'acteur » principal de la scène. On peut voir juste un peu de sang là où Julien a tiré par rapports aux autres animaux qui eux, saignant beaucoup car le cerf ne meurt pas sur le coup. Julien pleure du sang pour montrer qu'il a mal autant physiquement que moralement et il est à genoux en train de prier tellement il est bouleversé. Dans cette forêt, il n'y a plus de fleurs, il n'y a que des champignons vénéneux que j'associe au mal car Julien va commettre quelque chose de mal : tuer ses parents. »

Saisie, fort à propos d'un repentir, l'élève avait collé un *addendum* au verso déjà bien commenté de son illustration :



On progressait donc, ensemble, vers une vision plus nuancée de *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, qu'il s'agissait désormais d'affiner aux « réflexions » d'une certaine verrière.

2.2– Le texte à la lumière du vitrail.

« Et voilà l'histoire de saint Julien l'Hospitalier, telle à peu près qu'on la trouve, sur un vitrail d'église, dans mon pays. »¹

Flaubert s'est complu à authentifier comme source de sa *Légende*, Le vitrail de la cathédrale de Rouen, sur lequel H. Langlois, le pédagogue et ami, avait, on l'a vu, attiré sa jeune attention, l'initiant du même coup aux mystères et aux techniques de l'art du verre médiéval. Les éditions scolaires abondent en son sens, qui systématiquement proposent la reproduction de ce fameux « vitrail aux poissons », selon le dessin qu'en fit Melle Espérance Langlois. On connaît cependant l'aversion hautement proclamée de Flaubert pour le principe d'illustration, ce déshonneur et piètre concurrent du littéraire : « Jamais moi vivant, on ne m'illustrera... »². Qu'il ait tenu à ce que figure en vis-à-vis de son conte le vitrail rouennais est une pointe toute polycarpienne à l'intention du lecteur, autant que le paraphe de sa singularité créatrice :

« Je désirais mettre à la suite de *Saint Julien* le vitrail de la cathédrale de Rouen. Il s'agissait de colorier la planche qui se trouve dans le livre de Langlois. Rien de plus.- Et cette illustration me plaisait précisément parce que ce n'était pas une illustration. Mais un document historique.- En comparant l'image au texte on se serait dit : « Je n'y comprends rien. Comment a-t-il tiré ceci de cela ? »³

Du vitrail au texte, ou l'inverse selon la démarche, tout jeune lecteur est apte à mesurer l'écart de sens, le décalage, la réécriture proprement flaubertienne qui ouvre et signale dûment telle « béance entre l'histoire de verre et l'histoire de papier »⁴ que le coloriage prétendument puéril d'un conteur, subtilement (magiquement ?) réapparu au terme de son récit, ne pourra carminer aussi artificieusement que ne l'ont fait d'énigmatiques réfractions « feuilletées ».

J'ai précédemment évoqué («l-2.3 : Aborder l'histoire des Arts avec Flaubert»), la conduite et cette perspective comparatiste de l'étude du vitrail avec la classe. Connaissant les textes respectifs de la *Legenda aurea* de Voragine, de *l'Essai sur la peinture*, « *la peinture sur verre* » d'E. Langlois proposé sous la forme d'un court extrait, et bien sûr de Flaubert, chacun a bien compris l'originalité de sa *Légende* et celle de son personnage éponyme et féroce chasseur, ce qu'une bien modeste phrase du professeur d'Arts plastiques avait pu suggérer :

« Ce saint, sur les lieux de la naissance et de la mort duquel les légendaires ont gardé le silence, sortait de parents illustres qui l'élevèrent dans les exercices convenables à sa condition relevée ; aimant, dans sa jeunesse, passionnément la chasse, un jour qu'il poursuivait un cerf... »⁵

¹ - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, op.cit. p.62.

² - À Ernest Duplan [12 juin 1862], in *Dictionnaire Flaubert*, op.cit. p.364.

³ - À Georges Charpentier [16 février 1879], in *Dictionnaire Flaubert*, op.cit. p.406.

⁴ - M. DESPORTES, « Qui va à la chasse ? Sur le *saint Julien l'Hospitalier* de Gustave Flaubert », op.cit. p.1.

⁵ - H. LANGLOIS, *Essai sur la peinture*, « La peinture sur verre », (1832), extrait ; in G. FLAUBERT, *Trois Contes*, Introduction et notes par P-M DE BIASI, op.cit. p.180 (Annexes). Souligné par moi.

L'essentiel et fameux face-à-face avec le cerf, expression de ce merveilleux médiéval que restitue la simplicité hagiographique de la *Legenda*, est d'ailleurs absent de la verrière, ce que Langlois justifie avec aisance : « La représentation de cette miraculeuse aventure que (...) le peintre-verrier n'a très probablement pas omise, devait faire partie des vitraux historiés de quelque fenêtre voisine, avec lesquels elle aura disparu. »¹. Au su des multiples déprédations que la cathédrale de Rouen avait subi au cours de sa longue histoire, notamment lors des exactions et iconoclasties huguenotes², ou suite au « vandalisme embellisseur des chanoines »³, l'affirmation ne prêtait pas à conséquence.

Mais, en parallèle de ce travail comparatiste visant à faire apparaître ce qui appartient en propre à l'une ou l'autre des œuvres - ce que tout élève est rapidement capable de réaliser - il importait de faire comprendre que ce que Flaubert emprunte à la verrière légendaire, c'est essentiellement le principe mimétique d'une architecture en miroir calquant les rutilances du vitrail, d'une écriture réfringente propre à véritablement enluminer le texte à la manière aussi d'un manuscrit moyenâgeux. M. Schwob a fort exactement perçu les effets de ce style proprement « flamboyant » qui réalise :

« la miraculeuse transformation d'art et de style qui habilla de pourpre et d'or ces simples figures, qui suspendit à des parois de palais les sanglantes tapisseries de chasses et de batailles, qui fit d'un lépreux aux lèvres bleuâtres un saint aux yeux d'étoiles dont les narines soufflaient l'odeur de la rose. »⁴

Dans un premier temps, une petite activité ludique de « construction » devait rappeler aux élèves les sens de lecture d'un vitrail et constituer une sorte de prélude à la « déconstruction » de *La Légende* censée s'en inspirer.

Rappels faits de quelques éléments de connaissances concernant l'art et la technique du vitrail au Moyen Age, l'usage des confréries donatrices (thématique : Arts, techniques, expressions)⁵, on reprenait, à l'aide des documents « historiques » d'H. Langlois et du CD-Rom du guide conférencier J. Tanguy : *Les vitraux de la cathédrale de Rouen*, le déroulé narratif de ce vitrail formé de trois grands quadrilobes, suivant les indications usuelles d'une lecture de bas en haut, de gauche à droite, quelquefois

¹ - *Ibid.*

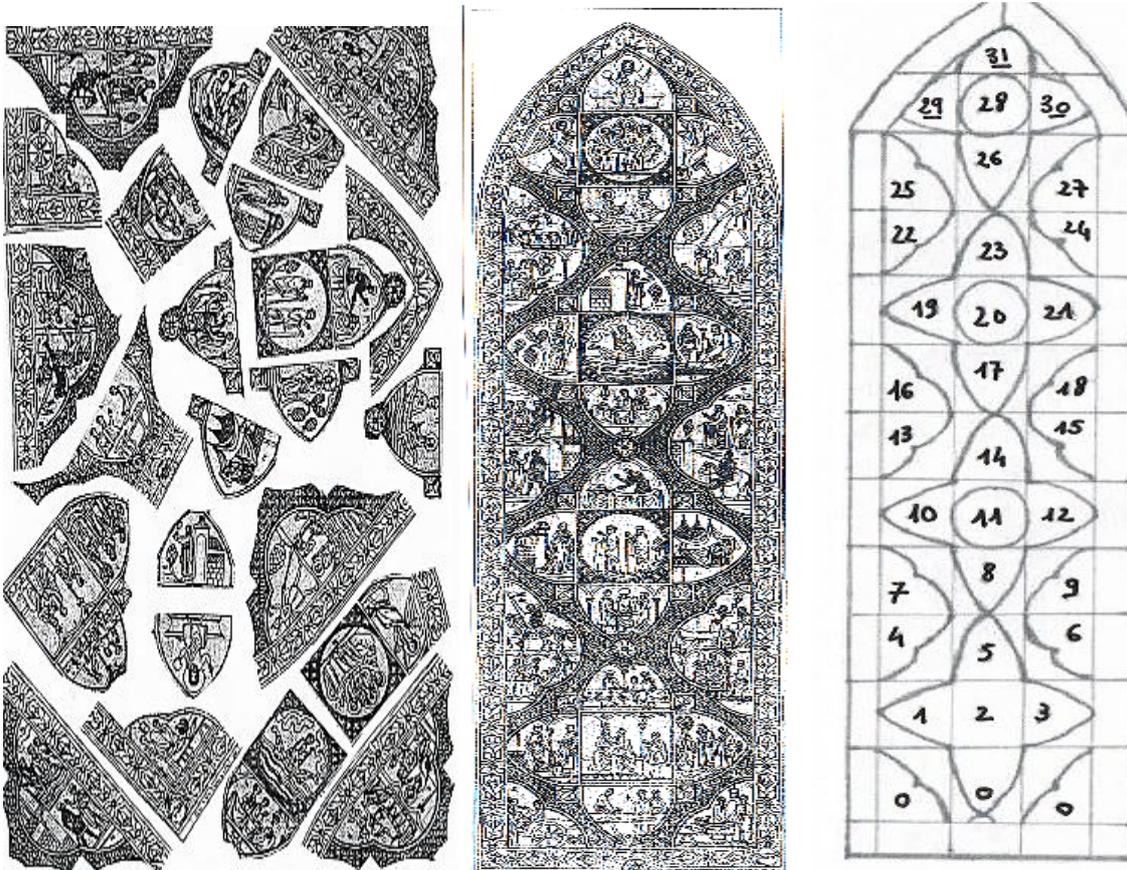
² - Cf. J. LAFOND, *Le Vitrail*, Florilège, 1992, p.96/103 : « Dans le livre qu'il a consacré aux *Monuments détruits de l'art français*, Louis Réau a-t-il exagéré en affirmant que l'année 1562 fut « plus calamiteuse encore que 1793 sous la Terreur révolutionnaire » ? » - A.-M. CARMENT-LANFRY, *La cathédrale de Rouen, Une visite guidée*, op.cit. p.11 : « Mise à sac par les Réformés au cours des guerres de religion, elle souffrira encore du zèle peu éclairé des chanoines du XVIIIe siècle et des désordres de la révolution. »

³ - J. LAFOND, *Le vitrail*, op.cit p.107.

⁴ - M. SCHWOB, *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, in *Spicilège*, op.cit. p.222/223.

⁵ - Je m'appuie sur l'ouvrage de F. PERROT, *Le vitrail à Rouen*, publié avec le concours du Fonds d'intervention culturelle et de la Caisse nationale des monuments historiques, 1972, p. 43/46 : la technique du vitrail et sur mes connaissances personnelles, un de mes proches réalisant des vitraux depuis plus de quinze ans dans l'atelier d'un maître-verrier formé à Chartres. Les élèves sont initiés aux notions de dessin et carton préparatoires, numérotage et découpage des pièces, assemblage au plomb, masticage, vergettes, barlotières... J'évoque rapidement les techniques de fabrication des verres colorés au Moyen Age.

perturbée par des hasards artisanaux propres à inspirer à l'écrivain certains infléchissements du récit.



0- Les donateurs : la confrérie des poissonniers.
 1/2/3 – Enfance de Julien.
 4/5/6- Julien quitte sa famille, pour échapper à son destin, il se met au service d'un seigneur : il le sert à table, le soigne dans sa maladie.
 7/8/9- Il l'assiste au moment de sa mort, épouse sa veuve, part pour la guerre.
 10/11/12- Soldat, il dort sous une tente ; ses parents arrivent en sa demeure ; sa femme les accueille.
 13/14/15- ? Julien croit à un adultère et tue ses parents. Sa femme lui révèle sa méprise.

16/17/18- Avec sa femme, Julien part en pénitence, fonde un hôpital, se fait passer.
 19/20/21- Julien est appelé de nuit par le Christ.
 22/23/24- Julien et le Christ passent le fleuve. La femme de Julien les attend et les guide avec une lampe. Le couple accueille le Christ.
 25/26/27- le Diable. Il tente Julien dans sa barque, puis, dans leur lit, les époux ayant fait vœu de chasteté.
 28/29/30- Julien et sa femme meurent saintement. Deux anges les encadrent.
 31- Le Christ en majesté.

Ainsi, les cases 10-12 indiquées sur le schéma de Langlois, inséré ci-dessus, doivent se lire en boustrophédon. De même la reproduction d'une scène quasi identique : un couple de pèlerins (cases 11 et 16) susceptible d'induire en erreur le contemplateur du vitrail, requerrait mention écrite d'un IVLANVS permettant de différencier le couple parental des époux Julien. Le légendage latin, rappelle paradoxalement que l'*illeteratus* – mais pas pour autant latiniste – n'a pas d'âge, puisque au XIIIe siècle déjà, on pouvait déplorer des fidèles qu'ils fussent « assez simples d'esprit pour ne pas savoir distinguer entre un saint et son image »¹. Ces scènes « en miroir » seraient

¹ - D. ALEXANDRE- BIDON, « Une foi en deux ou trois dimensions ? Images et objets du faire croire à l'usage des laïcs », *op.cit.* p.1165.

ainsi à la source de la *fons vitae* narcissique où Julien, suicidaire, se mire dans le visage de son père :

« Et un jour qu'il se trouvait au bord d'une fontaine, comme il se penchait dessus pour juger de la profondeur de l'eau, il vit paraître en face de lui un vieillard tout décharné, à barbe blanche et d'un aspect si lamentable qu'il lui fut impossible de retenir ses pleurs. L'autre, aussi, pleurait. Sans reconnaître son image, Julien se rappelait confusément une figure ressemblant à celle-là. Il poussa un cri ; c'était son père ; et il ne pensa plus à se tuer. »¹

Flaubert use véritablement des effets optiques, de la verrière à sa *Légende*, pour créer ce double jeu « réflectif » qui permet une véritable mise en abyme du parricide dans le récit. Le vitrail « historique » est bien le subterfuge d'une esthétique du visuel qui transforme le matériau légendaire en un kaléidoscope d'images. La pieuse verrière ne garantit ainsi aucunement la dimension religieuse du conte puisque Flaubert va en détourner les effets.

En analysant le vitrail avec la classe, on insistait donc sur le programme décoratif, mais surtout théologique et spirituel des « fenêtres de lumière ». Leur « *lux mirabilis et continua* »² magnifie, en l'église, la beauté terrestre, elle permet d'y parler de Dieu ; augmentée des *luminaria* et *lampades*, elle glorifie ces temps d'une liturgie dans laquelle « l'invisible se manifeste, de manière sacramentelle (*sacramentaliter*), dans le visible »³. De fait, la symbolique des couleurs dans le déambulatoire – accord dominant de rouge (au Sud) et de bleu (au Nord) – rappelle qu'entre « l'Ancien et le Nouveau Testament s'est levée, à l'Orient, la lumière du Christ »⁴. On attire l'attention sur l'introduction d'images sacramentelles⁵, soulignant la destination liturgique de la verrière : l'onction des malades (cases 6/ 7/ 17) ou extrême – onction, qui rappelle qu'au Moyen Age, la popularité de saint Julien devait beaucoup à son rôle reconnu dans l'accompagnement des mourants ; le mariage (case 8) : un prêtre procède à l'échange des consentements par les mains jointes de Julien et de la veuve ; le sacrement de pénitence-réconciliation dans le dernier quadrilobe signifié par les œuvres charitables du couple. Si le temps l'autorise, comparer le programme assez simple de la verrière rouennaise avec le vitrail de *Saint Julien l'Hospitalier* de la cathédrale de Chartres (n°21-chœur : <http://www.vitraux-chartres/fr> → vitraux narratifs), à peine antérieur de quelques décennies (1215-1225) montre la valorisation du sacrement, « signe visible d'une réalité invisible » (Saint Augustin), dans ce dernier : onze médaillons (sur les trente du vitrail) l'illustrant, faisant figurer par exemple l'enterrement des parents. Alors que le Diable en a disparu, Julien y apparaît d'ailleurs nimbé dès le début de son existence (médaillon 6), signe indiscutable de sa prédestination au salut.

Dans *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, Flaubert nous invite, par la clause contée, à lire le vitrail « à rebours », dans un mouvement inversé du haut vers le bas, de la fin vers le début du récit, signifiant par là-même qu'il est aussi susceptible d'en

¹ - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, op.cit. p.56, III, l.51/57.

² - *Le vitrail roman et les arts de la couleur, Nouvelles approches sur le vitrail du XIIe siècle*, Revue d'Auvergne, 2004, p.85, A. SPEER, *Lux mirabilis et continua. Remarques sur les rapports entre la spéculation médiévale sur la lumière et l'art du vitrail*.

³ - *Ibid.* p.95.

⁴ - *La cathédrale de Rouen, une visite guidée*, op.cit. p.21.

⁵ - Ce qui offre l'opportunité de rappeler la symbolique, le sens et le rôle du septénaire sacramentel, adopté au 12^e siècle.

biaisier les significations. Ainsi, la figure diabolique de la verrière de Rouen (cases 25/26/27) « réapparaît » au début de la *Légende*, comme pour contredire la sainteté julienne inscrite, *ab initio*, en son titre : « ...il revoyait le grand cerf noir, sa prédiction l'obsédait ; il se débattait contre elle. « Non ! non ! non ! Je ne peux pas les tuer ! » puis il songeait : « Si je le voulais, pourtant ?... » et il avait peur que le Diable ne lui en inspirât l'envie. »¹

Une collection « junior » s'était intitulée : « Et si c'était par la fin que tout commençait ? » suivant l'indication, j'avais, en les guidant, demander aux élèves de relever les occurrences du motif du vitrail dans le récit. Celle du parricide est évidente, il fallait donc en chercher de plus implicites en s'appuyant sur des indices signifiants : couleur, vocabulaire, lieux..., qu'on soulignait. On finissait par trouver :

thème	citation	L
Chapelle – messe le meurtre de la souris.	« Un jour, <i>pendant la messe</i> , il aperçut, en relevant la tête, une petite souris blanche, qui sortait d'un trou, dans la muraille. Elle trottina sur la <i>première marche de l'autel</i> (...) Il frappa un coup léger (...) Une <i>goutte de sang</i> tachait la dalle. »	I, l.141/152
Première chasse	« Il vit reluire tout au loin, <i>un lac figé qui ressemblait à du plomb</i> . » « <i>dans les intervalles des branches, le ciel était rouge comme une nappe de sang</i> . »	I, l.284/285 l.324/325
Le palais moresque	« Les chambres, <i>pleines de crépuscule, se trouvaient éclairées par les incrustations des murailles</i> . » « Il y avait (...) <i>mille délicatesses d'architecture</i> , et <i>partout un tel silence</i> que l'on entendait le frôlement d'une écharpe ou l'écho d'un soupir. »	II, l.82/88
Le parricide	« Elle les coucha elle-même dans son lit (...) Le jour allait paraître, et, <i>derrière le vitrail</i> , les petits oiseaux commençaient à chanter. » « <i>Les vitraux garnis de plomb obscurcissaient la pâleur de l'aube</i> . » « <i>Le reflet écarlate du vitrail alors frappé par le soleil, éclairait ces taches rouges, et en jetait de plus nombreuses dans tout l'appartement</i> . ».	II, l.191/192 l.295 l.327/329
La pénitence	« il regardait (...) par <i>le vitrage</i> des rez-de-chaussée, les longues tables de famille... » « Le soleil, tous les soirs, <i>était du sang dans les nuages</i> ; et chaque nuit, en rêve, son parricide recommençait. »	III, l.25/26 l.36/38
L'apothéose	« Et voilà l'histoire de saint Julien l'Hospitalier, telle à peu près qu'on la trouve, <i>sur un vitrail d'église</i> , dans mon pays. »	III, l.204/205

On s'apercevait que le vitrail était au sens littéral, l'âme de plomb et « le fil rouge » de la narration, que Flaubert architecturait les lieux à la manière d'églises ou de cathédrales² où, chaque fois, la présence de verrières était explicite ou induite, qu'enfin, tache fluide ou cernée, le sang meurtrier suintait de ligne en ligne, irradiant,

¹ - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, op.cit. p.36, I, l.359/362.

² - C'est assez évident pour le palais moresque, silencieux comme un lieu saint ; c'est suggéré pour des lieux, en apparence naturels, tel ce paysage « gothique » de la première chasse : « il se trouva sur la pointe d'une montagne tellement haute que le ciel semblait presque noir » (I, l.268/269) ou sa nef végétale : « Puis il s'avança dans une avenue de grands arbres, formant avec leurs cimes comme un arc de triomphe, à l'entrée d'une forêt. »(I, l.2989/2990).

fragment ou rosace, sur tout l'espace narratif de la *Légende*¹. « Hospitalier du sang »², le vitrail, à l'inverse de la verrière rouennaise semblait assigner définitivement Julien au carnage, au parricide, substituant, en place de l'espérance du salut, l'irrévocable d'une condamnation. C'est l'impression qui dominait chez les élèves.

On notait au surplus, l'usage que fait Flaubert des *luminaria* et des *lampades* qui balisent le parcours de Julien et soutiennent les chatoiements du texte : « une lampe en forme de colombe brûlait » au-dessus du berceau, « sous le vacillement de la lampe suspendue » Julien rêve du grand cerf noir, « sous la lumière du candélabre qui éclairait la table » se tiennent les vieux parents, sa femme constate le meurtre « une lumière à la main », le parricide soulève un corps meurtri « pendant que de l'autre main, il s'éclairait avec un flambeau », la « petite lanterne » accompagne le passeur³... On remarquait, au long du récit, les alternances diurnes, nocturnes, aurorales ou crépusculaires, propres à diversifier les variations de lumière. Enfin, le déroulement de cette légende prise sous les feux croisés de « prunelles ardentes », celles du Bohême, du cerf, de la surnoisserie animale, du lépreux aux « yeux plus rouges que des charbons »⁴, qui focalisent sur Julien un regard immanent et justicier. La critique a relevé dans la structure tripartite et l'organisation de *La Légende*, un effet mimétique : « Cette construction en trois blocs et le rétrécissement ogival de la dernière partie évoquent fortement la structure du vitrail de Rouen. »⁵. Il serait plus juste de dire que Flaubert est parvenu, en son texte, à intérioriser les réverbérations de la haute verrière, comme l'espace où elle se tient ; qu'il propose au lecteur d'y suivre les déambulations juliennes jusqu'en son déambulatoire ; qu'enfin, il a réussi ce merveilleux tour de plume d'opacifier « l'histoire de verre » en sa lumineuse polysémie : « L'œil se perd, ébloui, ivre de lumière, ne sait plus où se fixer. »⁶ Dans *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, cette présence colorée du fameux vitrail habille une liturgie narrative propre à traduire l'univers de la croyance qu'elle met en scène :

« Lettrés ou illettrés, très rares sont les fidèles qui décrivent ou identifient les scènes figurées sur les vitraux ou les murs des églises. Ils ne les voient qu'en taches de couleurs ou de lumière. Certains, tel Bernard de Clairvaux, ont relevé ce trait : « Vous montrez aux ignorants une image resplendissante de saint ou de sainte, et les voilà qui croient d'une foi d'autant plus vive que les couleurs les ont plus frappés. »⁷

¹ - La critique a développé la récurrence du thème du vitrail dans l'œuvre de Flaubert (à commencer par le « premier » des *Trois contes*, *Un Cœur simple*), celui des « verres colorés » (expérience qu'il souhaite mettre à profit pour *Madame Bovary*) ou des « taches » toutes picturales de son écriture. Une thématique que l'on a reliée aux nouveaux dispositifs optiques découverts par le XIXe siècle à l'origine d'une écriture romanesque plus visuelle et, en particulier pour Flaubert à ses hallucinations pathologiques qu'il avait converties en principe esthétique : « On sent les images s'échapper de vous comme des flots de sang », A. H. Taine [1^{er} décembre 1866], cit.in J. ALIDA JACQUIER, « La symbolique de Friedrich Creuzer et la *Tentation de saint Antoine*, Symbole et hallucination », en ligne : <http://flaubert.revues.org/1220>.

² - S. FELMAN, « La signature de Flaubert », *Revue des Sciences humaines*, n°181, 1981, cit.in H. LAROCHE, « Etre au parfum : la pyramide de Flaubert », *Romantisme*, n°107, 2000|1, P.23/36, en ligne : <http://flaubert.univ-rouen.fr> (Etudes critiques).

³ - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, *op.cit.* p.27, l.100 ; p.36, l.358 ; p.46, l.183 ; p.52, l.317, l.339.

⁴ - *Ibid.* p.59, III, l.122.

⁵ - P.-M. DE BIASI, Introduction aux *Trois contes* de G. Flaubert, *op.cit.* p.20.

⁶ - D. ALEXANDRE-BIDON, « Une foi en deux ou trois dimensions », *op.cit.* p.1161.

⁷ - *Ibid.* p.1162/1163.

2.3– Ad sanctos : Julien soumis à la question.

Incontestablement, c'est l'empreinte rouge de « l'assa-saint » que les élèves ont le plus naturellement suivi, étant, tout aussi naturellement, moins enclin au pardon que « Notre-Seigneur Jésus » qui transfigure l'existence du pénitent comme sa fin légendaire. Suite aux questionnaires sur le texte, les commentaires étaient (quasi) et majoritairement sans appel : « J'ai été surprise, je ne m'attendais pas à ce qu'un « assassin » devienne saint, c'est absurde ! ». Plusieurs élèves en appelaient d'ailleurs au souvenir d'un commandement non négociable à leurs yeux : « Tu ne tueras pas ! ». Que Flaubert donne de Julien l'image d'un homme tiraillé entre Bien et Mal, pulsions violentes et aspirations bienveillantes était recevable, même si cette violence pouvait choquer. Il se trouvait donc dans l'histoire de saint Julien quelque chose de « bizarre », de « pas très logique, normal, cohérent », bref puisque « tuer n'est pas un acte religieux », définitivement : « on ne devient pas saint quand on a tué ses parents ». La sainteté n'avait ainsi été concédée à Julien, par certaine, que dans son enfance pieuse et exemplaire : « au début il était un enfant sage, un « saint », mais seulement au début, puisqu'à la fin, Julien était loin d'être un saint, il a tué ses propres parents... ». Visiblement, le parricide marquait les imaginations, le parcours pénitentiel du héros tragique apparaissant presque subsidiaire. Il importait de revenir sur les événements en poussant les élèves à approfondir leur lecture, leur ressenti et leurs propres « idées reçues » : Qu'est-ce qu'un saint ? Le religieux exclut-il toute violence ? Julien est-il seulement coupable ? Le pardon : pourquoi ? Comment ?...

En dernière séance, j'invitais donc les élèves à se documenter sur des « saints » historiques ou modernes, à réfléchir sur le parcours du Julien flaubertien, sur celui de la *Legenda aurea*, pour répondre à cette première question : *Selon vous, qu'est-ce qu'un saint ? / une sainte ?* En début de séquence, le mot ne suggérait que quelques notions assez floues pouvant se résumer à : « un saint, c'est quelqu'un de bien » ou « qui fait des choses bien ». La progression, en fin d'étude, se révélait sensible. Un lien se faisait pour tous les élèves entre « saint » et « religion »/ « religion catholique » : un saint, est d'abord « une personne croyante » ou « une personne élevée dans le christianisme », « une personne catholique ». Par glissement, certains renvoyaient directement le saint à sa « maison-mère » : « Pour moi un saint ou une sainte est déjà pour commencer un religieux ou une religieuse » ; « Un saint pour moi c'est un religieux, qui est croyant, pratiquant, une personne qui a la foi ». D'où il s'ensuivait qu'un saint : « accomplit des prouesses pendant sa vie » ou : c'est « une personne ayant accompli des miracles parce qu'il a eu des liens avec Dieu ». Pour en finir avec le « Régulier », le saint le devient « si le pape « valide » ses actes saints. Si cela est validé alors le saint sera canonisé », mais « pas vivant ». Ayant obtenu de « Haute » lutte la validation de ses compétences, le saint est admis à exercer : « ils servent à guider les personnes et sont des modèles d'exemple ». On ne pouvait mieux dire... Sauf à introniser le saint dans le quotidien du croyant :

Chaque corps de métier à son saint, comme la Sainte Barbe chez les papiers se généralise sous la Troisième République. Les saints Michel pour les parachutistes. Des mitrailles sont en créées pour garder sur soi au dans un lieu pour se protéger, comme saint Christophe pour ceux qui utilisent les moyen moyen de transport.

Ceci étant, la *Légende de saint Julien l'Hospitalier* avait renvoyé face à face, le Régulier au Séculier. Un saint, c'était donc aussi « une personne normale », « une personne qui n'a rien d'exceptionnel » entendons « humaine », partant « pas forcément croyante ou religieuse »... qui va faire de « bonnes actions » ou des « actions bénéfiques aux autres comme : se mettre au service des autres, aider des familles en détresse, se faire pardonner, racheter une faute ». Un saint est ainsi « une personne qui fait le bien, mais cela ne veut pas dire qu'il ne fait pas le mal, mais dans ce cas il fait tout pour se faire pardonner ». Une personne donc, « un peu comme Julien » auquel on finissait par reconnaître, en ce dernier acte de sa légende, une certaine habilitation à la sainteté. Mais une ambiguïté ou un « malaise » demeurait, car Julien, lui, restait bien « exceptionnel », et être saint à sa manière exposait... à ne pas le devenir : « C'est une personne ordinaire (...) qui a des qualités et des défauts. (...) Puis par des « aventures » peut faire des choses, des actes terribles, impardonnables comme tuer sa famille ». Retour au paradoxe de « l'assa-saint »... Une copie avait cependant saisi plus justement le don et le pardon de Julien :

Un saint est quelqu'un qui, selon l'Église, a mené une vie exemplaire. Comme Père Térésa qui a sacrifié sa vie pour ceux qui vivaient dans des taudis.

Donc Julien, au début de l'histoire, n'est pas un saint car il a tué ses parents. Dans les Évangiles, on dit qu'il faut respecter et ne pas briser ses parents, ça fait partie des commandements.

Mais Julien s'est fait pardonner car il a fait des choses bien en se sacrifiant quand il se couche sur le lépreux. Alors que pendant au Japon, on ne lui aurait jamais donné à manger si à terre car on croyait que de toucher les personnes atteintes de la lèpre nous contaminait. Julien, lui, a été jusqu'à servir le lépreux dans ses bras.

Donc Julien est un saint parce que il s'est sacrifié pour le lépreux. Un saint n'est pas seulement une personne bien comme Père Térésa. Il peut être comme Julien qui a tué ses parents mais qui s'est fait pardonner en se sacrifiant.

Si de Mère Térésa à Julien, les verbes « sacrifier » et « consacrer » demandaient quelque réajustement, il n'en demeurait pas moins que l'expiation de Julien prévalait enfin sur son parricide. Julien n'était pas un « modèle d'exemple » mais son sacrifice final le devenait. Et la clef de l'énigmatique *Légende de saint Julien l'Hospitalier* avait finalement été trouvée. Car, dans sa légende « Flaubert revisite le récit de la Passion, en restituant au sacrifice l'outrance qui le caractériserait dans la pratique archaïque.

Le propre du sacrifice, semble dire *La Légende*, c'est de réclamer du sang pour purifier le sang versé. »¹. Le matériau du légendaire a ouvert à la voix narrative les voies mêlées du sacré et du profane, du paganisme et du christianisme, rétablissant une syntaxe inspirée à ces fameux « mots sans suite » de la « vraie » prédiction : « Ah ! ah ! ton fils !... beaucoup de sang !... beaucoup de gloire !... toujours heureux !... »². Car, ce que le Bohême annonce pour le fils à son père, peut bien être ce parcours sacrificiel multiple menant à la gloire du Salut et de la réconciliation *in caelo*. Au sens littéral, ce rougeoiement de la *Légende* est bien celui du sang versé par les instincts meurtriers de Julien, mais symboliquement, le « fil rouge » du parricide dégotte la couleur du Sacrifice et de l'Offrande, du Martyre et de l'Amour. Julien, sacrificateur et victime, pécheur et martyr, offre finalement par la volonté du verbe flaubertien le modèle d'une sainteté « paradoxale ». Reprenons donc, depuis l'origine :

Legenda aurea	La Légende de saint Julien l'Hospitalier
« ...trouvant deux personnes endormies, il suppose que c'est sa femme avec un adultère, tire son épée sans faire de bruit et les tue l'un et l'autre ensemble ».	« Il se recula, croyant devenir fou ; mais il revint près du lit (...). Un homme couché avec sa femme ! Eclatant d'une colère démesurée, il bondit sur eux à coups de poignard ; et il trépignait, écumait, avec des hurlements de bête fauve. » ³

Le meurtre de la *Legenda* est à la fois accidentel (il « tua son père et sa mère sans le savoir ») et légitime au regard des droits du seigneur et époux. L'assassinat de la *Légende* est un acte de folie furieuse mais la thérianthropie qui s'y manifeste lui dénie son caractère irrémédiable. Dans la logique de *La Légende*, Julien agit dans l'inconscience de lui-même, sous le coup d'une volonté supérieure ; dans cette même logique, la purification de ce crime de sang a déjà eu lieu. Dans chacune de ses phases sanguinaires, Flaubert plonge son personnage dans un état de torpeur, que le lecteur peut juger névrotique ou inspiré⁴ :

- Chasse 1 : « Mais Julien ne se fatiguait pas de tuer (...) *ne pensait à rien, n'avait souvenir de quoi que ce fût. (...) tout s'accomplissant avec la facilité que l'on éprouve dans les rêves.* »⁵ - « *Il contemplait d'un œil béant l'énormité du massacre, ne comprenant pas comment il avait pu le faire.* »⁶
- Chasse 2 : « *Alors son âme s'affaissa de honte. Un pouvoir supérieur détruisait sa force...* »⁷
- Parricide : « *Elle avait obéi à la volonté de Dieu, en occasionnant son crime...* »¹

¹ - C. MATTHEY, *L'Écriture hospitalière*, op.cit. p.117.

² - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, op.cit. p.26, I, l.85/86.

³ - *La Légende dorée* de Jacques de Voragine, édition Etonnants Classiques de *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, op.cit. p. 75 ; *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, *ibid.* p.50, II, l.303/310.

⁴ - Sans doute « inspiré » également par l'univers des contes. On songe bien sûr à « La Belle et la Bête » popularisé par J-M Le Prince de Beaumont, où le sortilège qui bestialise le personnage exigera le sacrifice de la jeune fille ; on songe également à « L'oiseau d'or » de J. et W. Grimm, où le renard qui a aidé le jeune héros à surmonter ses épreuves, le supplie de le tuer, retrouvant ainsi, in fine, sa forme humaine. Dans *La Légende*, le charme est rompu au « chant d'un coq » (p.49), référence à la fois folklorique et évangélique.

⁵ - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, op.cit. p.34, l.300/304. – Souligné par moi.

⁶ - *Ibid.* p.35, l.326/328.

⁷ - *Ibid.* p.48, II, l.233.

Conjointement, les « victimes » de Julien s'offrent à leur sacrifice. A commencer par celle de la « vraie » première chasse, cette petite souris blanche par laquelle, avec les mêmes délices que son personnage, Flaubert exécute toute la mignonnerie du conte, et qui revient, chaque dimanche, « pendant la messe », « sur la première marche de l'autel », satisfaire l'affût de l'enfant². L'irréalité des autres chasses tient de l'infinité des bêtes qui, dans une énumération adamique, « se présentent » d'elles-mêmes à Julien³ ; dans la « supplication » qui les humanise, évoquant, selon Joseph de Maistre, les choix du rituel antique : « On choisissait (...) les plus doux, les plus innocents (...) dans l'espèce animale, les victimes les plus *humaines*, s'il est permis de s'exprimer ainsi »⁴. Enfin, les créatures immolées dardent sur Julien l'infinité mystique de leurs prunelles « comme si le firmament eût fait pleuvoir dans la forêt toutes ses étoiles »⁵, en un regard mirant celui du Christ : « Et ses yeux tout à coup prirent une clarté d'étoiles »⁶.

A rebours de la première lecture, en inversant le parcours Julien, on devait comprendre que dans cette prédation sacrificielle, initiée sur l'autel chrétien mais traversée de réminiscences païennes, s'originait l'apothéose rédemptrice. La déambulation sanglante de Julien peut se lire « comme une dérobadie systématique aux requêtes excessives du divin : les meurtres répétés des animaux sont autant d'offrandes qui tentent de calmer l'appétit incommensurable du dieu »⁷. Finalement, sous l'emprise de cette « rage de tuer » que les élèves reprochaient à Julien, mais qui participe de sa nature, Julien tue... pour ne pas tuer. Les bêtes s'offrent aux coups du chasseur/sacrificateur, suppliantes (de *supplicium* : le supplice et l'offrande) et adjuvantes. Elles sont l'exutoire, le « trompe-violence »⁸ qui libère chaque fois ses pulsions meurtrières, jusqu'à l'ultime : « Sa soif de carnage le reprenait ; les bêtes manquant, il aurait voulu massacrer des hommes »⁹. Alors, « selon la volonté de Dieu », se présentent à leur tour, offertes dans la passivité de leur sommeil, la mère-cigogne et le père-renard...

Dans la perspective du sacrifice païen, médiation entre l'homme et le divin, les carnages répétés sont autant de libations sanglantes à offrir à une autre soif, celle, inextinguible, d'un dieu. Dans la perspective testamentaire, ils rappellent les holocaustes de Noé pour apaiser la malédiction divine et l'injonction génésiaque : « Soyez la crainte et l'effroi de tous les animaux » (Gn, 9, 1) ; ils évoquent le sacrifice d'Abraham pour obéir à l'exigence terrible. Ils sont la première offrande, dédaignée,

¹ - *Ibid.* p.53, L.351.- Souligné par moi.

² - « Elle trottina sur la première marche de l'autel (...). *Le dimanche suivant*, l'idée qu'il pourrait la revoir le troubla. *Elle revint. Et chaque dimanche, il l'attendait...* » - A noter que l'enfant reste « stupéfait » de son premier crime.- Souligné par moi.

³ - « ... d'autres chevreuils *se présentèrent*, d'autres daims, d'autres blaireaux, d'autres paons, et des merles, des geais, des putois, des renards, des hérissons, des lynx, une *infinité de bêtes*, à chaque fois plus nombreuses. », *Et tous les animaux* qu'il avait poursuivis *se représentèrent*, faisant autour de lui un cercle étroit. » - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, *op.cit.* p.34, I, L.291/297, p.50, II, L.288/289.

⁴ - « *Elles tournaient autour de lui, tremblantes, avec un regard plein de douceur et de supplication.* », *ibid.* p.34, L.297/298. - Joseph de Maistre, *Eclaircissement sur les sacrifices*, *cit.in.* R. GIRARD, *La violence et le sacré*, Hachette/Littératures, coll. Pluriel, 1998, p.11/12. - J. De Maistre fustige la démesure sacrificielle du paganisme, dénigrant les religions de l'Antiquité, ce qui ne pouvait satisfaire Flaubert : « je viens d'avalier *tout* l'odieux Joseph de Maistre », A G. Sand, 3 février 1873.

⁵ - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, *op.cit.* p.48, L.242/243.

⁶ - *Ibid.* p.61, III, L.194/195.

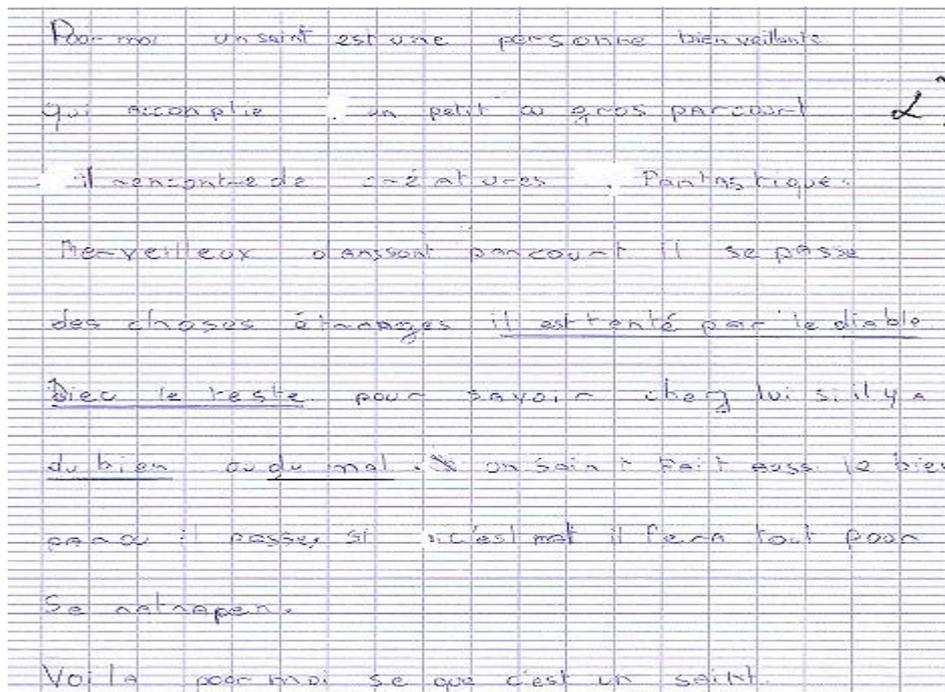
⁷ - C. MATTHEY, *L'Écriture hospitalière*, *op.cit.* p. 107.

⁸ - R. GIRARD, *La Violence et le sacré*, *op.cit.* p.14.

⁹ - *Ibid.* p.50, II, L.288/289.

d'où devait issir le premier meurtre, la violence de Caïn, symboliquement associée à la sphère animale : « Le péché est tapi à ta porte, il te convoite. » (Gn, 4, 7). Cela, Flaubert, sans doute, l'a métaphorisé dans la traque insidieuse, la sauvagerie julienne, et littérisé en « une prunelle éteinte qui le brûla comme du feu »¹. Il était possible d'évoquer cette théologie du sacrifice, participant des rapports souvent conflictuels, transgressifs, de l'homme au divin : la « colère des dieux » n'est pas une notion étrangère à l'amateur de « Clash of the Titans » ou plus ingénument d'Astérix... Il convenait de souligner aussi que le sacrifice, détournement salutaire et ritualisé de la violence, participe de l'équilibre communautaire : « ce sont les dissensions, les rivalités, les jalousies, les querelles entre proches que le sacrifice prétend d'abord éliminer, c'est l'harmonie de la communauté qu'il restaure, c'est l'unité sociale qu'il renforce. »². Violence détournée, canalisée, institutionnalisée par le religieux, qui renvoie à l'individu la responsabilité de ses actes violents : « Le péché est tapi (...) il te convoite. Mais toi, commande-lui » (Gn4, 7).

S'il était dans le dessein de Dieu que Julien laisse libre cours à sa violence, c'est qu'il s'y tient aux aguets de cette volonté-là, ce que signifiait la symbolique du chasseur/chassé, le cerf christique. Dieu ne veut pas le mal, il le permet. Dans la tension entre bien et mal siège la mise à l'épreuve, ce qu'avant Julien, Jules avait compris :



Pour moi un saint est une personne bienveillante
 qui accepte un petit ou gros péché
 il rencontre de créatures fantastiques
 merveilleux dansant partout il se passe
 des choses étranges il est tenté par le diable
 Dieu le teste pour savoir chez lui si il y a
 du bien ou du mal. On sait fait aussi le bien
 car on il passe si c'est mal il fera tout pour
 sa récupération.
 Voilà pour moi ce que c'est un saint.

Julien n'était donc plus une créature condamnable, se livrant « gratuitement » à sa férocité et cette dernière lui était aussi douloureuse, torturante. On se souvenait de sa « tristesse immense », de son accablement, de ce « mal de Julien » qui le tient trois mois au seuil de la mort³ suite au premier carnage, au meurtre de l'allégorique

¹ - *Ibid.* p.52, II, l.334.

² - R. GIRARD, *La Violence et le sacré*, *op.cit.* p.19.

³ - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, *op.cit.* p.36, l.350/351, p.37, l.363/368.

famille des cervidés, de ses défaillances et ses terreurs face aux armes susceptibles de tuer ses parents, de son refus de chasser « sorte de pénitence » qu'il s'impose afin de « détourner son malheur », de son exil volontaire des siens : « Mais il souffrait de ne pas les voir, et son autre envie devenait insupportable. »¹.

Difficile exercice spirituel que de se « faire violence » pour n'y pas céder. Et la « personne ordinaire » du saint rappelait aux élèves que du champ du littéraire à l'espace scolaire, les distances sont aussi merveilleusement illusoires que dans le parcours de Julien ; que la « violence gratuite » s'y exerce, que la « chasse » s'y pratique, surtout quand la victime est trop douce...

Violence ordinaire, biblique, évangélique... Dans la *Legenda aurea*, « le bien et le mal ne coexistent pas dans un tiède mélange »² : vices et vertus s'y affrontent dans des luttes destructrices ou des combats salvateurs ; l'intercession des saints, la rémission des péchés exigent en retour ces « macérations de la pénitence », ces « cilice(s) avec des pointes de fer » que Julien s'inflige³ ; les saints martyrs y défilent arborant les tenailles, le couteau d'écorcheur, l'épée sanglante de leurs tortures triomphantes ; les sanctions divines enfin peuvent y être exemplairement impitoyables, tels ces supplices réservés aux grands pécheurs, Pilate, Judas, « cet Œdipe juif »⁴, ennemis du Christ...

Un Christ qui apparaît lépreux « revêtu de la chair du péché », lançant, au terme du récit, un impérieux « J'ai soif », pour signifier que la passion chasseresse de Julien, le conduit sur le chemin de la Passion et du Sacrifice chrétien. Pour comprendre la douloureuse et violente accession de Julien à la sainteté, il fallait que les élèves puissent saisir que Flaubert, contrairement à l'obscur seigneur médiéval de Voragine, avait restitué à son saint le statut de martyr, que toute son existence, et pas uniquement son parcours pénitentiel final, devenait un véritable chemin de croix. Saisir aussi que, porteur du péché⁵, il est à l'image du lépreux, lui aussi ostracisé : sa bestialité rend son humanité méconnaissable, il porte des « signes particuliers » sur la peau⁶, on le fuit « en faisant des signes de croix », « on lui criait des menaces, on lui jetait des pierres » ; seuls les « plus charitables » lui font l'aumône d'un repas, une écuelle déposée, auvent fermé « pour ne pas l'apercevoir »⁷. Au corps meurtri du

¹ - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, op.cit. p.44, II, l.109/112.

² - A. BOUREAU, *La Légende dorée*, op.cit. p.141.

³ - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, op.cit. p.55, III, l.39 et 42.

⁴ - A. BOUREAU, *La Légende dorée*, op.cit. p.143.

⁵ - Pour ce saint Julien furieux et marqué *ab origine*, très différent de celui de la tradition hagiographique, Flaubert s'est inspiré d'une source plus stimulante, vernaculaire, la plus ancienne version française de la légende de saint Julien l'Hospitalier. Il s'agit d'une vie en vers octosyllabique du début du XIIIe siècle, et d'une vie en prose du milieu du XIIIe siècle, éditées par A. TOBLER EN 1899, mais dont Flaubert avait pu prendre connaissance à la Bibliothèque Nationale qui possédait quatre manuscrits de la version en prose. Dans cette vie en prose, apparentée au roman courtois, l'évocation de la naissance de Julien est significative : la nuit où la comtesse d'Anjou conçoit son fils, elle rêve qu'une bête sort de son ventre pour les dévorer, elle et son mari. – Cf. E. VINAVER, « Flaubert and the legend of saint Julian », en ligne : <http://flaubert.revues.org> et J-P. PERROT, « Le sens de l'errance dans la plus ancienne version française de la vie de saint Julien l'Hospitalier », in. *Voyage, quête, pèlerinage dans la littérature et la civilisation médiévales*, Senefiance, 1976, p.473/489, en ligne : <http://books.openedition.org/pup/4349>.

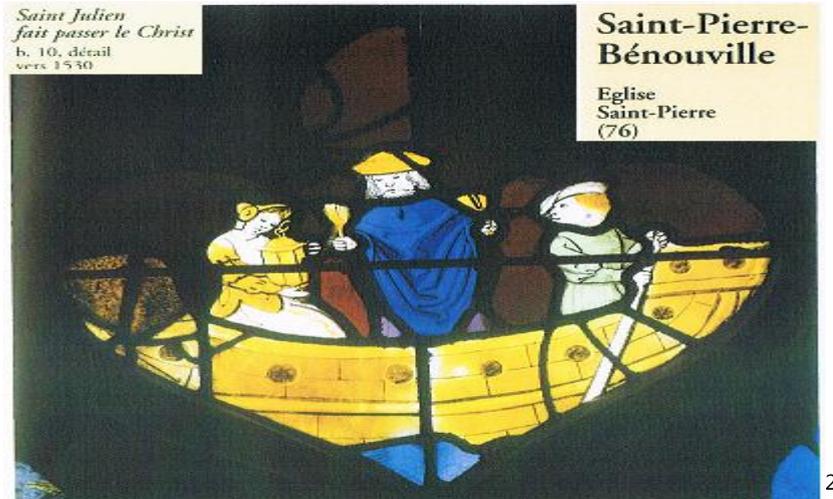
⁶ - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, op.cit. p.45, les parents donnent à l'épouse de Julien les preuves qu'il est leur fils : « Ils en donnèrent la preuve, en décrivant des signes particuliers qu'il avait sur la peau ».- La lèpre (de *lepīs* : écaille) ne ronge-t-elle pas dès les premières lignes, le château idéal et pourtant maléficié du conte : « Les quatre tours (...) avaient des toits pointus recouverts d'écailles de plomb » (p.23).

⁷ - *Ibid.* p.54, III, l.6/11.

Christ lépreux, répond la flétrissure d'âme de Julien, désormais impur. Flaubert développe ainsi significativement la symbolique, à peine esquissée dans *La Légende* où le voyageur nocturne semble « malade, *comme couvert de lèpre* ». Les « bêtes puantes » qui traquent Julien miroitent elles aussi « les plaques de pustules écailleuses » et nauséabondes du Lépreux. On rappelait donc le sens du « corps malade », lépreux, au Moyen Age, signe : du péché originel, d'une faute, donc de la victoire du mal, châtement de Dieu et « marque de sa présence », « participation à la croix, donc expiation, purification, occasion de salut. »¹. On illustre cet épisode amplifié, par des citations iconographiques et évangéliques :

Purification d'un lépreux
(Mt 8.1-4; Lc 5.12-16)

⁴⁰ Un *lépreux^s s'approche de lui ; il le supplie et tombe à genoux en lui disant : « Si tu le veux, tu peux me purifier. »
⁴¹ Pris de pitié^s, Jésus étendit la main et le toucha. Il lui dit : « Je le veux, sois purifié. »
⁴² A l'instant, la lèpre le quitta et il fut purifié.
⁴³ S'irritant^h contre lui, Jésus le renvoya aussitôt.
⁴⁴ Il lui dit : « Garde-toi de rien dire à personne, mais va te montrer au *prêtre et offre pour ta purification ce que Moïse a prescrit^t : ils auront là un témoignage. »
⁴⁵ Mais une fois parti, il se mit à proclamer^r bien haut et à répandre la nouvelle, si bien que Jésus ne pouvait plus entrer ouvertement dans une ville, mais qu'il restait dehors en des endroits déserts. Et l'on venait à lui de toute part.



Les élèves avaient tout à fait bien compris la nature exceptionnelle du sacrifice de Julien, se donnant tout entier au lépreux. Julien, hospitalier, accueille le corps

¹ - S. CASTERA, « La peau et sa pathologie : Langage du corps et reflet de la pensée médiévale », in *Médiévales*, n°3, p.7/17, en ligne: <http://www.persée.fr/web/revues>, p.15.- « L'idée est courante au Moyen Age : l'homme cache en lui une animalité fondamentale que la maladie révèle et rend prévalente. Malade, il redevient bête sauvage » - L'animal envahissant stigmatisant le diable, l'enfer, l'angoisse de sa dévoration. – Humbert de Romans, maître général des Dominicains, encourage ses frères à prêcher aux lépreux. ; saint Louis, acte saint héroïque, lave les pieds des lépreux.

² - J.-F. DETREE/ E. RIDEL (dir), *Hommes et navires dans la lumière du vitrail normand*, Musée maritime de Tatihou, 2004, p.197, Le vitrail normand, miroir du salut : Le bateau dans la vie des saints au Moyen Age.

mortifère de l'autre, pour son salut, comme il hébergeait l'hôte monstrueux de sa lèpre morale, pour sa perdition. La parenté étymologique joue encore - *hospes/hostis* /hostie - : chasses et parricide n'auront été, qu'un « substitut sacrificiel à l'exigence divine de posséder « toute la personne » de Julien »¹.

La figure christique aura été immanente au récit, guidant Julien sur la voie prédestinée de son crime et de sa rédemption. Au cours de la première chasse, Julien chute sur le cadavre du bouc qu'il poursuivait : « la face au-dessus de l'abîme, et les deux bras écartés »². Dans la seconde chasse, sur un plateau dominant, il erre à travers « des croix vermoulues (qui) se penchaient d'un air lamentable », Golgotha spectral où rôdent des « hyènes effarées et pantelantes »³. Animalité symbolique encore : sacrifice biblique du « bouc émissaire », préfiguration du Rédempteur « mis à mort pour l'expiation des fautes humaines », annonce du désert érémitique de Julien ; hyène à la lâcheté féroce, mirant « l'homme double, faus et vagant »⁴ qu'est le chasseur en quête de lui-même. Dans la chambre du parricide, « des flaques de sang s'épalaient (...) le long d'un christ d'ivoire suspendu dans l'alcôve »⁵. Au seuil de son « ensevelissement » expiatoire, Julien se dépouille et s'humilie : « Il resta, pendant la messe, à plat ventre au milieu du portail, les bras en croix, et le front dans la poussière »⁶.

Julien aura donc accompli un long chemin de croix avant que de « se connaître lui-même » comme l'écrit J. De Voragine. Sa *felix culpa* lui aura enfin permis d'issir à lui-même dans sa solitude pénitentielle et hospitalière, exposé aux outrages des injures, de « l'air bestial des figures »⁷. Il y accepte enfin la volonté de Dieu, qui a permis que le mal entre dans son destin, sans échappatoire : « Il ne se révoltait pas contre Dieu qui lui avait infligé cette action »⁸. Il accède à l'amour des bêtes, partant à sa propre humanité, évoluant des affres du remords aux douleurs du regret⁹. La scène eucharistique de l'accueil du lépreux traduit aussi narrativement et symboliquement le sacrement de pénitence-réconciliation : accueil réciproque (l'hôte est l'hôte), écoute de la Parole impérieuse de Dieu (« Julien ! », « J'ai faim ! », « J'ai soif ! », « J'ai froid ! », confession de l'amour et du péché, accueil du pardon, toutes choses que signifie ce don de soi par lequel Julien, enfin, s'en remet à « Notre- Seigneur Jésus » qui l'emporte dans le ciel...

Julien, passant d'une rive à l'autre de lui-même, devient, rédimé, saint Julien l'Hospitalier, et, selon la volonté de Flaubert, maître en sa *Légende*, se sauve seul.

Les élèves avaient-ils, eux, décidé ou non de sauver Julien ? A la toute fin des explications et des débats, j'avais demandé à chacun, en tenant compte de tous les éléments de la vie du personnage, des notions religieuses qui avaient été clarifiées, d'imaginer la comparution de Julien devant son juge. Les verdicts restaient encore mitigés, foi, religion et raison en disputant bien différemment au XXI^e siècle. On s'en tenait, littéralement, à négocier des indulgences :

¹ - C. MATTHEY, *L'Écriture hospitalière*, op.cit. p.107.

² - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, op.cit. p.34, l.276/277.

³ - *Ibid.* p.47, l.220/223.

⁴ - L. CHARBONNEAU-LASSAY, *Le bestiaire du Christ*, op.cit. p.181 et p.290.

⁵ - *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, op.cit. p.52, l.325/327.

⁶ - *Ibid.* p.53, l.357/358.

⁷ - *Ibid.* p.54/55.

⁸ - *Ibid.* p.55. l.43.

⁹ - *Ibid.* p.55 : « Il contemplait avec des élancements d'amour les poulains dans les herbages, les oiseaux dans leurs nids, les insectes sur les fleurs ». – Son suicide manqué le fait évoluer d'une culpabilité morbide à une dynamique de conversion.

- Voici ta peine pour paricide involontaire et martyrisation d'animaux: 3 ans de travaux forcés, une amende de cinq mille pièces d'or qui iront au clergé et à la SPA et une interdiction de chasser de 17 ans >>

On contestait la prédestination, confondue avec une irresponsabilité irrecevable, et Julien était condamné à la double peine :

Mais pour avoir manqué avec cette histoire de vent qui parle l'argument de votre défense ont été rejetés - vous êtes jugé définitivement coupable. Vous serez condamné à la peine de Mort.

(Le 10 Juin) il est exécuté...

- BONJOURS JULIEN, TON VÉRITABLE JUGEMENT COMENCE MAINTENANT...

Mais une bonne moitié de la classe avait su distinguer du pécheur et du péché et accordait à Julien, au regard de sa pénitence, acquittement et absolution. Une copie avait été, en particulier, sensible à l'humanité du saint flaubertien :

Moi : " On ne voit bien qu'avec le cœur l'essentiel est invisible pour les yeux.

Tous le monde a vécu une expérience qui les a changé d'une manière telle qu'ils ne peuvent plus jamais redevenir la personne qu'ils étaient avant.

Le premier à demander pardon est le plus brave, le premier à pardonner est le plus fort et le premier à oublier est le plus heureux.

Tu as tué des vies humaines, les parents, des millions d'animaux, mais l'erreur est humaine.

Un jour tu ris, un autre tu pleures, un jour tu cries de joie, un autre tu cries de colère. La vie a des rebondissement. Tout homme a le droit à une dernière chance dans ce monde bien cruel.

Toi tu l'as méritée Tu as le pardon.

Se tromper est humain, chaque homme peut changer en bien ou en mal, pardonner est divin.

Dieu est le père de tout homme, il pardonne chaque péché de ses fils s'ils se repentissent. "

Avec un humour distancié, de bon augure pour l'approche du fait religieux, Théophile, nom prédestiné – mais le sait-il ? – avait, dans l'optique flaubertienne, décidé que c'était bien à Julien de se sauver, seul :

- Bienvenue ici, là, je me suis contenté comme eux, des procès, des enfers, moi, le juge Mura, je m'engage à ne faire aucun état d'âme en quoi que ce soit qui puisse nuire au procès, l'accusé de ce jour ne m'a rien dit. Julien, Julien comment? Ah oui c'est moi il n'a pas de moi de famille, ah ah suis-je bête! Bon vraiment en ce procès, alors... Julien Julien qui j'ai fait le vilain, massacre d'innocents en tout genre, meurtre au nom de Dieu, vous m'avez les curieuses... Ah j'apprécie, la so dévient intéressant! Tes parents ne doivent pas être très fiers, mais moi que je suis sûr de toi, ils sont morts!! Le Patriarche averti de beaucoup d'un casier Julien bébé, l'enfer te tient les bras!
 Mais voyez tout de même la suite, exil, pénitence, etc, humilité, bonnes actions, Ahh! la suite de dossier est d'un ennui si profond!!
 Qui est ce qui t'est passé par la tête mon petit Julien! Tu commences si bien! Et il a fallu que tu gâches tout, voilà que je me mets à pleurer à cause de toi! Mais c'est moi je me suis plus d'yeux, Maître Saton me les a fait manger, hein, c'est moi dire c'était fort gentil. Mais je devague je devague, bon si je calcule le nombre de jours vivants tués avec le nombre de semaines sachant que un animal vit 0,5, je devine la tout par le tout de taille de bébé-bûche, j'obtiens... Egalité?! don c'est pas possible ce n'est jamais arrivé! Mire des climats devant moi! Bon une que ce n'est Julien, se voir devant le laïcisme le chaise! Ce n'est ni que mais moi je me l'ai pas le chaise! Dans la vie les chaises ont souvent été influencées par Saton et Dieu, mais maintenant que tu dois faire sa chaise, tu seras seul à le choisir, alors, paradis ou enfer?

Julien ou saint ? Le Dieu de Flaubert est à son image, décidément ...normand.

Conclusion

Le presque tout d'un « à peu près ».

«*L'hagiographie était maintenant une branche perdue de l'art. (...) pour extraire le charme des légendes, il fallait la langue naïve des siècles révolus, le verbe ingénu des âges morts. Comment arriver, à exprimer aujourd'hui le suc dolent et le blanc parfum des très anciennes traductions de Jacques de Voragine ?... ».*

Flaubert hagiographe ?

Quand J.-K. Huysmans prête ces propos à son double littéraire, Durtal, en route vers leur conversion¹, ils déplorent ensemble, dans un esprit très « Fin de siècle », une décadence hagiographique et littéraire que Flaubert, vingt ans plus tôt, lorsqu'il entreprend sa *Légende de saint Julien l'Hospitalier*, aurait certainement infirmée. A lire la *Legenda aurea* de Voragine, on doute d'abord d'y pouvoir retrouver telle dolence et anémique arôme tant les tourments des prétendant(e)s à la sainteté y abondent, tant la violence s'y impose, physique, sociale, spirituelle, pour aspirer (à) la « bonne odeur de Jésus Christ »². Et puis, on l'aura bien compris, Gustave Flaubert le vitupérant, n'aurait jamais souffert qu'une mièvre ingénuité martyrisât la plumitive partie de son être, à savoir, lui, tout entier. C'est avec une verve revigorée que « l'Homme-plume » plonge aux sources de l'hagiographie, comme à celles de sa jeunesse, pour qu'aboutisse ce très ancien *Saint Julien*, affirmant par là-même que, non, rien ne saurait être perdu pour l'Art. Force à Durtal d'approuver :

« Cela est si exact que voici Gustave Flaubert qui a écrit d'admirables pages sur la légende de saint Julien- L'Hospitalier. Elles marchent en un tumulte éblouissant et réglé, évoluent en une langue superbe dont l'apparente simplicité n'est due qu'à l'astuce compliquée d'un art inouï. Tout y est, tout... »³

A notre tour d'approuver. Tout y est, effectivement dans cet « à peu près » d'une sainte légende médiévale transposée dit-on d'une verrière historiée. De la trame simple du légendier, le « génie de la transformation »⁴ de Flaubert a su tirer, conte, fable ou légende, une vie de saint où jaillit toute la piété inventive du siècle qui la conçut. Les élèves ne s'y sont pas trompés qui ont su apprécier, malgré les pièges du lexique, la richesse d'un récit que ses péripéties rendaient « captivant », la diversité d'un texte dont les détails « ajoutés » permettaient unanimement de « mieux imaginer » l'histoire. La jeunesse de nos lecteurs, comme l'âme populaire des premiers âges chrétiens, « aime les couleurs vives et les contrastes un peu criards »⁵

¹ - J.-K. HUYSMANS, *En route*, Paris, Stock, 1895, p.31, en ligne : <http://gallica.bnf.fr>.

² - L. CHARBONNEAU- LASSAY, *Le bestiaire du Christ*, *op.cit.* p.244.

³ - J.-K. HUYSMANS, *En route*, Paris, Stock, 1895, p.32, en ligne : <http://gallica.bnf.fr>.

⁴ - M. SCHWOB, *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, in *Spicilège*, *op.cit.* p. 223.

⁵ - H. SAVON, préface à *La Légende dorée* de Jacques de Voragine, *op.cit.* p.9.

dont *La Légende* à l'exemple de la *Legenda* a su se parer, puisant, pour mieux séduire, aux traditions orales, folkloriques, païennes et chrétiennes.

« Et l'histoire de Julien n'a sans doute point d'autre origine. Gustave Flaubert, qui en fit un conte si riche, la recueillit à peine entr'ouverte, comme une timide fleur du peuple. C'est une églantine sauvage près de la somptueuse chair de velours d'une rose cultivée. Il faut se pencher très bas pour ne pas perdre son parfum. Elle naquit parmi d'autres contes qui ne sont pas chrétiens, où les bêtes et les prêtres prononcent des oracles, (...) où les héros criminels sont condamnés à passer éternellement les voyageurs sur des rivières tumultueuses, où les pauvres et les lépreux sont reconnaissants et divins. Elle est si lointaine et si humble que tout y est incertain. »¹

De toute évidence, saint-Polycarpe s'est incliné fort bas afin que sa parole pût distiller ce modeste et capiteux parfum qu'un conteur cohoberait sous couvert d'humilité. Car l'incertain a donné toute licence à ce démon de « l'indécidable » qui préside à l'élaboration de *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, ce récit hagiographique qui, pour emprunter à Péguy, « nous séduit de Dieu ». Œuvre de détournement subtile que cette « vie de saint Julien » pour laquelle Flaubert, avec cet « art inouï » que lui reconnaît Huysmans, mais pas lui seul, a tant emprunté à l'hagiographie. La « couleur amusante »² qu'il comptait donner à sa *Légende* devait ainsi finalement rougeoyer du statut qu'il allait octroyer à un saint populaire, mais obscur, pour qu'à l'exemple des récits de martyres de la *Legenda aurea*, « la rhétorique, le spectaculaire, l'horrible et le merveilleux y pénètrent à flots »³. En ces temps qui popularisent la religion catholique et vulgarisent son enseignement, l'Eglise intègre « des cultures orales dans le système scripturaire du christianisme (...), incline la richesse païenne des coutumes et des récits populaires vers le dogme et la liturgie »⁴. C'est alors que déferle dans la *Legenda aurea*, comme l'a écrit J. Le Goff, « la grande vague folklorique des XIIe- XIIIe siècles » qui allait communiquer à la tradition hagiographique son « extraordinaire exubérance »⁵. Flaubert procède semblablement, avec une égale exubérance, mais son dogme est artistique, sa liturgie narrative. A l'exemple de la *Legenda* encore, il nourrit son récit des Ecritures, y croise exégèse et herméneutique, objets du faire croire et croyances. À l'exemple de la *Legenda* toujours, l'histoire de saint Julien s'affirme bien être celle de l'hospitalité : « La force de la *Légende dorée* réside en sa capacité d'accueil et d'assimilation »⁶. A l'exemple de la *Legenda* enfin, qui décline tout suspens narratif, dans *la Légende de saint Julien l'Hospitalier*, comme l'avait écrit fort justement un élève : « on sait d'avance ce qui va se passer ». S'il reste « l'incertain » du comment, tout est bien effectivement déterminé dès les premières lignes du récit et, n'en déplaie aux plus sceptiques de nos élèves, l'impardonnable parricide est prédestiné à la sainteté. Flaubert y veille. Il n'est, comme dans la *Legenda*, pas le seul :

¹ - M. SCHWOB, *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, in *Spicilège*, *op.cit.* p. 222.

² - « Tu me demandes ce que je fais, voici : je prépare ma légende et je corrige Saint Antoine. Je lis des bouquins (...) Je trouve des détails superbes et neufs ; je crois pouvoir faire une couleur amusante. », À Louis Bouilhet, [1^{er} juin 1856], in *Dictionnaire Flaubert*, *op.cit.* p.405.

³ - H. SAVON, préface à *La Légende dorée* de Jacques de Voragine, *op.cit.* p.9.

⁴ - A. BOUREAU, *La Légende dorée ...*, *op.cit.* p.217.

⁵ - A. BOUREAU, *La Légende dorée ...*, *op.cit.* p.218.

⁶ - A. BOUREAU, *La Légende dorée ...*, *op.cit.* p.212.

« Le Tout-Puissant est au début comme à la fin de cette histoire, nous sommes avec Lui, nous regardons Julien d'en haut, sans bien comprendre Ses impénétrables desseins, mais assurés par l'Eglise que tout finira bien ; oui, oui, il tuera son père et sa mère mais n'ayez crainte, bonnes gens, c'était prévu ; toutes les précautions sont prises : puisqu'on vous dit que c'est un Saint ! »¹

Un saint, assurément, un de plus dans le *Corpus flaubertianum*, mais qu'on ne s'y laisse pas séduire, *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* est tout, sauf une hagiographie. Tout y est, tout... ?

« ...puis... puis... encore faudrait-il avoir une foi qui fût vraiment vive et croire à la sainteté (...) si l'on voulait tenter de l'exhumer et de la faire revivre dans l'œuvre. »²

A la différence de la *Legenda aurea*, la vie de saint Julien l'Hospitalier, par Flaubert, compte prétendre à beaucoup, sauf à l'édifiante exemplarité d'une « vie de saint ». Pour autant, ou pour cela, elle n'en reste pas moins, pour nos élèves, exemplaire.

Flaubert, moderne passeur de sens.

Exemplaire en effet, que ce conte qui concilie au plaisir d'une lecture concise et, somme toute, de l'avis général, distrayante, les satisfactions et les exigences pédagogiques. *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* ouvre les perspectives les plus riches à l'enseignement du français comme à celui de l'enseignement du fait religieux. La *Légende* flaubertienne ne peut assurément rien envier à la *Legenda aurea*, tant elle miroite, véritable filon littéraire ou trésor de Golconde, de possibilités d'exploitation, et l'on sait que le syncrétisme dont elle porte, comme l'œuvre de l'écrivain, témoignage, les pouvait élargir, en tenant compte des réalités et de la composition de nos classes. La *Légende* autorise en outre avec bonheur le croisement des disciplines - histoire, histoire des arts - et la diversification des activités. Par le lexique, les images, les références artistiques, les citations des Ecritures, l'intrication des mythes, les renvois aux religions antiques, l'incursion dans l'univers du légendaire médiéval, mêlant merveilleux chrétien et païen, le petit texte de Flaubert est à lui seul une véritable « bible » pour le partage et la transmission du « fait religieux » avec les élèves, lesquels intiment de faire des choix qu'on espère judicieux. Le « petit Julien l'Hospitalier »³ comme Flaubert le désignait lui-même, est une magnifique litote d'une trentaine de pages, qui justifierait à elle seule une programmation annuelle. Mais, malgré toute leur bonne volonté - et ils ont en fait preuve -, on ne saurait, et on n'oserait, astreindre les élèves à l'exclusivité d'une lecture. Pour le moins, au regard de la densité de ce substrat religieux qui lui confère sa singularité, sa complexité et sa force imaginative, *La Légende*, est l'occasion, pour tous les « petits Julien » et leurs camarades, d'un excellent conseil de lecture :

« Tu ne lis pas assez de bonnes choses.- Un écrivain, comme un prêtre, doit toujours avoir sur sa table de nuit quelque livre sacré. »⁴

¹ - J.-P. SARTRE, *L'Idiot de la famille*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 1971, t. II, p.81.

² - J.-K. HUYSMANS, *En route*, Paris, Stock, 1895, p.31, en ligne : <http://gallica.bnf.fr>.

³ - À sa nièce Caroline, [17 octobre 1875], in *Dictionnaire Flaubert*, op.cit. p.405.

⁴ - À Louise Colet, [12 juillet 1852], in *Dictionnaire Flaubert*, op.cit. p.403.

Tous nos élèves n'ont pas vocation à être écrivain, mais à être éduqués à la complexité du monde dans lequel ils seront adultes. A défaut de livre de chevet, il est bon de savoir qu'un « livre sacré » ouvert sur la table de travail aide à comprendre l'identité culturelle de chacun, à saisir dans les arts la diversité des inspirations et la fortune de leur mise en œuvre, à accueillir les mentalités plurielles, et si l'on n'attend pas de collégiens qu'ils puissent en percer tous les arcanes, pour le moins, au détour de quelques pages feuilletées ensemble, qu'ils soient rendus disponibles à en recevoir l'éclairage. Tout y est, tout... excepté la foi, « l'âme mystique », disait Durtal. Tel est le paradoxe de cette vie de saint qui ne se donne pas pour telle, de cet écrivain qu'inspirent toutes les croyances mais qui n'aspire à aucune, de cette écriture du religieux qui ne convoque pas la religion. Paradoxe, peut-être, modernité, sûrement.

« Flaubert n'est pas croyant, mais l'instinct humain de la transcendance le fascine et de tous les écrivains de sa génération, il n'y en a probablement aucun qui ait consacré autant d'énergie intellectuelle et de patiente érudition à penser le fait religieux, les rites et la croyance, en développant une véritable mystique de la « sacro-sainte littérature. » »¹

N'en déplaise donc à la critique, cette « lèpre de la littérature », telle que Flaubert la qualifiait², il n'a pas manqué à la légende de saint Julien l'Hospitalier, selon Flaubert, cette « âme mystique » qui fait l'œuvre inspirée. Et la modernité de cette inspiration tient bien à la magnifique capacité d'accueil, à cette hospitalité, dont elle fait son sujet. La sainteté julienne, parce que paradoxale aux yeux de nos élèves, a eu l'heur d'ébranler leurs idées reçues, de les inciter à envisager ce quelque chose d'autre, étrange, étranger à sa propre pensée, à ses connaissances, qui aide à porter un regard différent, peut-être dessillé, sur son environnement culturel et sur le monde des hommes. Qui aide à réfléchir, différemment, à se donner aussi une autre image des choses d'aujourd'hui. Saint Julien, pèlerin, patron des voyageurs, passeur, passeur de sens... A l'exemple de Flaubert, terminons par une « illustration », celle de la *Légende* vue par un élève : tiens, comment a-t-il tiré ceci de cela ?...



¹ - P.-M. DE BIASI, *Gustave Flaubert, une manière spéciale de vivre*, op.cit. p.555.

² - « Chacun des arts a sa lèpre particulière, son ignominie mortelle qui lui ronge le visage : la peinture a le portrait de famille, la musique a la romance ; la littérature a la critique... », *Par les champs et par les grèves*, chap. XI, in *Dictionnaire Flaubert*, op.cit. p.412.

Remercions donc Flaubert et sa « *petite historiette (religioso-pohétique et moyenâgeusement rococo* »¹ pour cette entrée facilitante et consensuelle dans l'intelligibilité du fait religieux dont le véritable enseignement, comme l'écrira peu après sa mort son disciple, revient à l'*instituteur* :

« *S'il met l'Histoire sainte au même rang que la mythologie ; s'il appelle l'une « le récit des fables sacrées de l'Eglise chrétienne » et l'autre « le récit des fables sacrées du paganisme », pourra-t-on le blâmer, le réprimander ?* »
G. De Maupassant, *Conflits pour rires* (1882).²

Legenda ou/et *fabula*, le conte flaubertien séduit le jeune lecteur parce qu'il l'identifie immédiatement à ces œuvres « *qui choisissent le détour par le mythe ou l'imaginaire pour parler, autrement, du réel* »³ et quoi de plus *séducteur* que le détour pour l'esprit collégien, naturellement buissonnier ?

¹ - G. Flaubert, À Léonie Brainne [5] janvier [1876], in : *Dictionnaire G. Flaubert, op.cit.* p.406.

² - In *Contes et nouvelles*, Gallimard, La Pléiade, 2006, t.1, p.493-494.

³ - *Enseigner les faits religieux, Quels enjeux ?*, op.cit. p.113.

Bibliographie.

1. Enseignement du fait religieux :

BORNE Dominique et WILLAIME Jean-Paul (dir.), *Enseigner les faits religieux, quels enjeux ?*, Armand Colin, 2007.

DEBRAY Régis, *L'Enseignement du fait religieux dans l'école laïque*, Odile Jacob/Scéren, 2002.

DESCOULEURS Bernard et NOUAILHAT René, *Enseignement, littérature et religion*, Desclée de Brouwer, 2000.

MELLERIN Laurence et GRAND Jean, *L'homme et le divin, Aborder les religions par les textes*, Collection Histoire des religions, CRDP de Franche-Comté/ Desclée de Brouwer, 2001.

NOUAILHAT René, *Enseigner le fait religieux, un défi pour la laïcité*, Nathan, Les repères pédagogiques, 2003.

NOUAILHAT René et JONCHERAY Jean, *Enseigner les religions au collège et au lycée, 24 séquences pédagogiques*, CRDP de Franche-Comté/ Les Editions de l'Atelier, 1999.

2. La Légende de saint Julien l'Hospitalier, édition de référence.

FLAUBERT Gustave, *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, Etonnants Classiques, Flammarion, 2006.

3. La Légende de saint Julien l'Hospitalier, sources.

BOUREAU Alain, *La Légende dorée, Le système narratif de Jacques de Voragine*, Editions du Cerf, 2007.

CARMENT-LANFRY A-M, *La cathédrale Notre-Dame de Rouen. Une visite guidée*, Rouen, Iropa, 2006.

COSTE Florent, « Textes et contextes de La Légende dorée » de Jacques de Voragine », in *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, n°14 spécial, 2007, en ligne : <http://crm.revues.org/2581>.

LANGLOIS Eustache-Hyacinthe, *Essai historique et descriptif de la peinture sur verre ancienne et moderne*, Rouen, Edouard Frère, 1832, extrait p.32/39, en ligne : <http://auteurs.normands.free.fr/peintureverre.htm>.

LECOINTRE-DUPONT, « La Légende de saint Julien le Pauvre », in *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 3^e s., t. V, 1919-1921, p.149/150, en ligne : <http://flaubert.univ-rouen.fr/ressources>.

LE GOFF Jacques, *A la recherche du temps sacré. Jacques de Voragine et la Légende dorée*, Tempus, Perrin, 2011.

LESCROART Yves, *Rouen. La cathédrale Notre-Dame*, Momum, Editions du patrimoine, 2001.

A. Maury, *Croyances et légendes du Moyen-Age, nouvelle édition des Fées du Moyen Age et des Légendes pieuses*, Paris, Honoré Champion, 1896, p.257, en ligne : <http://gallica.bnf.fr/>

PERROT Françoise, *Le Vitrail à Rouen*, publié avec le concours du Fonds d'Intervention culturelles et de la Caisse Nationale des Monuments Historiques, 1972.

PERROT Jean-Pierre, « Le sens de l'errance dans la plus ancienne version française de la vie de saint Julien l'Hospitalier », in *Voyage, quête, pèlerinage dans la littérature et*

la civilisation médiévales, Seneffiance, Presses Universitaires de Provence, 1976, p.473/489, en ligne : <http://books.openedition.org/pup/4349>.

VINAVER Eugène, "Flaubert and The Legend of Saint Julian", in Bulletin of the John Rylands Library, 1953, 36(1), p.228/244, <https://www.escholar.manchester.ac.uk/>

VORAGINE Jacques de, *La Légende dorée*, 2 vol., traduction de J-B.M. Roze, Garnier Flammarion, (1967), 2005.

4. Trois Contes et La Légende de saint Julien l'Hospitalier, études critiques.
BANVILLE Théodore de, *Trois Contes par Gustave Flaubert*, compte-rendu critique, Le National, 14 mai 1877, *Revue Flaubert*, Etudes critiques, en ligne : http://flaubert.univ-rouen.fr/etudes/trois_contes.

BIASI Pierre Marc de, « *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* », in Flaubert, *Trois Contes*, Introduction, Le Livre de Poche/ Classiques, 1999.

- « L'élaboration du problématique dans *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* » in *Flaubert à l'œuvre*, éd. R. Debray-Genette, Textes et Manuscrits, Flammarion, 1980, p. 69/102.

COLONNA D'ISTRIA Denise, « Sur *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* », in Bulletin de l'Association Guillaume Budé : Lettres d'humanité, n°47, décembre 1988, p.365/378, en ligne : <http://www.persee.fr/web/revues>.

CZYBA Luce, « Roman familial, sadisme et sainteté dans *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* », in *Semen*, Revue de sémio-linguistique des textes et des discours, 9|1994 : *Texte, lecture, interprétation*, en ligne : <http://semen.revues.org/3229>.

DEBRAY-GENETTE Raymonde, « Du mode narratif dans les *Trois Contes* », in *Travail de Flaubert*, (coll.), Points / Seuil, 1983, p.135/165.

- « *Saint Julien* : forme simple, forme savante » in *Métamorphoses du récit. Autour de Flaubert*, collection Poétique, Editions du Seuil, 1988.

DESORTES Matthieu, « Qui va à la chasse ? Sur le *saint Julien l'Hospitalier* de Flaubert », *Romantismes* n°129, 2005|3 : *L'Imaginaire de la chasse*, en ligne : <http://www.persee.fr/web/revues>.

- *Les pratiques de la réécriture dans Trois contes de Gustave Flaubert*, en ligne : <http://www.univ-rouen.fr/flaubert-2003>.

ISSACHAROFF Michael, « *Trois Contes* et le problème de la non-linéarité », in *Littératures*, n°15, 1974, p.27/40, en ligne : <http://www.persee.fr/web/revues>.

LEHMANN Gérard, *La Légende de saint Julien l'Hospitalier, Essai sur l'imaginaire flaubertien*, Odense University Press, 1999.

LUND Hans Peter, *Gustave Flaubert, Trois contes*, Etudes littéraires, Presses Universitaires de France, 1994.

MARTINEZ Louis-Antony, « L'hallucination visuelle dans *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* », in *Revue Flaubert*, n°6, 2006, en ligne : <http://flaubert.univ-rouen.fr>.

- « L'hybridité générique de *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* : entre culture orale et culture scripturale », *Revue Flaubert*, n°9, 2009, *Flaubert et la confusion des genres*, en ligne : <http://flaubert.univ-rouen.fr>.

MATTHEY Cécile, *L'écriture hospitalière, L'espace de la croyance dans les Trois Contes de Flaubert*, Faux titre 316, Amsterdam/ New-York, Rodopi, 2008.

NYKROG Per, « Les *Trois contes* dans l'évolution de la structure thématique chez Flaubert », in *Romantisme*, n°6, 1973, p.55/66, <http://www.persee.fr/web/revues>.

MORGAN Naomi, « *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* ou la vision à travers la vitre », <http://www.imageandnarrative.be/inarchive/illustrations/naomimorgan.htm>.

REY Pierre-Louis, Préface et commentaires, Les clefs de l'œuvre, in Flaubert, *Trois Contes*, Pocket Classiques, Pocket, 1998.

- *Analyse de l'œuvre de Gustave Flaubert*, Les guides Pocket classiques, Pocket, 2004.

SCHWOB Marcel, « *Saint Julien l'Hospitalier* », préface à *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* de Gustave Flaubert, Paris, Ferroud, 1895 ; repris dans *Spicilège*, Mercure de France, 1896, in. *Le livre de Monelle/ Spicilège/ L'Etoile de bois / Il Libro della mia memoria*, UGE, 10|18, série « Fins de siècles », 1979, p.212.

VINKEN Barbara, « Trois contes » (extrait), in Trivium, 11|2012, *Gustave Flaubert. A l'Orient du réalisme*, en ligne : <http://trivium.revues.org/4264>.

WINDELS Loïc, « Le Bestiaire d'amour de Gustave Flaubert (1), Symbolique animale et désir amoureux dans *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* », in *Flaubert, revue critique et génétique*, 3|2010 : Le désir amoureux, <http://flaubert.revues.org/1196>.

5. Gustave Flaubert, études critiques.

BIASI Pierre-Marc de, *Gustave Flaubert, une manière spéciale de vivre*, Références Littérature, Le livre de poche, 2011.

- *Flaubert, L'homme-plume*, Découvertes Gallimard, 2002.

BOUVIER Agnès, DUFOUR Philippe, STÖFERLE Dagmar, « Flaubert et l'histoire des religions », *Flaubert, revue critique et génétique*, 4|2010 : *Flaubert et l'histoire des religions*, en ligne : <http://flaubert.revues.org/1246>.

BOWMAN Frank Paul, « Symbole et désymbolisation », in *Romantisme*, n°50, 1985, p.53/60, en ligne : <http://www.persee.fr/web/revues>.

GUINOT Jean-Benoît, *Dictionnaire Flaubert*, CNRS Editions, 2010.

LECLERC Yvan, « Les « animalités de l'homme »-plume », in *Revue Flaubert*, n°10, 2010, *Animal et animalité chez Flaubert*, en ligne : <http://flaubert.univ-rouen.fr/revue>.

NADEAU Maurice, *Gustave Flaubert écrivain. Essai*, Les Lettres nouvelles, Maurice Nadeau (1969), 1980.

NARR Sabine, « Flaubert et l'image légendaire/ légendée », in *Flaubert, Revue critique et génétique*, 11|2014 : *Les pouvoirs de l'image (I)*, en ligne : <http://flaubert.revues.org/2289>.

NEEFS Jacques, "L'exposition littéraire des religions" in *Travail de Flaubert*, (coll.), Points / Seuil, 1983, p. 123/134.

PHILIPPOT Didier, « Le rêve des bêtes : Flaubert et l'animalité », in *Revue Flaubert*, n°10, 2010, *Animal et animalité chez Flaubert*, en ligne : <http://flaubert.univ-rouen.fr/revue>

REED Arden, « Les taches de Flaubert », in *Flaubert, Revue critique et génétique*, 11|2014 : *Les pouvoirs de l'image (I)*, en ligne : <http://flaubert.revues.org/2289>.

THIBAUDET Albert, *Gustave Flaubert* (1935), Tel/ Gallimard, 1999..

WILDGRUBER Gerald, « L'imitation de Flaubert ou les Mystères de l'homme athée », in Trivium, 11|2012, *Gustave Flaubert. A l'Orient du réalisme*, en ligne : <http://trivium.revues.org/4266>.

6. Christianisme et Moyen Age, études critiques.

ALBERT Jean-Pierre, « Destins du mythe dans le christianisme médiéval », in *L'Homme*, tome 30, n°113, 1990, p.53/72, en ligne : <http://persee.fr/web/revues>.

ALEXANDRE-BIDON Danièle, « Une foi en deux ou trois dimensions ? Images et objets du faire croire à l'usage des laïcs », in *Annales. Histoire. Sciences sociales*, n°6, 1998, p.1155/1190, en ligne : <http://persee.fr/web/revues>.

CASTERA Sophie, « La peau et sa pathologie : Langage du corps et reflet de la pensée médiévale », in *Médiévales*, n°3, 1983, p.7/17, <http://www.persee.fr/web/revues>.

GOULET Monique, « De l'usage de l'hagiographie en Histoire médiévale », in *Ménestrel*, 1^{er} octobre| 8 février 2012, <http://www.menestrel.fr/>

GUIETTE Robert, « Symbolisme et « senefiance » au Moyen-âge », in *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n°6, 1954, p.107/122.

GUIZARD Fabrice, « De l'usage des animaux en histoire médiévale », in *Ménestrel*, 14 novembre 2013, en ligne : <http://www.menestrel.fr/>

SUARD François, *La chanson de geste*, Que sais-je ?, Presses Universitaires de France, 2003.

TDC| *L'église médiévale*, n°898, Scérén| CNDP, 15 juin 2005.

VAUCHEZ André, CHIFFOLEAU Jacques, HASENOHR Geneviève, SOT Michel, « Histoire des mentalités religieuses », in Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, 20^e congrès, Paris, 1989, *L'histoire médiévale en France. Bilan et perspectives*, p.151/175, en ligne : <http://www.persee.fr/web/revues>.

7. Christianisme, ouvrages de référence.

BEAUCHAMP Paul, VASSE Denis, *La violence dans la Bible*, Cahiers Evangile, n°76, 1991.

CHARBONNEAU-LASSAY, *Le Bestiaire du Christ* (1941), Albin Michel, 2006.

CHOLVY Gérard, *Christianisme et société en France au XIXe siècle*, Points| Histoire, Seuil, 2001.

CLAVIER Michèle, *Les sacrements*, Editions du Signe, 2005.

DUCHET-SUCHAUX Gaston, PASTOUREAU Michel, *La Bible et les saints*, Tout l'Art, Flammarion, 2006.

FEUILLET Michel, *Lexique des symboles chrétiens*, Que sais-je ? Presses Universitaires de France, 2009.

GANCEL Hippolyte, *Les saints qui guérissent en Normandie*, t.2, Editions Ouest France, 2009.

GIORGI Rosa, *Les saints*, Guide des arts, Hazan, 2004. France, 2004.

LABRE Chantal, *Dictionnaire biblique, culturel et littéraire*, Armand Colin, 2002.

LACOSTE Jean-Yves (dir.), *Dictionnaire critique de théologie*, Quadrige, Presses Universitaires de France, 2002.

LE GENDRE Armelle, *Comment regarder... une église. Histoire, culte, symboles*, Guide des arts, Hazan, 2014.

LEMAITRE Nicole, QUINSON Marie-Thérèse, SOT Véronique, *Dictionnaire culturel du christianisme*, Cerf| Nathan, 1994.

RENAULT Christophe, *Reconnaître les saints et les personnages de la Bible*, Editions Jean-Paul Gisserot, 2002.

SUIRE Eric, *Vocabulaire historique du christianisme*, Cursus, Armand Colin, 2004.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION : Avant Debray, Flaubert.

Flaubert et le fait religieux : la pensée religieuse d'un « fils de Voltaire ».....	1
A quel saint se vouer ?... : du texte sacré au sacro-saint texte.....	3
Pourquoi et comment lire <i>La Légende</i> au collège : une double problématique.....	7

I. RES LITTERAE : CONSTRUIRE UNE SEQUENCE AUTOUR DE St JULIEN

Introduction: « J'écris maintenant une petite niaiserie dont la mère pourra permettre la lecture à sa fille... » (G. Flaubert).....

1. *Legenda* : un texte à lire.

1.1. Suivre les programmes : un choix d'O.I conforme aux directives officielles.....	12
1.2. Un récit médiéval : lire <i>La Légende</i> en classe de 5 ^{ème}	13
1.3. Un conte problématique : lire <i>La Légende</i> en classe de 4 ^{ème}	17

2. Une œuvre programmatique : les perspectives flaubertiennes pour le fait religieux.

2.1. Le contexte de rédaction des <i>Trois Contes</i>	23
2.2. Sacré et profane : deux modalités d'écriture.....	24
2.3. Aborder l'histoire des arts avec Flaubert.....	33

II. RES GESTAE : L'ELEVE A L'EPREUVE DE LA SYMBOLIQUE DU TEXTE.

Introduction : « Quelquefois, dans un rêve, il se voyait comme notre Père Adam au milieu du Paradis, entre toutes les bêtes ... » (*La Légende...*).....

1. Le texte à l'épreuve des élèves.

1.1. Une séquence expérimentée en classe de 4 ^{ème}	46
1.2. De l'hagiographie: la <i>Legenda aurea</i> de Jacques de Voragine.....	51
1.3. Initier à l'intertextualité.....	57

2. Des déambulations du héros au déambulatoire du saint.

2.1. Spiritualité et animalité dans <i>La Légende de saint Julien l'Hospitalier</i>	67
2.2. Le texte à la lumière du vitrail.....	79
2.3. <i>Ad sanctos</i> : Julien soumis à la question.....	85

CONCLUSION : Le presque tout d'un à peu près.

Flaubert hagiographe ?.....	95
Flaubert, moderne passeur de sens.....	97

BIBLIOGRAPHIE.....	100
TABLE DES MATIERES.....	104
ANNEXES.....	106

Etude comparée de trois représentations de saint Julien dans l'art européen (1-3).

Saints au quotidien: sentiers de découvertes et assiettes patronymiques.

Les deux chasses de saint Julien: supports d'analyse (1-2).

La légende de saint Eustache dans la *Legenda aurea* de Jacques de Voragine (extrait).

Victor Hugo: *La Légende du beau Pécopin et de la belle Bauldour* (1841).

La Légende de saint Julien dans la *Legenda aurea* de Jacques de Voragine.

Plan de la cathédrale Notre-Dame de Rouen.

Vitrail de saint Julien l'Hospitalier, dessin de Melle E. Langlois (1832).

Vitrail de saint Julien l'Hospitalier, cathédrale Notre-Dame de Rouen.

Annexes.

Etude comparée de trois représentations de saint Julien dans l'art européen (1-3).

Saints au quotidien: sentiers de découvertes et assiettes patronymiques.

Les deux chasses de saint Julien: supports d'analyse (1-2).

La légende de saint Eustache dans la *Legenda aurea* de Jacques de Voragine (extrait).

Victor Hugo: *La Légende du beau Pécopin et de la belle Bauldour* (1841).

La Légende de saint Julien dans la *Legenda aurea* de Jacques de Voragine.

Plan de la cathédrale Notre-Dame de Rouen.

Vitrail de saint Julien l'Hospitalier, dessin de Melle E. Langlois (1832).

Vitrail de saint Julien l'Hospitalier, cathédrale Notre-Dame de Rouen.